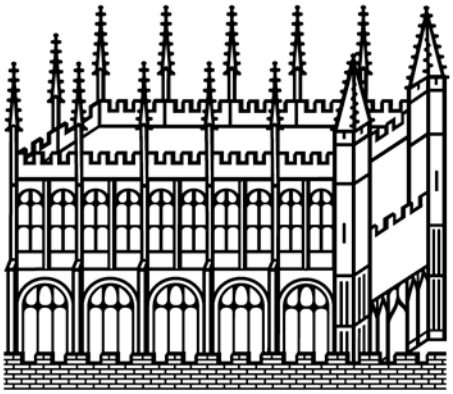


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

REP. G. 3679

~~LA 175 A1~~

LA LÉGENDE DU DOCTEUR FAUST

Toute l'ornementation de l'ouvrage a été spécialement dessinée par P. de Pidoll.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE
CET OUVRAGE CINQ
CENTS EXEMPLAIRES
NUMÉROTÉS SUR
PAPIER JAPON

Quatrième édition.

P. SAINTYVES

LA LÉGENDE DU DOCTEUR FAUST

L'ÉDITION D'ART
H. PIAZZA, 19, RUE BONAPARTE
PARIS
1926

Copyright 1926, by H. Piazza.

A LA MÉMOIRE

DE

JEANNE NOURRY

le dernier livre que j'aie écrit
dans la douce atmosphère
de sa chaude affection

PRÉFACE

La légende populaire de Faust, l'une des plus célèbres de l'Allemagne, est à peine connue en France. On a dit, avec juste raison, de la version française de Palma Cayet (1598) : « *D'un bout à l'autre, elle n'est pour ainsi dire qu'un long contresens et à peu près inintelligible.* » *Au reste, où la trouver? Ses quatorze éditions, y compris la dernière* (1674), *sont devenues rarissimes.*

Dans sa remarquable thèse sur la légende de Faust, Ernest Faligan nous a donné une exacte traduction du premier texte allemand (1), *mais cette thèse, tirée à petit nombre, n'est guère moins difficile à rencontrer que le vieux petit livre français.*

Reproduire cette traduction ou la refaire eût été œuvre vaine, car la légende allemande, soit dans sa forme primitive publiée par Spies à Francfort-sur-le-Mein en 1587, *soit dans la version prédicante donnée par Widman à Hambourg en* 1595, *est pour un Fran-*

çais d'aujourd'hui parfaitement illisible. Les répétitions, les absurdités, les contradictions les plus choquantes y fourmillent. C'est une œuvre sans goût et pleine de désordre.

On ne peut donc en donner qu'une adaptation, laquelle, s'inspirant des deux principaux textes originaux et des données plus ou moins légendaires éparses dans les chroniqueurs, élague les sottises, ordonne les anecdotes et les idées dans un sentiment d'harmonie et d'unité. Si j'ai déplacé des morceaux d'ailleurs sans lien, j'ai, en revanche, soigneusement respecté, sauf dans des cas fort rares, la substance et même le détail des anecdotes. Tout d'abord, j'ai groupé sous trois chefs : Ciel, Terre, Enfer, les données didactiques; croyances et connaissances de l'époque dispersées dans l'ouvrage. Leur lecture en est plus aisée et rend plus sensible le caractère encyclopédique de ce petit livre, si conforme au goût d'alors. En second lieu, le voyage de Faust dans les astres m'a permis de joindre les chapitres sur la météorologie aux notions astrologiques que j'ai quelque peu développées; les voyages terrestres, sèches énumérations géographiques à la façon des gens du XVI^e^, *m'ont fourni un cadre pour situer et lier des anecdotes auparavant totalement décousues; enfin la descente aux Enfers s'est tout naturellement soudée à l'histoire de la tentative de conversion.*

Les deux parties qui servent d'introduction et de conclusion, et qui narrent l'histoire des deux pactes,

s'unissent étroitement aux trois autres pour expliquer la vie intérieure de Faust, en faire ressortir les divers aspects, montrer les mobiles et les motifs de son évolution. Tous les disjecta membra *du récit primitif forment ici un « tout » qui se tient et qui réalise, je veux du moins l'espérer, ce que promet le titre du premier livret allemand :* L'Histoire du Docteur Jean Faust.

Faust n'est pas un personnage de pure invention : il aurait vécu entre 1480 *et* 1550*; mais les chroniques et les correspondances de l'époque en parlent à peine et ne font pas grand cas de ses prétentions d'astrologue et de magicien. Les deux premières formes imprimées de la légende, car elles furent certainement précédées de courts récits oraux, sont toutes deux rédigées par des clercs, et très probablement l'anonyme de Francfort fut pasteur comme Widman, le sermonnaire de Hambourg.*

Cette légende diabolique n'est qu'une variété de légende hagiographique. Comme les récits de la Légende dorée, *elle ne vise qu'à édifier et à moraliser. Ces deux formes de contes pieux ne se soucient pas de critique historique, ni même de simple vraisemblance; accueillent avec le même empressement les anecdotes les plus étranges, voire les plus absurdes. Les saints consacrent leur vie à Dieu et les magiciens au Diable, ce qui est certes une différence capitale; mais les uns et les autres vivent au milieu des miracles comme le poisson dans l'eau. Et les pieux ecclésiastiques qui ont écrit de sem-*

blables récits entretenaient, comme leur public, un goût passionné pour le fantastique et le merveilleux.

Les créateurs du Faust populaire n'étaient point pour autant dénués de bon sens et d'intelligence. Leur œuvre témoigne, au contraire, de leur habileté dans l'analyse des âmes. Cette magie, dont ils souhaitèrent inspirer l'horreur, ils en ont senti la grandeur inhumaine. Ils ont cru qu'un drame formidable avait bouleversé l'âme du Docteur Faust; et ce drame, avec ses alternatives douloureuses, ils l'ont vécu assez intensément pour en peindre, à défaut d'un tableau achevé, une esquisse d'une saisissante vigueur.

(1) *Histoire de la Légende de Faust.* — Thèse présentée à la Faculté des lettres de Paris par *Ernest Faligan*, docteur en médecine de la Faculté de Paris. — Paris, 1887, in-8° pp. 76-150.

I

LE SORCIER

DE LA NAISSANCE ET DES ÉTUDES DU DOCTEUR JEAN FAUST. SON PACTE AVEC LE DIABLE.

CHAPITRE PREMIER

LA NAISSANCE ET LES ÉTUDES DU DOCTEUR JEAN FAUST.

JEAN Faust naquit à Knittlingen. Ses parents, braves gens, bons chrétiens, étaient de pauvres paysans. Un cousin qu'ils avaient en la ville de Wittemberg, bourgeois établi et fort à son aise, remarqua l'enfant pour son esprit vif et facile, offrit de le faire instruire et même de l'adopter. Le père et la mère, ne consultant que leur pauvreté, se persuadèrent qu'il convenait d'accepter dans l'intérêt même de leur garçon. Aussitôt mis aux études, Faust y fit merveille : à seize ans il commençait d'apprendre la médecine, à vingt ans il était reçu docteur, deux ans plus tard il avait conquis tous ses grades en théologie ; le tout si brillamment, que les Recteurs qui lui firent passer ses examens le proclamèrent, d'une voix unanime,

le premier entre tous par le savoir et par le talent.

Faust fut grisé par ses succès : l'orgueil le poussant et non moins son insatiable curiosité, il résolut d'apprendre la magie. En complétant son savoir, il acquerrait les moyens de s'assurer la possession du monde! Ayant hérité de son oncle, il se forma une bibliothèque avec des livres qui enseignent les arts dardaniens, tels que l'astrologie et les diverses formes de la divination, les charmes, les paroles magiques et les enchantements. Ses préférences allaient aux grimoires qui traitent des évocations, de l'art notoire et de la nécromancie. Il s'engoua de ces sortes de science, à tel point qu'il les étudiait jour et nuit. Lorsqu'il apprenait tous ces secrets que l'on n'exprime qu'à demi et que l'on ne vend que dans l'ombre, il caressait le fol espoir d'atteindre à la pleine conquête du mystère. Qu'étaient ses grades de Maître et de Docteur? Devin, enchanteur, magicien, voilà les titres qu'il posséderait bientôt, voilà ce qu'il serait demain!

Tous ces travaux le ramenaient sans cesse à lui-même et à l'orgueilleuse idée qu'il concevait de sa personne. Il avait étudié la forme de ses membres, les lignes de sa main, les traits de son visage, ses humeurs, son tempérament, et toutes ces recherches lui avaient révélé qu'il était doué d'une incomparable intelligence. L'un de ses nouveaux maîtres, Christophe Hayllinger, lui avait appris à évoquer

l'Esprit du cristal. Ce dernier l'assura que tous les Esprits dont sa science le rapprochait avaient pour lui une estime et une inclination particulières. Dès que Faust connut assez d'astrologie, il établit son propre horoscope : il vit se dérouler une carrière merveilleuse, à condition toutefois qu'il s'aidât du secours des Esprits infernaux. Il ne songea pas un instant qu'il serait difficile de dominer ces singuliers auxiliaires, et plus difficile encore de n'être point leur dupe.

Les livres ne suffisant pas à sa curiosité, Faust voulut connaître les secrets que l'on ne transmet qu'à l'oreille ; ces secrets-là surtout lui permettraient de maîtriser les Esprits, et d'en faire ses serviteurs.

Il fréquenta les sorciers, et tout spécialement il interrogea en de longs entretiens les traditionnels évocateurs du Diable : Tartares et Bohémiens errants.

CHAPITRE II

COMMENT FAUST A CONJURÉ LE DIABLE.

RÊVANT de donner à ses sens toutes les joies, à son esprit l'essor de l'aigle, à son ambition l'empire du monde, et ne pouvant réussir qu'avec le secours du Diable, Faust résolut de l'obliger à paraître devant lui. Il en ferait son domestique et, grâce à lui, il saurait aplanir tous les obstacles sur la

voie où se déroulerait son existence incomparable. Dans ce dessein, il se rendit au cœur de la forêt de Spesser, où les arbres plus pressés et les feuillages plus épais font une ombre noire et terrible. Cependant, absorbé par son projet, il ne semble pas saisi par l'horreur du décor. Il écrira simplement dans ses mémoires : « Jour décisif où, pour la première fois, je conjurai le Diable près de Wittemberg. »

En pleine nuit, au carrefour de quatre chemins, Faust traça un grand cercle, puis deux cercles plus petits, dont les bords pénétrèrent dans le premier de façon à former avec lui une sorte de triangle aux angles arrondis. C'était entre dix et onze heures. Une première conjuration, puis une deuxième demeurèrent sans effet; à la troisième, quelques instants avant minuit, la forêt fut assaillie par des vents en fureur, les arbres se courbaient jusqu'à terre ou s'entrechoquaient comme s'ils voulaient se détruire. A minuit sonnant, la forêt brasillait de flammes et d'éclairs qui la sillonnaient comme des flèches rapides. Ces flammes et ces éclairs n'étaient rien autre que des diables. Des milliers de lourds chariots courant, volant, broyant tout sur leur passage n'auraient pas fait un semblable vacarme. Faust se crut à la vigile du Jugement dernier. Debout au centre des cercles magiques, infranchissables aux démons, il subissait l'angoissante impression d'être assiégé par des centaines de monstres effroyables. Dix fois il faillit s'évanouir,

peu s'en fallut que dans son cœur ne pénétrât le regret de sa folle entreprise.

Mais le Diable avait seulement voulu lui donner une idée de sa puissance. Il n'entendait pas lui permettre de fuir. Tout à coup, un concert prodigieux de voix et d'instruments surprit le magicien novice, l'apaisa, le ravit. Des danses, des jeux, des passes d'armes se succédèrent sans arrêt, et des chœurs admirables accompagnaient ce changeant spectacle. Tous les diables s'étaient évanouis, la forêt n'était plus qu'une scène et qu'un orchestre. Ces enchantements arrachèrent l'homme à ses regrets et à ses craintes. Et Faust, au lieu de se retirer, recommença les conjurations qu'il avait soudainement interrompues.

Aussitôt une étoile bondit du fond de la forêt, et, traçant un large sillon de feu à travers les arbres qui s'écartaient violemment comme saisis d'une terreur soudaine, elle vint choir aux pieds de Faust. Celui-ci, fasciné, regardait ce globe incandescent. La boule, sous ses yeux, dansait avec frénésie, dardant vers lui des flammes échevelées qui léchaient presque ses vêtements. Faust sentit à nouveau la terreur le saisir. Alors la sphère ardente, tout à coup, changea de forme : un griffon en fureur apparut, ses lourdes pattes ébranlaient le sol, son souffle brûlant embrasait l'atmosphère. Le pauvre magicien, cette fois, haletait ; sous le fouet de la panique, sa résolution vacilla. Mais du plus profond de son âme une pensée jaillit

qui releva son courage défaillant : « Renoncerais-tu à dominer le monde, toi qui trembles devant son maître?» A cet instant, le griffon se métamorphosa en dragon, des flammes jaillissaient de ses naseaux, mais pâles et sans chaleur. La bête languissante poussait des cris plaintifs. Faust vit là un signe de son triomphe, il recouvra toute son énergie et put enfin proférer les ultimes sommations.

L'étoile dont la chute et les transformations l'avaient si profondément troublé venait de recouvrer sa première apparence. Faust, s'adressant à elle, la conjura une première, une deuxième et une troisième fois. Agitée par les incantations, elle recommença une nouvelle série de métamorphoses : Faust la vit tout d'abord prendre l'aspect d'un pilier de feu; sa hauteur était celle d'un homme. Puis ce furent six globes lumineux qui se mirent à sautiller en tournant autour des cercles magiques, avec une vitesse croissante. Au bout de quelques minutes, les globes se rejoignirent et formèrent une nouvelle colonne de flammes qui, presque aussitôt, se changea en un homme de feu. Celui-ci, à son tour, se mit à suivre lentement le contour des cercles magiques au centre desquels Faust s'efforçait de dominer l'angoisse qui, de nouveau, l'avait ressaisi et qui l'étreignait au cœur et à la gorge.

Enfin le démon estima qu'il avait suffisamment tourmenté son homme. Il revêtit l'apparence d'un

moine gris, s'approcha de Faust et, d'une voix rauque, lui demanda ce qu'il voulait. Notre sorcier, à bout de forces, se sentait incapable d'imposer ses volontés à l'Esprit, il craignait de faiblir s'il fallait discuter :

« Je souhaite, répondit-il, que tu t'éloignes sans bruit et que, sans autre appel, tu reparaisses demain, dans ma maison, à minuit. »

Le Diable esquissa un geste de refus ; mais le Docteur Faust, que le démon sous sa nouvelle forme n'effrayait plus, l'interpella avec hardiesse et le somma, au nom de son Maître, d'obéir. Dans le silence, un ricanement courut, l'Esprit s'inclina et promit.

CHAPITRE III

L'ENTREVUE AVEC LUCIFER.

Le lendemain, à minuit, l'Esprit se présenta dans la chambre du Docteur et lui demanda ce qu'il désirait. Faust, qui s'était préparé, prit un ton d'autorité :

— J'entends, lui dit-il, que désormais tu me sois soumis et que tu m'obéisses en tout ce que je t'ordonnerai, et tu me continueras tes services toute ma vie. Tu ne cesseras de m'assister de ton savoir et de ta puissance jusqu'à ma dernière heure.

— Impossible, répondit le Diable. Celui que tu as conjuré ne saurait devenir ton esclave.

— Qui donc es-tu? répartit Faust.

— Là-haut, et par droit de naissance, je suis le Chef des milices angéliques. Ici-bas, je suis le Prince des régions de l'Orient et des Esprits élémentaires. Dans le monde inférieur, je suis le Roi des troupes infernales. Je suis Lucifer.

Faust, troublé, s'écria :

— Il existe donc un Enfer?

— Certes, répliqua Lucifer. Les damnés y sont torturés par mes serviteurs, et sans mon secours tu ne saurais y échapper. Mais tu m'exprimas, je crois, le désir qu'un Esprit entrât à ton service. Dois-je te l'envoyer?

— Tu me railles, Lucifer, dit Faust avec humeur. Mais dis-moi d'abord, ô pourvoyeur de l'Enfer, pourrais-tu vraiment me garantir de ses feux?

— Rien de plus simple, affirma l'Ange noir. Je pourrais même, si tu devenais mon pensionnaire, te faire oublier tes souffrances ; j'ai pour cela des secrets. Mais il est une autre voie plus noble et plus digne de toi : je puis t'instruire, t'initier à la connaissance du bien et du mal, et lorsque tu seras devenu semblable à l'un de nous, je t'incorporerai dans mes légions. Alors, participant de notre nature, tu pourras échapper à la loi des hommes, à la damnation qui leur est presque à tous réservée. Enfin tu vivras en Esprit au milieu des Esprits.

— Par la Clavicule de Salomon, reprit Faust, je

t'adjure de dire la vérité, rien que la vérité. Si tes propos sont menteurs, que Jésus, sa mère et ses saints t'accablent de mille maux!

Lucifer, à la fois digne et sardonique, fit mine de se retirer; mais Faust ne demandait qu'à le croire, il le retint du geste :

— Soit, fit-il; mais alors, si tu dis la vérité, indique-moi à quelles conditions je puis devenir un des tiens?

— Il faut, dit l'Ange des ténèbres, bien peu de chose. Tu t'engageras à mon service, par un acte en due forme; après quoi, tu recevras l'assistance d'un Esprit élémentaire qui sera ton guide. Il se mettra entièrement à ton service, et en même temps il t'initiera à notre vie, à notre savoir, à notre puissance. Peu à peu, ta nature d'homme s'évanouira en quelque sorte, pour faire place à cette nature supérieure qui nous permet d'agir en maître dans les trois mondes.

Jean Faust, docteur en théologie, oublia en ce moment toute la science de l'École. Il ne se souvint pas ou ne voulut pas se souvenir que les êtres, même par un miracle, ne peuvent changer de nature. Hors de lui-même, il s'écria :

— Envoie-moi donc demain l'Esprit que tu veux mettre à mon service et dont les leçons doivent me faire agréger à ta milice, afin qu'un jour, et je le souhaite prochain, je brille et règne avec toi dans les trois mondes.

Enchanté de ces extraordinaires prétentions, Lucifer acquiesça de la tête avec un petit rire étrange.

A ce moment précis, Faust se détacha de son Dieu et de son Créateur. Il renia Celui qui lui avait donné l'être et la vie, afin de mériter une place dans les rangs de la troupe démoniaque. Il ne pouvait devenir un ange, fût-ce un mauvais ange; mais il était déjà et sans conteste un vrai diable incarné.

CHAPITRE IV

PREMIER ENTRETIEN AVEC MÉPHISTOPHÉLÈS.

L'APRÈS-MIDI du lendemain, vers trois heures, un être à figure humaine apparut soudainement devant Faust. C'était l'envoyé de Lucifer. Ses yeux de braise, sa maigreur étonnante, qu'exagérait encore l'accoutrement bizarre dont son long corps était revêtu, frappèrent Faust d'étonnement :

— Je viens de la part du Maître, déclara le visiteur; que me veux-tu?

Faust, non moins surpris par l'aspect de son hôte que par sa soudaine apparition, presque inquiet de n'avoir pas eu besoin de recourir à ses livres magiques, hésita un instant avant de répondre. Il n'en parla pas moins avec assurance et précision, en homme qui sait ce qu'il veut.

— Voici, dit-il, ce que j'attends de toi :

« Premièrement, tu devras satisfaire à toutes mes volontés et à tous mes désirs, ainsi que le ferait un serviteur très empressé.

« Deuxièmement, tu devras répondre à toutes mes questions, sans rien me dissimuler de ton savoir ni de celui des tiens.

« Troisièmement, tu devras m'initier à la vie des Esprits et m'y adapter peu à peu, de façon que je puisse, dès ici-bas, participer effectivement à votre nature et, dans l'au delà, vivre de votre vie et me réjouir de vos joies. »

L'appétit de jouissance, l'orgueil de l'esprit, une ambition démesurée poussaient Faust sur la pente infernale. Il y glissait comme si elle eût été savonnée par une légion de diables.

L'Esprit fit à Faust cette réponse :

— Pour ces trois articles, tu peux entièrement compter sur moi, je ne puis toutefois m'engager à te communiquer ce qui dépasse mon savoir et mes connaissances personnelles, je ne puis non plus promettre d'exécuter ce qui est au-dessus de ma puissance. Mais, s'il en est besoin, tu pourras avoir recours aux lumières et au pouvoir du Maître suprême, Lucifer.

En dépit de ces réserves, le visage et l'attitude du Docteur Faust exprimaient une pleine satisfaction.

L'Esprit continua :

— Tu n'ignores pas que, de ton côté, tu dois sou-

scrire à certaines obligations qui importent au maintien de notre alliance et sans lesquelles tu ne saurais entrer ni monter en grade dans la milice des Esprits. Ces obligations les voici :

« Premièrement : tu jureras de renoncer à Dieu et à toute l'armée céleste pour n'appartenir désormais qu'à Lucifer.

« Deuxièmement : tu jureras de ne plus prêter l'oreille aux discours des personnes dévotes et des clercs, les tenant tous pour détestables et dignes de haine.

« Troisièmement : tu jureras de ne plus approcher des sacrements et de renoncer en particulier au mariage chrétien.

« Enfin tu écriras ce triple serment avec ton propre sang, afin d'en accroître la vertu et d'en garantir l'authenticité. »

Faust, qui avait écouté avec attention, se sentait pressé d'acquiescer ; cependant un reste de prudence humaine lui suggéra cette question :

— Quelle sera la durée du pacte que tu me proposes?

— Trois ans, dit l'Esprit.

Ce délai lui parut bien court; avant d'entrer définitivement dans la milice des Esprits, il entendait jouir de la vie plus longtemps.

— Quelle est la durée du pacte le plus long? interrogea-t-il encore.

— Vingt-quatre ans, murmura l'Esprit; mais je vois que tu es fatigué. Je reviendrai demain à midi.

Sur ces mots, il disparut.

Faust n'eut pas le courage de le rappeler. Il était songeur; il résolut d'attendre au lendemain.

CHAPITRE V

DEUXIÈME ENTRETIEN AVEC MÉPHISTOPHÉLÈS.

Toute la soirée, toute la nuit, toute la matinée du lendemain, ses passions chuchotèrent dans son cœur, et il voyait toujours l'image de cette allée miraculeuse qui le conduirait à la royale domination des trois mondes, parmi les joies de la chair et de l'esprit. Il se voyait déjà planant au-dessus de cette misérable humanité à laquelle bientôt il n'appartiendrait plus.

Midi sonna. L'Esprit ne se montrant pas, Faust le somma de paraître, et celui-ci fut aussitôt devant lui dans l'attitude du serviteur qui attend des ordres.

Faust l'interrogea :

— Esprit qui m'as été envoyé par Lucifer, dis-moi d'abord qui tu es.

— Je suis, répondit celui-ci, un Esprit élémentaire supérieur, je me nomme Méphistophélès. Je te servirai jusqu'au jour de ta mort, dès que tu auras signé le pacte. A partir de cet instant, je devrai t'apprendre

tous les secrets des quatre éléments et te rendre maître de chacun d'eux. Grâce à cette science et à ce pouvoir, tu pourras posséder tout ce que ton âme désire ou convoite, et bientôt tu sentiras naître en toi les qualités des Esprits.

— Pourrai-je, demanda Faust, prendre la forme d'un Esprit?

— Au bout de peu de temps, tu le pourras.

— Eh bien! Méphistophélès, s'exclama le Docteur, d'un ton décidé, tu es déjà mon serviteur de par la vertu de mes conjurations et de par l'ordre de ton Maître.

L'Esprit lui coupa la parole :

— L'ordre de Lucifer ne sera efficace qu'après la signature du pacte. Sans le pacte, tes conjurations te deviendraient funestes. L'homme ne saurait lutter longtemps avec le Maître des Esprits.

Faust l'écoutait impatiemment :

— J'ai réfléchi, dit-il, j'accepte de signer le pacte que tu m'as proposé, mais pour une durée de vingt-quatre ans.

— Je vois, railla Méphistophélès, que tu n'es pas pressé. Mais soit, vingt-quatre années sont peu de chose pour Lucifer!

— Bien, reprit Faust, tu peux te retirer. Laisse-moi seul : je veux en toute liberté rédiger ce pacte solennel.

CHAPITRE VI

LA RÉDACTION ET LE TEXTE DU PACTE.

DEMEURÉ seul, le Docteur Faust prit un petit poignard, et se piqua une veine de la main gauche. Le sang se mit à couler goutte à goutte. Par un prodige diabolique, chaque gouttelette sourdait au moment précis où il en avait besoin et fournissait juste assez de sang pour remplir sa plume.

Tout à sa folie, le malheureux prit à peine garde à ce prodige. Il écrivait lentement, avec soin, sans une hésitation, soutenu qu'il était par une étrange et terrible énergie.

Voici la copie de son engagement diabolique :

« Moi, Jean Faust, deux fois docteur, reconnais formellement qu'après avoir épuisé les connaissances humaines et me trouvant à l'étroit dans ce monde terrestre, j'ai résolu de conquérir le droit de cité et de maîtrise dans les trois mondes, et que, pour ce faire, je me suis donné à Lucifer, prince de l'Orient, et asservi Méphistophélès, Esprit élémentaire supérieur.

« De par Lucifer, Méphistophélès s'engage à me servir en tout, à m'être soumis et obéissant, tel un enfant docile, à m'apprendre et à m'enseigner toute sa science; enfin à me faire acquérir les qualités des Esprits et à me faire admettre en leur milice.

« En revanche, je m'engage à n'appartenir qu'à Lucifer. Je renie le Christ et toute la troupe céleste, je déteste et détesterai les clercs et gens d'Église, je renonce à tous les sacrements chrétiens et au mariage en particulier. En outre, après vingt-quatre années écoulées et parfaites, à partir de la date de cet écrit, je prends l'engagement de me soumettre corps et âme à Lucifer; ceci pour l'éternité.

« Dès maintenant lui appartenant chair et sang, esprit et volonté, désireux de conférer à cet acte une authenticité certaine et de le certifier avec toute la force dont je suis capable, non content de l'avoir écrit de ma propre main et de mon sang, je le signe, l'atteste, le noue et le scelle de ma propre main et de mon sang, déclarant ce faire dans la parfaite possession de mes sens et de mon intelligence, sans contrainte aucune et pleinement consentant.

« Wittemberg, le 30 juin 1520.

« Le soussigné Jean FAUST,
deux fois docteur, archimagicien. »
(*Ici la signature.*)

CHAPITRE VII

LES JONGLERIES DU DIABLE.

Le pacte signé, Faust ne dormit guère. Bien qu'on ne fût pas encore au matin, il songeait à convoquer l'Esprit, quand il fut surpris tout à coup par des

apparitions fantastiques. C'était Méphistophélès qui, dans la joie de son triomphe, lui offrait un spectacle.

Tout d'abord, Faust vit un homme de feu tout hérissé de petites flammes aller et venir dans la maison. Ce personnage ressemblait à un brasier en marche plutôt qu'à un homme. Tandis qu'il circulait avec force pirouettes lumineuses, un chant d'une espèce inconnue l'accompagnait merveilleusement. Cette jonglerie plut beaucoup au Docteur. Il en jouissait encore lorsque éclatèrent des bruits de chasse avec les sons du cor, les cris de la meute et le galop des chevaux. Presque aussitôt, il lui sembla que la chasse tout entière sonnait l'hallali dans sa chambre ; sous ses yeux, les chiens cernaient le cerf qu'on servait à ses pieds.

Puis ce furent des tableaux moins cruels. Une femme charmante, presque nue, jouait avec un paon. Elle l'éblouit et disparut aussitôt. A sa suite, des nymphes fuyaient, moitié rieuses, moitié effrayées; elles traversèrenr la pièce, poursuivies par des satyres qui poussaient des cris lascifs. Faust croyait sentir l'aiguillon dans sa chair, mais déjà de nouvelles visions captaient son esprit.

Un taureau furieux s'élançait dans la chambre et se dirigeait vers lui comme pour l'assaillir, mais, au moment où l'effroi lui tenaillait le cœur, il vit la bête à ses pieds abattue sans un cri. Tout aussitôt, nouvel émoi : un lion et un dragon entraient en lutte

avec rage; malgré une belle défense, le roi des animaux tombait mort sous les griffes de son adversaire. Le dragon vainqueur se mit ensuite à tourner autour du cadavre en agitant sa queue : les ailes palpitantes vibraient sourdement; les taches blanches, jaunes et vertes de son ventre brillaient et s'éclipsaient tour à tour. Durant ce manège, l'animal paraissait grandir, on eût dit qu'il allait emplir la chambre; soudain il ne resta plus du dragon victorieux et du lion terrassé qu'une vapeur lumineuse.

Comme s'il eût voulu dissiper chez Faust le trouble que lui avaient causé ces dernières scènes, l'Esprit fit apparaître deux énormes cornes d'abondance d'où s'écoulaient, comme deux fleuves, des milliers de pièces d'or et d'argent. En même temps résonnait un concert d'harmonies surhumaines : harpes et luths, flûtes et hautbois, fifres et trompettes, et cent autres instruments soutenaient de leurs timbres mêlés le chant de milliers de voix humaines. L'ensemble était d'une puissance souveraine et d'une ineffable mélodie. Cette symphonie du Diable lui semblait la musique des cieux.

Le Docteur Faust, enchanté de ces fantasmagories tour à tour dramatiques ou charmantes, admirait que l'on pût produire de si merveilleuses illusions au moyen des secrets élémentaires de l'air et du feu. Il se sentit de mieux en mieux disposé pour l'Esprit qui les lui procurait.

CHAPITRE VIII

LA REMISE DU PACTE.

MÉPHISTOPHÉLÈS, qui avait repris sa forme ordinaire, se tenait devant Faust et lui disait :

— Es-tu content de ton serviteur?

Le Docteur répondit :

— Tu as bien débuté, je te félicite de tes métamorphoses : si tu continues sans faiblir, je serai très satisfait de tes services.

— Tout ceci n'est rien, dit l'Esprit. Lorsque tu m'auras remis ton engagement, je ferai mieux encore. Je gouvernerai secrètement ta maison, je saurai prévenir tes désirs, nul besoin de m'appeler ou de requérir mon aide : il te suffira de penser à moi pour me voir apparaître.

Alors Faust lui remit l'abominable pacte, écrit et signé de son sang. L'Esprit, de son côté, lui en remit un tout semblable, mais portant la griffe infernale.

— Reçois, dit-il, cette copie signée de Lucifer, conserve-la comme ton bien le plus précieux.

Faust s'empara du parchemin avec avidité, et l'on pouvait lire sur ses traits une joie toute satanique.

Désormais il n'avait plus rien d'un chrétien : à peine était-il encore un homme. Dupe de ses illu-

sions, il croyait pouvoir se dresser contre Dieu avec l'aide de l'Ange tombé; dans sa folie, il pensait escalader le ciel sur les épaules du géant foudroyé. En fait, abandonné de Dieu et de toute l'armée céleste, il allait, à partir de ce jour, rouler de chute en chute jusqu'au fond du puits infernal.

CHAPITRE IX

DU SERVICE DE MÉPHISTOPHÉLÈS ET DE L'ENTRÉE D'UN « FAMULUS » DANS LA MAISON DE FAUST.

Les pensées de Faust étaient toutes aux joies de ce monde et à l'espoir d'un avenir miraculeux. Il songeait qu'en lui s'uniraient désormais le savoir et la domination, que rien n'échapperait plus à son regard ni à son emprise. Il ne songeait guère à ce qu'il avait abandonné.

Grâce à Méphistophélès, la maison du cousin était devenue un temple de la bonne chère, regorgeait de vivres et de provisions. La basse-cour était peuplée d'oiseaux gras à plaisir; dans le vivier, les poissons énormes se pressaient en foule; dans le cellier, avec les vins délicieux abondaient les fruits exquis; à l'office, les victuailles s'amoncelaient, les viandes de boucherie s'entassaient sur les gibiers les plus divers, au point qu'il ne restait pour ainsi dire plus de place pour les volailles. Si parfois Faust désirait manger de

quelque bête ou de quelque fruit qui ne figuraient pas dans ses réserves, il n'avait pas fini de formuler intérieurement son désir que l'animal entrait dans la basse-cour ou dans le vivier et que les fruits emplissaient déjà la coupe ou le panier.

L'Esprit savait, du reste, merveilleusement cuire un repas, aménager un service, disposer les plats, des entrées aux desserts, sans oublier ragoûts, rôtis et entremets. Mais il triomphait surtout à l'heure des crèmes, des fromages et des pâtisseries. Tout au long du festin, de nombreux vins s'appariaient aux mets par des affinités subtiles et savoureuses. Et parfois, souvent même, pour varier encore cette abondance, l'Esprit faisait appel aux cuisines ou aux tables des seigneurs et des princes. Il lui suffisait d'un mot, d'un geste, et tel mets délicatement apprêté, tel vin rare et capiteux prenaient leur vol vers la maison de Faust, avec le plat chiffré et couronné, avec la bouteille empanachée de cire armoriée.

La table d'un roi n'était pas mieux servie.

Faust invitait souvent des étudiants pour le plaisir de les plonger dans la ripaille et l'ivrognerie. On se portait des défis, on se provoquait et l'on finissait très vite par dépasser la mesure. Faust était ravi lorsqu'il voyait ses hôtes ivres ou malades se retirer en titubant ou rouler sous la table. Il éprouvait une sorte de plaisir méprisant à les ravaler au rang de l'animal.

Il fallait à ce serviteur du Diable un compagnon plus intime avec lequel il pût se confirmer dans ses projets et ses agissements diaboliques. Communiquer ses mauvaises pensées leur donne de l'élan et de la saveur; confier ses méchants projets les mûrit et les assaisonne.

Méphistophélès ayant découvert parmi les étudiants un fripon non moins hardi qu'intelligent, lui inspira le désir de connaître ce Faust dont la trouble renommée commençait à se répandre. Charles Wagner, tel était son nom, se présenta un jour au magicien et le pria très humblement de le recevoir pour son familier. Il ajouta :

— Vous trouverez en moi un disciple qui vous sera dévoué corps et âme. Non seulement je sais, je sens que vous pouvez faire de moi un homme habile dans toutes les sciences naturelles et surnaturelles, mais j'éprouve pour vous une très respectueuse sympathie. Ma discrétion saura s'égaler à vos bontés.

Ce garçon avait un air d'intelligence et de hardiesse; Faust en fut frappé. Flatté par ses habiles louanges, il n'hésita pas à l'admettre dans sa maison, et peu après il l'accepta pour son « famulus ». Wagner devint très vite son âme damnée, applaudissant à toutes ses folies avec d'autant plus d'enthousiasme qu'il s'y mêlait plus de malice.

La garde-robe du Docteur n'était pas moins bien fournie que sa table. Le maître comme le famulus

étaient toujours magnifiquement vêtus des meilleurs draps de Nuremberg et non moins parfaitement chaussés des plus beaux cuirs de Francfort. On aurait pu croire que dix tailleurs et autant de bottiers étaient à leur service personnel. En fait, Méphistophélès dépouillait tour à tour maîtres bottiers et maîtres tailleurs de tous les pays, au seul profit des deux disciples de Lucifer.

Faust ne manquait de rien, pas même d'argent; chaque jour, l'Esprit lui fournissait 10 couronnes d'or, soit au moins 3.650 couronnes par an. Aucun souci d'ailleurs pour encaisser ce beau revenu, point de fermier ni de locataire à surveiller. Méphistophélès, selon sa promesse, tenait la maison de Faust de façon merveilleuse. Le Docteur n'y manquait même pas d'une humaine gaieté depuis que le famulus le flagornait et l'amusait à journée faite d'interminables bouffonneries.

CHAPITRE X

FAUST SONGE A ÉPOUSER MARGUERITE, MAIS LE DIABLE L'ENTRAINE A LA DÉBAUCHE.

FAUST menait cette vie épicurienne depuis déjà plusieurs mois, et ne s'en lassait point. Elle lui était au contraire devenue un besoin. C'est alors qu'il rencontra une jeune fille d'une rare beauté, appelée

Marguerite. La piété et la naïveté s'unissaient pour donner à son charme virginal une perfection plus achevée et une irrésistible séduction. Sa jeune âme ne résista guère aux avances de celui qu'elle prenait pour un chevalier au cœur noble et généreux. Ses aveux furent simples et touchants. Faust en fut bouleversé.

Il devinait la résistance qu'opposerait Marguerite à des propositions trop hardies; d'autre part, il était touché par les rayons célestes qui émanaient de toute sa personne. Il résolut de l'épouser. Il lui sembla que cette enfant portait un jardin de délices dans son cœur, et que des sources d'eaux vives coulaient avec sa voix. Aussi bien, Faust était prêt à s'unir chrétiennement à Marguerite.

Méphistophélès l'avait laissé faire, jugeant utile d'accroître ainsi l'ardeur de ses désirs sensuels; mais quand il le vit décidé à rompre l'une des clauses du pacte, il se présenta à lui sous un aspect terrifiant. Un monstre à six têtes, et dont les bouches vomissaient des flammes, présentait à Faust le pacte qu'il avait écrit et signé de sa main. Un trait de soufre brûlant soulignait ces mots : *Je renonce à tous les sacrements chrétiens et au mariage en particulier.* Le sang qui lui avait servi d'encre grésillait et semblait vouloir enflammer, par sympathie, tout le sang de ses veines. Son corps entier brûlait. En même temps, une voix terrible lui demanda s'il avait oublié sa

promesse. Le Docteur Faust, terrifié, renonça à son amour; tremblant comme un enfant, il supplia le Diable de pardonner son oubli, disant qu'il n'en avait pas pensé si long et ajoutant, par pure lâcheté, qu'il ne croyait pas qu'il pût y avoir un inconvénient à se servir d'un sacrement méprisable pour arriver à ses fins.

L'Esprit répondit d'une voix encore rude :

— S'il ne s'agit que de satisfaire ta passion pour cette fille, elle viendra ce soir te demander grâce; mais comment peux-tu songer à te lier à elle lorsqu'il en est tant d'autres tout aussi belles, tout aussi expertes en mines naïves et combien plus habiles aux plaisirs d'amour. Si tu ne peux rester chaste, et c'est là une faiblesse bien humaine, je t'amènerai quand tu voudras, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, celle que tu voudras, que tu l'aies découverte à la campagne ou à la ville, sur le seuil d'une chaumière ou dans le salon d'un prince. Toutes seront dociles à tes désirs les plus hardis et les plus libertins, toutes habiteront avec toi en leur forme et leurs traits naturels.

En même temps que Méphistophélès prononçait ces derniers mots sur un ton doucement amical, Faust vit surgir tout un cortège de femmes admirablement belles. L'une après l'autre, elles s'offraient à lui, toutes nues, sollicitant ses caresses. Marguerite elle-même s'approcha et lui présenta ses lèvres : Faust

assouvit sa passion, mais sous l'empire du seul désir des sens. L'amour qu'il avait senti naître et si vite grandir était mort. Entraîné dans une vie lascive où le changement assaisonnait la débauche, Faust ne revit jamais Marguerite. Nuit et jour il appelait des femmes nouvelles; mais c'était pour les oublier aussitôt après les avoir approchées. Son péché était à peine commis, qu'il rêvait à la pécheresse inconnue capable de réveiller ses désirs.

La vie du sorcier devint une sentine; sa luxure n'était interrompue que par l'orgie ou le sommeil, et, durant ses saturnales, on entendait souvent des rires diaboliques à peine étouffés. Méphistophélès, toujours d'une gravité ardente et sournoisement sardonique, lui disait de temps à autre qu'il faisait de grands progrès et que bientôt sa nature se rapprocherait étonnamment de celle des Esprits infernaux. Mais un jour qu'il était plus rassasié que d'habitude, Faust songea sourdement que son intelligence était par trop rationnée; et Méphistophélès lui répétant ses propos accoutumés, il crut y reconnaître un accent sarcastique. Il fut piqué au vif, un flot de réflexions envahit soudainement son esprit. Il résolut désormais de mieux utiliser son démoniaque serviteur.

— Ne pourrais-tu, lui demanda-t-il, me donner chaque jour quelque leçon et mêler pour moi les joies du savoir nouveau à ces plaisirs quelque peu monotones?

II

L'ASTROLOGUE

DES ALMANACHS ET DES HOROSCOPES DU DOCTEUR JEAN FAUST.

CHAPITRE PREMIER

LA BEAUTÉ DU CIEL.

A qui prend pour guide un Esprit diabolique, la voie de l'étude n'est pas moins périlleuse que celle des plaisirs. Quelques jours plus tard, Faust et Wagner goûtaient au dehors la sérénité d'un beau soir; la douce clarté de la lune inondait le banc de pierre où ils étaient assis.

Le disciple, inspiré secrètement par Méphistophélès, s'adressant à Faust, le priait en ces termes :

— Maître, vous qui connaissez tous les secrets de ce ciel merveilleux, pour vous ces myriades d'étoiles sont des signes intelligibles et vous en lisez à livre ouvert les mystérieuses combinaisons. Ne pourriez-vous m'enseigner tout au moins les éléments de votre science?

Faust, comme s'il n'eût attendu que cette invitation, les yeux fixés au ciel, répondit :

— Tu n'ignores pas que le monde est composé de quatre éléments : le feu, l'air, l'eau et la terre, et de trois parties : le ciel, la terre et l'enfer. Le ciel, dont le mouvement emporte les étoiles, est une voûte solide et claire comme du cristal. Pour cette raison, on l'appelle aussi le « firmament ».

« Les étoiles formées d'un feu divin sont par nature incorruptibles. Leur chaleur suffirait à enflammer l'air et la terre, si les nuages et les vents de la mer ne venaient constamment rafraîchir l'atmosphère.

« A l'intérieur du ciel des fixes (on appelle *fixes* les étoiles parce qu'elles nous paraissent fixées à la voûte céleste) sont les cieux des sept planètes. Ces planètes se meuvent à l'inverse des étoiles et fort lentement; mais ceci n'est pas merveille, car on peut les comparer à sept fourmis qui marchent à l'inverse du mouvement d'une grande roue.

« Au-dessous des cieux, notre terre demeure immobile et tout entière dans leur dépendance : des cieux en effet et des astres qui les peuplent de points d'or elle reçoit la lumière, la chaleur et la vie.

« Les cieux, comme le reste du monde, sont composés des quatre éléments, mais le feu prédomine dans les cieux supérieurs jusques et y compris le cercle du soleil; l'air lumineux l'emporte dans les cieux

moyens jusques et y compris le cercle de la lune; enfin l'air sombre emplit l'étendue qui sépare le ciel de la terre. C'est dans cette région des cieux inférieurs qu'habitent les nuages, la pluie, la grêle, la neige, la foudre, le tonnerre et les éclairs.

« Les anciens philosophes, qui savaient à fond l'arithmétique et la géométrie, ces sciences de tous les nombres et de toutes les mesures, avaient déterminé la grandeur de la terre, des planètes et des étoiles; ils avaient analysé leurs mouvements harmonieux; leur oreille exercée entendait, dans la nuit, la musique des sphères.

« A la beauté du ciel répond son activité merveilleuse, et qui la connaît bien peut rédiger des almanachs et dresser des horoscopes.

« Il est indispensable aux faiseurs de calendriers de connaître les rapports des mouvements des cieux et des météores. Cette connaissance est nécessaire à quiconque veut prévoir ou prédire ce que seront les saisons, en quels jours se déchaîneront la pluie ou la tempête, à quelle époque il faudra semer ou serrer les grains, couper les cheveux ou se tirer du sang.

« C'est par l'étude du lever et du coucher des étoiles, par l'analyse des ascensions et des conjonctions des planètes, par l'examen de la marche du soleil dans les douze signes et surtout par la notation des rapports qui existent entre tous ces mouve-

ments et la naissance, la croissance, les maladies, la mort des hommes, que l'on peut déterminer la complexion de chaque individu et prévoir le cours de sa vie. Cet art supérieur est celui des faiseurs d'horoscopes. Rares sont les astrologues qui savent établir exactement un thème de nativité.

« Tout dépend des astres : l'alternance des jours et des nuits, le retour des saisons, l'apparition des pluies et des sécheresses, l'abondance de la végétation, la fécondité des animaux, la naissance, la carrière et la mort des hommes. Et cette dépendance universelle ajoute à la grandeur, à la puissance, à la beauté du ciel.

« L'homme, composé lui aussi des quatre éléments, n'est d'ailleurs qu'une réduction de ce vaste monde. On le nomme pour cela *microcosme* ou petit monde, par opposition à l'ensemble du monde céleste que l'on nomme *macrocosme* ou grand monde. Pour rendre cette vérité sensible, les anciens kabbalistes ont imaginé de dessiner dans la représentation du ciel un homme immense qu'ils appellent l'Homme Céleste, le Grand Homme des Cieux ou encore l'Adam Kadmon. Pour connaître l'homme, il suffirait donc de connaître le ciel, mais c'est là une tâche ardue, il y faudrait les ailes de l'aigle ou l'agilité des Esprits. »

Quand Faust eut achevé sa leçon, un profond soupir secoua son famulus que tant de science avait

comme étourdi et qui s'était endormi quelque peu. Les deux hommes se levèrent et rentrèrent en silence : leur démarche était lente et leur regard pensif.

CHAPITRE II

L'ART DU FAISEUR D'ALMANACHS.

Le maître et le disciple prirent l'habitude de consacrer chaque jour une heure ou deux à la science du ciel. Progressivement, Faust apprit à son famulus l'art de manier les instruments des physiciens et d'effectuer les calculs des mathématiciens, tant et si bien qu'en peu de temps Wagner fut en mesure de composer un calendrier ou un almanach.

C'est alors que Faust se mit à rédiger ces livrets pratiques qui lui valurent les éloges des savants et l'admiration des grands seigneurs auxquels il les dédiait.

Non seulement il annonçait avec précision comme un bon astronome la nouvelle lune et la pleine lune, les éclipses, l'apparition des comètes; mais toutes ses prédictions relatives au temps se trouvaient à merveille confirmées par les faits. Tout ce qu'il annonçait se réalisait ainsi qu'il l'avait prévu. Brouillards, vents, neige, humidité, chaleur, tonnerre,

grêle semblaient prendre ses prophéties pour des ordres. Il ne ressemblait pas à ces faux savants qui n'ont d'un astronome que le bonnet pointu et se contentent d'annoncer du froid pour l'hiver, parfois de la neige et de la glace, et pour l'été de la chaleur avec, au temps de la canicule, de la sécheresse et des orages. Ses petits livres étaient d'une sûreté admirable, ils portaient le jour et l'heure où chaque chose devait arriver. Aussi bien, tout homme prévoyant pouvait, avec leur aide, organiser sa vie et ses travaux, éviter autant qu'il est possible les ennuis du mauvais temps et mettre sans délai les beaux jours à profit.

On doit, pour la consolation des savants actuels, reconnaître que toute la science de Faust n'eût pas suffi pour obtenir les précisions de ces merveilleux almanachs; de façon plus ou moins avouée, le Docteur recourait sans cesse à Méphistophélès. Cet Esprit, qui se mouvait à travers les quatre éléments comme l'oiseau dans l'air et le poisson dans l'eau, vivait ordinairement dans le ciel inférieur où s'amorcent de très loin tous les changements de temps et d'où l'on voit se former longtemps d'avance tous les météores. Sous sa maigre apparence humaine, Méphistophélès cachait un esprit qui avait vieilli dans l'observation des choses célestes. Il avait expérimenté la marche des lunes et des saisons; non seulement durant les sept années de la petite climatique, mais

aussi bien des fois durant les neuf septénaires de la grande année. Les mouvements des météores, tout fantasques qu'ils paraissent, n'avaient rien de caché pour lui.

CHAPITRE III

L'ART DE PRÉVOIR LE TEMPS.

Glorieux de son art et des louanges qu'il en tirait, Faust avait à cœur de laisser après lui un continuateur digne de son savoir : aussi n'avait-il rien négligé pour faire de son disciple un bon astrologue. Il s'appliqua tout particulièrement à lui enseigner l'art de prévoir le temps, en lui exposant tour à tour avec toute la clarté possible, en simplifiant même, peut-être à l'excès, le rôle du soleil et le renouvellement des saisons, la succession des lunes et des mois, les mouvements des vents et des nuages. Son famulus tirait grand profit de ses leçons, mais il n'acquit jamais cette parfaite maîtrise que révélait le moindre livret de Faust.

Après la mort de Wagner, on a retrouvé les cahiers où il avait consigné ses essais. Plusieurs étaient remarquables. En tête de ses notes, il avait résumé les principales leçons du maître. Nous croyons devoir en reproduire quelques-unes.

CHAPITRE IV

DU ROULEMENT DES SAISONS : LE SOLEIL, L'HIVER ET L'ÉTÉ.

La terre que nous habitons au centre des cieux serait morne et glacée, nous péririons de tristesse et de froid, sans la lumière et la chaleur que les astres et surtout le soleil nous distribuent avec leurs rayons. Mais les étoiles sont trop éloignées de nous; presque toute la chaleur nous vient donc du soleil, et selon qu'en tournant cet astre s'approche ou s'éloigne de notre globe, nous sentons la température augmenter ou diminuer.

Que le soleil soit proche, et nous avons l'été; mais qu'il s'éloigne, voici l'hiver. L'été commence vers la fin de mars, s'épanouit au solstice, le jour de la Saint-Jean, stationne puis décroît jusqu'à la saison froide. L'hiver apparaît avec les brumes de septembre, il accroît ses rigueurs jusqu'à Noël, jour de l'autre solstice, puis s'adoucit peu à peu jusqu'au renouveau de l'année suivante.

Le soleil est le véritable dieu de ce monde; tous les dieux ont voulu lui être comparés. De lui en effet nous tenons la vie avec la chaleur, la fraîcheur des feuillages, la grâce et le parfum des fleurs; l'or des moissons et l'incarnat des fruits; toute la beauté qui brille dans les bêtes et resplendit dans les femmes

dépendent de celui que les anciens adoraient sous les noms d'Hélios, de Phébus ou d'Apollon.

CHAPITRE V

DE LA LUNE ET DES MOIS.

La lune, la Méné et la Séléné des païens, n'est pas seulement l'amie des magiciens et des poètes; ses courses dans le silence suivent une marche merveilleusement régulière : du début de la nouvelle lune à la fin de la vieille s'écoulent quatre fois sept jours. Ces périodes, dites *lunaisons*, se reproduisent, à quelques jours près, douze fois dans l'année. Elle est l'origine des mois et des semaines. De là dérive aussi la vertu secrète du nombre *sept*.

L'influence de la lune est immense. Presque innombrables sont les êtres qui dépendent d'elle en quelque mesure. La mer et l'océan lui obéissent, les marées semblent la suivre comme le chien suit son maître. La docilité de ces énormes masses d'eau salée révèle la grandeur de sa puissance. Toutes les femmes avouent que leurs mois, comme les mois célestes, sont en rapport avec la lune. Les hommes sanguins, de même que les lymphatiques et les bilieux, sont tous, de par leurs humeurs, plus ou moins ses esclaves.

Elle est la reine des amours animales, les jours favorables à la reproduction sont ceux où elle domine.

C'est pourquoi les Égyptiens représentaient la vache, bête particulièrement féconde, avec un croissant entre les cornes.

Elle est la reine de la vie végétale; on l'a souvent adorée sous la forme d'un légume ou d'un arbre. C'est par elle surtout que la sève s'élève, aussi ne doit-on semer ni planter qu'en lune ascendante. Son trône nocturne repose souvent sur les nuages, comme pour mieux indiquer qu'elle est la grande dispensatrice des pluies.

Mais à quoi bon multiplier ces remarques ? Il suffit de rappeler que cette pâle magicienne gouverne le sang, les humeurs et les eaux : déesse, elle règne en souveraine sur l'élément humide.

CHAPITRE VI

DES VENTS ET DES NUAGES, DU TONNERRE ET DES ORAGES.

La lune, que sorciers et sorcières invoquent sous le nom d'Hécate, n'est pas seule à commander aux nuages; son influence est souvent contrariée par celle des Esprits de l'air. Typhon et ses filles, les Harpies, les antiques génies de la tempête, sont encore redoutés par les chrétiens qui les considèrent comme des diables, ainsi qu'en témoignent les inscriptions qu'ils font graver sur les cloches de leurs

églises et les sonneries contre la foudre et l'orage.

Les vents ont des noms divers selon les pays et les langues; leur action varie d'un lieu à un autre. Néanmoins il faut savoir que les vents de terre, c'est-à-dire ceux qui viennent droit du levant et du couchant, sont peu redoutables ; mais ceux qui ont passé sur la mer et qui soufflent droit du nord et du midi sont de terribles compagnons. Ce sont là les quatre vents du monde ; mais, entre les points cardinaux, il existe quatre autres couples de vents qui sont comme les bâtards des premiers et dont l'action moins franche est plus difficile à préciser.

Le tonnerre est produit par le choc des nuages, lorsque les vents pressent et heurtent les masses de vapeur les unes contre les autres. Quand au contraire les vents dépècent et déchirent les nuages, la nature en fait jaillir des feux gigantesques qui parfois illuminent le ciel tout entier : ce sont les éclairs. Évidemment les Esprits ignés ne sont pas étrangers à ces chocs et à ces éclatements redoutables.

L'orage et la tempête proviennent précisément du conflit entre les démons du feu et les démons de l'air. Les batailles que se livrent dans le ciel ces Esprits élémentaires sont accompagnées par les souffles furieux et les sifflements enragés des uns, par les mouvements aveuglants et les rugissements effroyables des autres. Durant ce temps, les démons des eaux profitent de leur relative liberté pour ouvrir les

écluses des pluies diluviennes. L'Église conseille alors de faire le signe de la croix et de se servir d'eau bénite. Les magiciens s'efforcent, souvent avec succès, de conjurer ces Esprits en fureur.

Tous les météores : les vents, les éclairs, le tonnerre, la pluie, la grêle, l'orage et la tempête, sont pour une part l'œuvre des Esprits élémentaires ; c'est pourquoi il est extrêmement difficile de les pénétrer et surtout de les prévoir. Dans maintes circonstances l'événement semble le fruit d'un caprice. Aussi bien, pour établir un almanach, il faut souvent avoir recours au savoir de quelque Esprit supérieur, qui, familier avec les habitudes de la magicienne nocturne et avec la marche habituelle des nuages, connaisse également à fond les mœurs des Esprits des éléments. Pour interroger l'un d'eux, on peut le conjurer par le grimoire ou l'attirer dans quelque miroir de cristal. Le plus sûr est d'en avoir un à son service, mais ceci ne peut être obtenu que par un pacte.

A la fin de ce chapitre, on lit cette note, d'une écriture gothique plus appuyée : « Le Docteur Faust m'a promis qu'après sa mort je pourrais prendre Méphistophélès à mon service, et qu'en tout cas il ferait tout ce qui dépendrait de lui pour me soumettre un Esprit de même nature. »

CHAPITRE VII

LE VOYAGE DANS LES ASTRES.

Le lendemain du jour où Faust eut achevé ses leçons sur la prévision du temps, son famulus monta dans sa chambre comme à l'ordinaire, afin de lui présenter ses devoirs et de prendre ses ordres pour la journée. Parvenu sur le seuil, il resta muet de surprise : rien n'était fermé; la fenêtre était grande ouverte et Faust n'était pas chez lui; sur la table, en évidence, un billet de la main du maître l'intrigua fort, tout en le rassurant un peu. Faust disait :

« Je suis parti pour un voyage de quelques jours; n'en prends aucun souci. Je reviendrai bientôt. Fais en sorte qu'on ignore mon absence. »

Wagner attendit d'abord avec calme; mais quand, après plus de huit jours, il se vit sans nouvelles de son maître, il commença de s'inquiéter sérieusement. Enfin, le dixième jour, au matin, le famulus aperçut l'astrologue dans son lit, dormant profondément d'un sommeil régulier. Un nouveau billet, cette fois écrit par une main inconnue, portait ces mots :

« Laisse-le dormir. »

Ce sommeil se prolongea de façon extraordinaire. Faust ne se réveilla qu'au bout de trois jours et trois nuits, au moment même où son famulus frappait à sa porte.

Le Docteur paraissait frais et dispos; il remercia Wagner de l'intérêt qu'il lui témoignait et lui confia qu'il venait d'accomplir un voyage dans les astres, et qu'il en était enchanté. Son famulus l'écoutait en silence, mais son étonnement, encore que respectueux, laissait percer comme un soupçon d'incrédulité. Faust s'en aperçut.

— Croirais-tu, s'écria-t-il, qu'un tel voyage est impossible? Assurément, gros Fritz, une telle aventure exige le secours d'un Esprit; mais ne comptes-tu pour rien l'appui de Méphistophélès? Oserais-tu mettre ma parole en doute, lorsque j'affirme avoir voyagé parmi les comètes, les planètes et les étoiles?

Charles Wagner, contrit, protesta que la seule surprise avait pu lui donner cet air de doute, mais qu'il n'avait jamais cessé de croire en son maître et de l'admirer. Il brûlait de connaître les détails de cet aventureux voyage.

Faust, apaisé, commença aussitôt le récit qui lui était demandé.

— Comme le sommeil tardait à venir, et que je songeais à mon prochain calendrier déjà tout achevé dans ma tête, j'arrêtai ma pensée sur le rapport des cieux avec les destinées humaines. Depuis longtemps certes, je sais dresser un horoscope et composer un thème de géniture; mais je n'ai jamais cessé d'y trouver de grandes difficultés, et je me disais qu'il me

serait infiniment précieux de parcourir les sphères célestes, comme un Esprit, afin d'observer les astres avec plus d'exactitude et d'en mieux saisir les rapports avec la vie humaine.

« Ma songerie tournait lentement au désir, jusqu'à faire naître l'illusion. Machinalement j'écrivis le billet que tu as trouvé après mon départ. A peine l'avais-je signé, que soudain il s'éleva comme un bruit d'ouragan. Mes volets et ma fenêtre s'ouvrirent violemment, tandis qu'une voix véhémente me criait : « Veux-tu réaliser ton rêve audacieux, veux-« tu contenter ton inquiète curiosité? » Bien que je fusse passablement étourdi et quelque peu effrayé, j'eus la force de répondre : « Si c'est possible, j'y « consens. » La même voix se fit entendre : ses paroles grondaient comme le vent mugissant dans les arbres. Elle dit : « Regarde par la fenêtre, tu vas voir « s'avancer le char qui doit t'emporter dans les airs. » Je tournai les yeux du côté de la fenêtre, et j'aperçus un bizarre véhicule attelé de deux dragons. Il semblait descendre des nues dans un sillage de pourpre et d'or, ses quatre roues rendaient le même son que si elles eussent roulé sur un sol de neige et de glace : de l'air qu'elles froissaient jaillissaient en gerbes des feux multicolores. Ce char, qui me parut voler plutôt que courir, était attelé de griffons pourvus d'ailes brunes parsemées de taches blanches. Leur dos était taché de même, leur ventre, leur col et leur tête

étaient verts, mais une sorte de poussière jaune et blanche les saupoudrait.

« Je me tenais immobile de surprise, lorsque la voix m'interpella rudement : « Assieds-toi donc, et pars ! » Sans plus réfléchir, je m'assis dans le char. Je me trouvai fort bien sur un siège confortablement suspendu. Tout aussitôt le frémissant attelage, piquant droit vers le ciel, s'élevait. Je montais, montais, montais... J'avais déjà traversé la plus grande partie de l'atmosphère terrestre, lorsque j'entendis comme le bruit d'un autre char. C'était Méphistophélès qui arrivait dans un semblable équipage et qui, un instant après, m'avait rejoint. S'asseyant à mes côtés : « Maître, dit-il, je suis à tes ordres pour toutes les « explications que tu pourrais désirer. »

« Je l'interrogeai : « Où parviendrai-je en sortant « de cette atmosphère obscure? — Nous atteindrons « bientôt, répondit-il, la région de la lune et les cieux « moyens. En attendant, jouis du plaisir de monter « dans le ciel. » Cette course ascendante dura plusieurs jours, mais je n'en puis dire le nombre, il n'y avait plus pour moi de jour, ni de nuit, ni de sommeil. Notre globe s'était rapetissé jusqu'à me paraître tout au plus gros comme un jaune d'œuf; je n'en fus pas surpris, mais, à la pensée qu'il pourrait cesser d'être visible, je ressentis un secret effroi. « Où sommes-nous? demandai-je à l'Esprit. — Dans « la sphère de Saturne. Nous touchons presque au

« bord de son anneau. Nous avons franchi quatre « cents milles en hauteur. Tu peux maintenant em- « brasser d'un coup d'œil l'ensemble des cieux. » Je vis par moi-même que le ciel des fixes se meut avec une rapidité vertigineuse. Il était si brillant que je ne pouvais plus rien distinguer au-dessus de moi, et à ce point brûlant que, si Méphistophélès n'avait pas agité l'air, j'aurais été consumé. Au-dessous de nous, mes regards se portèrent de l'Orient à l'Occident, puis du Midi au Septentrion, j'admirai longuement la course du Soleil et je me rendis compte que cet astre, qui nous semble ici-bas grand comme un plat à barbe ou comme le fond d'un chapeau, est beaucoup plus volumineux que la Terre ; voilà ce qui explique amplement son action dominatrice. Je fus étonné des dimensions des planètes et des étoiles, et je compris mieux comment elles entraînent les hommes, sans qu'ils puissent sérieusement résister. Dans les mailles de leurs influences combinées, nous sommes comme des oiseaux pris dans des rets de fer.

« Les astres m'apparurent bien différents de ce que je les imaginais. Je savais qu'ils étaient vivants ; mais alors je les voyais vivre et je crus sentir ce qu'ils sentaient. Leurs poursuites, leurs conjonctions, leurs oppositions devenaient pour moi les effets de leurs sympathies et de leurs antipathies. Je compris mieux dès lors que les Anciens les aient considérés comme des génies ou comme des dieux et qu'ils leur

aient donné des formes d'hommes ou d'animaux. Je sais désormais que si l'astrologie est une science, elle est bien plus encore un art et qu'elle exige une part énorme d'intuition ou de divination.

« La descente fut vertigineuse. Je devais faire un effort pour écouter Méphistophélès. Il me citait les noms de ces grands habitants du ciel; il m'exprimait leurs affinités et leurs goûts. Il se tut dès que nous fûmes redescendus au-dessous du ciel lunaire. Je m'endormis. Je suppose qu'il prit soin de me déposer dans mon lit.

« Je ne puis, cher Wagner, te relater toutes les observations que j'ai faites dans ce voyage; mais, si cela peut t'agréer, je t'exposerai les notions essentielles que j'en ai rapportées. Elles te permettront de bien dresser un horoscope. »

CHAPITRE VIII

DES COMÈTES ET DE LEURS INFLUENCES.

On n'a pas retrouvé la suite complète de ces leçons dans les papiers du famulus, mais seulement un bref résumé de quelques-unes ; nous le reproduisons exactement.

Les comètes sont des feux géants qui naissent des conjonctions et des luttes du soleil et de la lune. Ces

monstres chevelus prennent ensuite leur course dans le ciel, hors des chemins des planètes et des étoiles. Leur apparition est toujours éminemment significative, elle est ordinairement l'indice d'un malheur public ou d'une grande catastrophe. Cette opinion, appuyée sur le consentement unanime des peuples, est, on peut le dire, fondée sur les faits. Les comètes amènent presque toujours avec elles des calamités qui désolent toute une région ou tout un pays, des pluies diluviennes, des chaleurs torrides, des famines, des pestes et des épidémies. Il n'est pas rare qu'elles annoncent des douleurs nationales, des révolutions, la chute d'un royaume ou d'un empire. Bâtards du soleil et de la lune, ces feux errants ne sauraient rien annoncer de favorable. On n'a jamais vu après eux que des périodes de misère et de désolation.

Suivait une longue liste d'événements funèbres ou désastreux que l'apparition d'une comète avait accompagnés ou précédés.

TAYLOR INST. OXFORD

CHAPITRE IX

DES PLANÈTES ET DE LEURS INFLUENCES.

Les Anciens nommaient les sept planètes : Saturne, Jupiter, Mars, le Soleil, Vénus, Mercure et la Lune. Ils les tenaient pour les sept gouverneurs

du monde. Chaque homme subit plus particulièrement l'influence d'une ou de deux planètes, selon la position qu'elles occupent dans le ciel au moment de sa naissance : son humeur, son tempérament, son caractère et par conséquent sa destinée en dépendent.

Saturne est la plus puissante et la plus mauvaise des planètes. Sa nature est lente et patiente, artificieuse et furtive; on la représente armée d'une faux, comme le Temps, avec lequel les anciens Grecs la confondaient sous le nom de Chronos. Ses rayons sont presque toujours maléfiques. Le saturnien est un bilieux, froid et réfléchi; il est intelligent, mais triste et souvent malheureux.

Jupiter, le père céleste de tous les êtres, est, après Saturne, la plus puissante des planètes. Sa nature est bonne et pitoyable à tous les maux. Elle répand sur tout et sur tous une chaleur douce et pénétrante. Le jupitérien est un sanguin bilieux. Il est franc et loyal, mais impérieux et dominateur. Sa conversation est sérieuse et grave, mais en même temps bienveillante et sympathique.

Mars, le dieu des batailles, est un astre querelleur; il a le génie de la cruauté et de la destruction; sa volonté est forte et obstinée. Le martien est avant tout un musculaire; son corps est robuste et bien fait, son regard hardi; son caractère impatient, emporté et violent.

Le Soleil, à juste titre adoré de cent peuples di-

vers, est la planète rayonnante par excellence. L'Hélios d'Hésiode et d'Homère est la tête d'or du monde. On l'appelle encore l'« astre impérial »; armé du glaive flamboyant, il est le destructeur attitré des forces mauvaises. Le solarien est un être harmonique, son caractère est noble et généreux. C'est un fervent de l'idéal, un artiste, un créateur.

Vénus est la déesse de l'amour. Aphrodite est l'un de ses mille noms; tous ceux qui aiment la beauté ou rêvent de fécondité savent qu'elle en est la source et la mère. Les vénusiens sont des nerveux à la fois sanguins et lymphatiques. Les hommes dominés par Vénus sont en grande faveur auprès du beau sexe; mais ils manquent de constance et d'empire sur eux-mêmes. Ils versent facilement dans la débauche.

Mercure aux pieds ailés est le courrier des dieux; sa nature intelligente et active l'entraîne à s'occuper de toutes choses, toujours avec audace, souvent avec bonheur. Nerveux bilieux, les mercuriens ont l'esprit fin, ils sont adroits et rusés; nul ne peut leur être comparé pour mener à bien des négociations difficiles.

La Lune, reine du ciel et des nuits, a été adorée comme l'épouse du Soleil. Elle est avant tout un astre-reflet n'ayant qu'une faible activité propre; mais elle renvoie et parfois renforce l'influx qui lui vient des autres astres. Les lunariens sont essentiellement lymphatiques et de caractère mou. Ils ont en

général une nature indifférente, ils sont inactifs et songeurs. Les lunariens sont souvent des lunatiques.

Au reste, il ne suffit pas de connaître les vertus particulières et les influences propres de chaque planète. Leurs positions et leurs relations au moment de la naissance accroissent ou diminuent leur influence; il faut donc tenir compte de leur domicile : diurne ou nocturne; de leur état : exaltation, exil ou chute; de leur dignité et de leur débilité. En conséquence, l'influx de chacune subit des modifications multiples. Un habile astrologue est seul capable de les déterminer.

CHAPITRE X

LES MAISONS DES PLANÈTES ET LES DOUZE SIGNES DU ZODIAQUE.

Le zodiaque est une large bande de ciel et d'étoiles qui entoure la sphère céleste. On a divisé cet anneau en douze parties, que l'on appelle les maisons des planètes; les étoiles qui correspondent à peu près à ces maisons ont été groupées à leur tour en douze signes ou constellations.

Chaque maison présente un caractère spécial pour la lecture de l'horoscope : la première maison indique le tempérament du consultant; la seconde, ses intérêts matériels; la troisième, ses voyages; la quatrième,

son père et son patrimoine; la cinquième, ses enfants; la sixième, sa famille et ses domestiques; la septième, son ou ses mariages, ses liaisons et ses associations; la huitième, l'imprévu : bonheur ou chagrin; la neuvième, ses aptitudes scientifiques et ses inclinations religieuses; la dixième, la réussite sociale, sa bonne ou sa mauvaise fortune; la onzième, ses amis et ses protecteurs; la douzième, les épreuves de tout genre.

Tous ces présages dépendent d'ailleurs des planètes qui viennent se placer dans ces maisons et des combinaisons de l'influx des planètes avec l'activité propre des signes dont voici les caractéristiques :

Le *Bélier* représente la tête de l'Homme Cosmique et renforce l'influence des planètes actives ou agressives, telles Mercure ou Mars. C'est un principe agissant et pensant. L'homme marqué du Bélier est ardent et passionné.

Le *Taureau* se distingue par ses facultés de fécondité et sa force procréatrice; il accroît et corrige l'action de la Lune et celle de Vénus. Marqués de ce signe, les hommes sont lents, mais laborieux. Ils attendent patiemment les résultats de leurs efforts.

Les *Gémeaux* manifestent les bienfaits de l'union et des activités associées; ils représentent les mains et les bras du Grand Homme de l'univers. L'homme signé des Gémeaux unit la raison à l'instruction; merveilleusement intelligent et énergique, il est de la race des maîtres et des chefs.

Le *Cancer* exprime l'essence des forces vitales, et représente le ventre et la poitrine de l'Homme des cieux étoilés. Conservateur de la pensée et de l'énergie, il humanise l'action des planètes. Marqué du Crabe, l'homme est doux et pensif, mais infatigable et hautement inspiré.

Le *Lion* a pour lui la force, le courage et le feu. Il est le cœur de l'Homme Cosmique. Son action sur l'homme terrestre procure à ce dernier la générosité, l'audace et l'ambition.

La *Vierge* se distingue par sa puissance régulatrice et gouverne la faculté d'assimilation. C'est le plexus solaire du Grand Homme archétype. L'homme marqué de ce signe est calme et confiant, c'est un réceptif puissant, remarquable par ses vastes connaissances; il a le sens inné des réalités politiques.

La *Balance* marque les reins et les lombes de l'Homme Céleste. Elle représente aussi l'équité ou la justice. L'homme influencé par elle est remarquablement équilibré; il est naturellement juste, aimable et bon.

Le *Scorpion* exprime la génération dans tous les ordres et correspond aux organes sexuels du Grand Homme cosmique. Dominé par ce signe, l'homme est un foyer d'activité intellectuelle, mais trop porté aux excès sensuels.

Le *Sagittaire* désigne les cuisses de l'Adam Céleste et se caractérise par sa stabilité. Fructueuse est son

association avec le Soleil ou avec Jupiter. Celui qui est né sous ce signe est d'un caractère vif : amateur de sports, souvent chasseur, il est jovial et bienveillant.

Le *Capricorne* se confond avec le péché (l'Église représente le Diable sous la forme du bouc). Il correspond aux genoux de l'Adam du Macrocosme. L'homme né sous son influence est artificieux, subtil et souvent mélancolique.

Le *Verseau* symbolise le jugement et marque les jambes de l'Homme Céleste ; il préside aux fonctions de la locomotion. Intelligence brillante, esprit conquérant, l'homme né sous ce signe est doué d'un rare discernement.

Les *Poissons* correspondent aux pieds du Grand Homme des cieux ; ils désignent la base et le fondement de tout. Ceux qui sont dominés par leur influx n'ont pas de personnalité, prennent toutes choses comme elles viennent et forment le troupeau que d'autres conduisent.

Ces brèves indications sont relatives aux rapports fixes de l'homme avec les signes zodiacaux, mais on ne peut en tirer de conclusions utiles qu'en tenant compte des positions des planètes dans les signes au moment de la naissance.

Nota : Dans les cas difficiles, interroger quelque Esprit.

CHAPITRE XI

LE DOCTEUR FAUST PERSÉCUTÉ EN RAISON DE SES PROPHÉTIES ASTROLOGIQUES.

Le Docteur Faust ne se contenta pas d'instruire ainsi son disciple dans une science qu'il avait jadis enseignée, il crut devoir le mettre en garde contre les dangers de la profession d'astrologue.

— L'astrologie, comme l'alchimie, dit-il à son famulus, n'est pas toujours en bonne odeur auprès des puissances officielles. J'en fis jadis l'épreuve à mes dépens.

« Je réunissais chez moi quelques étudiants qui s'intéressaient à notre science. Les professeurs de l'Université, d'accord avec les magistrats de la cité, m'accusèrent de pratiquer un art diabolique et dangereux pour le bon renom de la ville et des écoles de Wittemberg.

« Je leur répondis qu'accuser ne suffisait pas, et qu'ils devaient prouver leur dire. Je leur proposai d'exposer devant eux les principes naturels d'une science qui, leur disais-je, reposait tout entière sur la connaissance des lois imposées par Dieu au monde et sur le calcul des relations établies par le Créateur entre les astres et les hommes. Cette réponse produisit un effet déplorable; je lus aussitôt le soupçon sur leurs visages. Je repris : « J'ai formé des disciples parmi

« vos étudiants. Interrogez l'un d'eux au hasard, « vous n'aurez pas à redouter, je pense, qu'il invente « un système pour me blanchir. »

« Dès le lendemain, mes accusateurs firent venir Frédéric Bronauer de Schweinitz, qui avait entretenu avec moi des relations assez longues, et ils l'interrogèrent sur ma science et sur mon enseignement privé. « Le Docteur Faust, déclara-t-il, est en effet un astro- « logue de grand mérite. Plusieurs de ses prédictions « m'ont plongé dans une stupeur admirative. Mais « je puis affirmer, sous la foi du serment, qu'il ne « mêle aucune magie à ses leçons. Cette astrologie « que vous accusez et que pratique le Docteur Faust « est la science traditionnelle des Égyptiens, des « Grecs, des Romains. Elle a été honorée de tout « temps ; les mages venus à Bethléem pour adorer « l'Enfant-Dieu, bien qu'astrologues, n'ont jamais « passé pour de mauvais citoyens. Je pourrais citer « des docteurs en théologie, même des princes de « l'Église, qui se sont adressés à Jean Faust, mon « maître, pour obtenir de lui leur horoscope et qui « n'ont pas cru, en agissant ainsi, violer l'un quel- « conque des dix préceptes du Décalogue, ni même « commettre la moindre faute. »

« Ainsi les accusations portées contre moi tournèrent à mon avantage, grâce à ce jeune homme intelligent et courageux. Poursuivi comme astrologue et archi-magicien, je n'en faillis pas moins être emprisonné. »

— Tu n'oublieras donc jamais, ô mon fils, conclut Faust, de réserver le côté secret de ton enseignement à des amis sûrs. Tu n'ignores pas, en effet, puisque je te l'ai déjà fait comprendre, que l'art de dresser un horoscope exige très souvent qu'on ait recours à un ou plusieurs Esprits élémentaires.

CHAPITRE XII

LES TALENTS DU DOCTEUR FAUST LUI PROCURENT UNE CÉLÉBRITÉ MONDIALE.

FAUST, à la faveur de ses talents d'astronome et de devin, s'était acquis des relations et des amitiés précieuses. Il était en correspondance régulière avec Jonas Victor, médecin à Leipzig, également astronome et magicien, et il lui envoya, sur sa demande, une relation de son voyage dans les astres. Il avait beaucoup connu Thomas Wolhaldt de Torgau, qui, après lui avoir enseigné les éléments des sciences divinatoires, était devenu l'un de ses fervents admirateurs.

On compte parmi ses correspondants nombre de hauts personnages, qui, le jugeant d'après ses calendriers, l'estimaient un astrologue consommé. Tous lui écrivaient pour le consulter sur l'avenir. Beaucoup de lettres lui venaient d'Italie. Il en reçut une, entre autres, qui émanait d'un prélat, alors simple

évêque. Ce prélat lui demandait un horoscope. Faust le lui envoya et lui annonça qu'il deviendrait cardinal, ce qui advint en effet et valut à l'astrologue un présent de 200 couronnes.

Une princesse, qui n'était plus toute jeune, voulut savoir du célèbre devin si elle resterait fille. La réponse non seulement fut négative, mais elle indiquait en quelques mots à la consultante d'où lui viendrait son fiancé et même lui traçait son portrait. Cette princesse s'est depuis mariée, précisément avec un grand seigneur réalisant toutes les indications données par Faust. Elle devint par la suite sa protectrice.

On lui écrivait de partout et, bien que nul ne soit prophète en son pays, on l'appelait en vingt villes d'Allemagne. On lui offrait partout des situations merveilleuses. Ces propositions le flattaient, mais le faisaient sourire.

Néanmoins elles finirent par lui donner l'idée de parcourir ce bas monde, qu'il ne connaissait guère que par les livres.

III

L'ENCHANTEUR ERRANT

SES VOYAGES
ET SES PRESTIGES.

CHAPITRE PREMIER

LE PREMIER VOYAGE.

La douzième année du pacte allait finir. A la veille de descendre la pente des douze années qui lui restaient à vivre, Faust sentit poindre une mélancolie; bientôt il eut le pressentiment que cette mélancolie grandirait rapidement et se changerait en tourment. Sans doute avait-il eu tort de passer son existence à peu près exclusivement à Wittemberg. Comment avait-il pu rester si longtemps sans parcourir ce monde, dont il avait rêvé de devenir le dominateur?

Il songeait à appeler Méphistophélès. Celui-ci avait prévu l'appel et se tenait déjà à ses côtés.

— Ne te souviens-tu pas, lui demanda Faust, de tes promesses? Tu seras maître dans les trois mondes, me disais-tu sans cesse. Par une habileté que je ne

veux pas qualifier, tu as réussi à me faire oublier la terre pour le ciel. Pourquoi ne m'as-tu jamais proposé de parcourir le terrestre univers? Ne saurais-tu ou ne voudrais-tu m'en procurer le moyen?

Méphistophélès sourit de biais, comme il savait sourire. Il ne répondit pas, mais aussitôt parut un cheval ailé plus grand qu'un dromadaire. Méphistophélès l'indiqua à Faust par ces mots :

— Voici ta monture. Tu peux, avec elle, en quelques semaines parcourir la terre.

Faust enfourcha la bête qui, dans l'instant, prit son essor aussi rapide que l'oiseau. Méphistophélès, monté sur un cheval pareil, nommait au Docteur les pays qui défilaient au-dessous d'eux : la Prusse, la Pologne, la Moscovie, la Perse, la Tartarie, les Indes, la Chine, le Japon. Cette course au-dessus de l'Europe et de l'Asie les avait menés aux portes extrêmes de l'Orient et aux confins du monde. Il n'y avait plus qu'à revenir. D'eux-mêmes, les hippogriffes tournèrent bride et reprirent leur course rapide, franchissant cette fois l'océan Indien, la mer Persique, l'Arabie, la mer Rouge, pour enfin pénétrer en Afrique par l'Égypte. Ils s'arrêtèrent dans la grande capitale du Caire, qui autrefois était appelée Chayrum ou Memphis. Là se dressent des pyramides gigantesques, création de princes astrologues et magiciens; là aussi s'étale le Nil, le plus grand fleuve du monde : ses eaux divines inondent et fer-

tilisent le pays tout entier. Puis les voyageurs s'élancèrent vers l'Éthiopie, et de là vers les contrées sauvages. Ces terres du soleil brûlant ne retinrent guère l'attention du Docteur Faust; et lorsque, avec son guide, il arriva aux Colonnes d'Hercule, ces portes de l'Occident, il ne souhaitait même pas s'en souvenir. Le détroit traversé, leur chevauchée se ralentit, ils parcoururent tour à tour l'Espagne, le Portugal, la France, la Hollande, le Brabant, la Franche-Comté, la Savoie, et, après avoir traversé le nord de l'Italie, ils rentrèrent en Allemagne par la Suisse.

Ce voyage avait duré quarante jours, laissant à Faust comme un étourdissement. Ce monde, dont il avait désiré prendre possession, lui paraissait à peine réel. Ce n'était guère qu'un vaste panorama dont les lignes et les contours s'embrouillaient. Et puis, ce cheval trop rapide ne lui avait même pas donné le temps de voir les paysages ou les spectacles auxquels il aurait pris plaisir !

CHAPITRE II

LE SECOND VOYAGE : LA FRANCE ET L'ITALIE. L'AVENTURE DU CHEVALIER.

FAUST entreprit un second voyage. L'Esprit lui fournit à cet effet une monture qui pouvait galoper aussi vite que son coursier ailé, mais qui, habituellement, s'en tenait au train d'un bon cheval.

Faust se dirigea d'abord vers Paris, où les études et l'Université lui parurent mériter mille louanges. Toutefois il ne s'attarda point en cette ville. Il ne fit guère que traverser la Bourgogne et la Provence, et négligea Dijon. Mais Lyon lui fut une surprise. Il admira cette cité bordée de collines et arrosée par deux fleuves, il s'extasia surtout sur ses sculptures antiques et sur l'imposante noblesse de sa cathédrale. Il avait hâte d'arriver à Marseille pour gagner l'Italie par mer. Souvent, en ses rêves, il avait désiré voir cette terre du vieux paganisme et connaître ses innombrables sortilèges.

Notre magicien débarqua en Campanie, dans la ville de Naples, où, après avoir contemplé la baie inondée d'une incomparable lumière, il visita quantité d'églises et de cloîtres. Il fut émerveillé par ses hautes maisons, vastes et magnifiquement décorées. Le château nouvellement construit, d'ailleurs le plus beau de l'Italie, retint particulièrement son attention. Il en admira les murailles et les tours, les chambres et les salons, la salle d'armes et la salle de réception. Les décorations de toutes les pièces lui parurent surpasser tout ce qu'il avait déjà vu. Il voulut monter au Vésuve, goûter aux fruits de ses arbres et au vin exquis que l'on vendange sur ses flancs.

Entre Naples et Venise, s'étant arrêté dans une auberge non loin d'un agréable château, Faust aperçut un chevalier qui s'était endormi, la tête sur la

fenêtre. Sans doute inspiré par son méchant Esprit, il lui vint à l'idée d'orner le chef de ce paisible dormeur d'un large bois de cerf.

Lorsque le chevalier se réveilla et qu'il prit conscience de sa disgrâce, il en conçut une vive douleur.

— Comment désormais, se disait-il, pourrai-je me présenter en compagnie?

Il dut cependant se résoudre à sortir et se montrer en cet état dans la cour de l'auberge. Un seigneur qui s'y était arrêté avec ses gens, pour faire boire ses bêtes, se prit à rire et s'amusa follement ainsi que sa suite, jusqu'au moment où le Docteur rompit le charme et fit disparaître ce bois malencontreux du front de sa victime.

Mais le chevalier eut vent que cette honte passagère lui venait de Faust. Il s'informa du chemin qu'avait pris le Docteur et, accompagné de sept cavaliers, s'alla poster sur la route du magicien dans un taillis à quelques milles en avant. Comme Faust s'approchait sans autre compagnie que son famulus, ils éperonnèrent leurs chevaux et s'élancèrent sur lui l'épée au clair. Le magicien vit à temps le mouvement, il se jeta dans un bouquet de bois, et en ressortit presque aussitôt escorté d'une nombreuse troupe de gens d'armes à pied et à cheval. Ses adversaires, surpris, tournèrent bride et détalèrent; ils n'en furent pas moins obligés de s'arrêter et de demander grâce. Le magicien, après leur avoir com-

planté la tête de cornes de bouc et celles de leurs chevaux de cornes de vache, les contraignit de l'accompagner décorés de ces ornements jusqu'aux portes de Venise, où il les désenchanta et leur rendit la liberté.

CHAPITRE III

SUITE DU SECOND VOYAGE : L'ITALIE. COMMENT IL TRAITE DES PAYSANS IVRES. DES TOURS QU'IL JOUE AU PAPE.

Venise étonna Faust. Il n'avait jamais vu bâtir une cité dans la mer, jeter des fondations au milieu des lagunes. Les hautes tours de la ville, ses églises, ses palais, dont les pieds s'enfoncent sous l'eau qui les baigne, lui parurent autant de merveilles. Mais plus encore peut-être il admira que dans cet État, où presque rien ne croît, les denrées nécessaires fussent en surabondance ainsi que tout ce qui permet de pourvoir aux douceurs de la vie.

De là, le voyageur gagna la campagne où il rencontra une troupe de paysans ivres qui l'entraînèrent à l'auberge et voulurent lui faire payer à boire. Ils criaient comme des forcenés et bouleversaient les meubles grossiers de la salle. Le Docteur Faust, impatienté, dit à celui qui paraissait être le chef de la bande :

— Attention! je vais mettre fin à votre tapage.

Les paysans ayant alors redoublé leur tumulte, il les charma si bien que tous, ayant ensemble ouvert une bouche démesurée, demeurèrent cois sans pouvoir la fermer : leur mutisme était désormais complet. Bien plus, ils ne pouvaient remuer ni les bras, ni les mains, et ils en étaient réduits à s'interroger les uns et les autres du regard. Cependant l'un d'eux réussit à sortir de la salle et retrouva à la fois l'usage de la parole et la liberté de ses mouvements. Ce fut aussitôt une ruée générale vers la porte, et tous se dispersèrent sans protester davantage. Faust, peu après, continua sa route sans encombre.

Arrivé à Padoue, ville fortifiée d'une triple muraille flanquée de fossés et d'eaux courantes, il visita la citadelle, la cathédrale, la belle église dédiée à saint Antoine, mais il admira surtout la magnificence de l'hôtel de ville. Il estimait qu'aucun autre ne saurait lui être comparé.

Faust se rendit ensuite à Rome, ville baignée par le Tibre, qui la traverse en son milieu. Il y fit un long séjour durant lequel Méphistophélès ne le quitta pas d'une semelle. Il voulut visiter les sept collines encloses dans l'enceinte, par dévotion pour les souvenirs du paganisme qui s'y rattachent. Après avoir parcouru l'immense cathédrale Saint-Pierre et admiré ses richesses d'art, il regretta davantage qu'elle eût remplacé l'antique Panthéon. Les temples païens

en ruine, les colonnes, les arcs de triomphe et tous les grands monuments de la vieille Rome l'arrêtèrent tour à tour; mais ce fut surtout au Colisée qu'il demeura longuement. Ce lieu passait pour être hanté; mais, loin d'effrayer Faust, cette réputation l'attirait; même il s'y promena toute une nuit, comme s'il eût voulu, à la clarté de la lune, y évoquer des ombres magiciennes.

Après s'être rendu invisible, il pénétra dans le palais du Pape, où il vit d'abondantes richesses avec force serviteurs et courtisans. Il s'étonna que le vicaire de Jésus-Christ préférât la vie d'un prince à celle d'un apôtre. Les monseigneurs et les éminences lui parurent si éloignés de la sainteté, qu'à son jugement nombre d'entre eux devaient être comme lui des fidèles du Diable. Toutefois, les jugeant trop peu sûrs et trop hypocrites, il n'osa se montrer à aucun d'eux.

Cette visite au Vatican ayant duré plus d'une semaine, Faust dut à plusieurs reprises se restaurer aux dépens du successeur de Pierre. Un jour, il se tint invisible auprès du Pape qui venait de se mettre à table. Toutes les fois que ce dernier voulait manger, Faust s'emparait des mets et les absorbait. Le Pontife en ressentait un étonnement inexprimable. De nouveaux plats furent apportés, le Pape les bénit en faisant sur chacun le signe de la croix; alors Faust se mit à pousser des cris qui emplirent la salle. Le

Pape, trop surpris pour continuer son repas, se demandait ce que tout cela signifiait. Faust eut alors l'idée d'imiter les lamentations d'un homme qu'on torture ou qu'on égorge. Cette fois, le Pape se persuada qu'il s'agissait d'une âme en peine, sans doute d'une âme à qui les diables infligeaient les supplices du Purgatoire. Puisqu'elle avait réussi à se manifester à lui, il crut devoir pour sa délivrance prier avec ferveur et s'imposer une sévère pénitence. Il ordonna à tous ses serviteurs d'agir de même. Alors Faust, estimant en avoir assez entendu et assez vu, sauta sur les plats et sur les bouteilles et, aidé de Méphistophélès, les emporta hors du palais sur cette montagne de Rome que les oies ont rendue célèbre. Son famulus, à qui l'Esprit avait inspiré l'idée de s'y rendre, absorba avec son maître toutes ces dépouilles opimes; Méphistophélès contemplait le festin sans y prendre part; mais son rire sardonique s'égrenait sur la ville.

CHAPITRE IV

SUITE DU SECOND VOYAGE : FLORENCE ET MILAN. FAUST EMPRUNTE A UN JUIF ET VOLE UN PRÊTRE.

Après s'être gorgés de mets et de boissons, Faust et son famulus gagnèrent Florence, où ils admirèrent les belles voûtes et les arcades superbement

décorées de l'évêché, la magnificence des vergers cénobitiques et les merveilleuses portes de bronze de l'église Sainte-Marie. Tout les ravissait sous ce ciel délicieux; la campagne environnante, d'où sortirent tant d'artistes et d'ouvriers habiles, les retint plus longtemps qu'ils ne l'avaient prévu.

Dans un village proche, ils rencontrèrent un juif dont l'air était fort dur, malgré son embonpoint. Faust songea qu'il serait plaisant de duper un homme de la race qui nous donna le Christ. Il se présenta à lui comme un seigneur allemand en voyage, empêché de continuer sa route par le manque de pécune; le courrier qu'il attendait avait dû éprouver quelque malheur. Le fils d'Israël se récusa, disant que, tout grand seigneur qu'il paraissait être, il ne le connaissait point et que rien ne lui garantissait qu'il reverrait jamais l'argent qu'il pourrait lui prêter. Cela fut dit avec plus de fermeté que de politesse. Le Docteur Faust répondit :

— J'ai absolument besoin d'argent. Je ne reculerai devant aucun moyen pour te donner la certitude que tu seras remboursé, capital et intérêts; je suis prêt à me couper un membre pour te le donner en gage. Veux-tu ma jambe?

Le juif pensa qu'un homme aussi téméraire était incapable de le tromper et, piqué par l'étrangeté de la proposition, accepta. Le Docteur Faust prit une scie, détacha l'une de ses jambes et la tendit au juif.

(On devine assez que cela n'était que prestige.)

— Prends, dit-il au prêteur, mais souviens-toi que tu devras me rendre ce dépôt aussitôt que je me présenterai chez toi avec l'argent. Je ne tarderai guère à reprendre ma jambe pour la remettre en place.

Le juif, très satisfait de son marché, répondit affirmativement, prit la jambe, la mit sous son bras et partit. Mais il en fut bientôt embarrassé, il se fatigua à la porter, même il eut l'impression qu'elle commençait de sentir mauvais. Il se dit alors :

« De quelle utilité me sera le membre de cet intrigant? Quand la jambe sera pourrie, je serai bien obligé de l'enterrer; et, s'il tarde longtemps à venir la chercher, qu'en restera-t-il? Le sacrifice qu'il a fait devait être dans son esprit définitif, car, plus avisé que moi, il a certainement songé que sa jambe deviendrait sous peu inutilisable. Au reste, si, par miracle, elle venait à se conserver, il n'a jamais pu songer sérieusement à la ressouder. Il a abandonné sa jambe délibérément. Quant à moi, je me suis laissé flouer. »

Tout en ruminant ces pensées et d'autres semblables, comme le juif passait sur un pont, il jeta le membre dans l'eau.

Méphistophélès, qui s'était attaché à ce malheureux prêteur, ne manqua pas d'aviser Faust. Celui-ci, trois jours plus tard, arrivait chez son créancier et

lui réclamait sa jambe. Le juif lui répondit qu'il l'avait jetée, parce qu'elle sentait déjà mauvais et qu'elle ne pouvait plus être utile à personne. Mais le magicien ne voulut rien entendre, et le somma de lui rendre sa jambe s'il ne voulait tâter du bois dont il se chauffait. Le juif, le voyant fort irrité et craignant pour sa propre personne, lui proposa de le tenir quitte de sa dette. Faust ne se montra pas satisfait de cette concession; il exigea de plus une forte somme, et l'obtint. Dès qu'il l'eut reçue, l'enchantement cessa, et le fils d'Israël vit enfin que Faust n'avait jamais perdu sa jambe et qu'il l'avait charmé. A le voir immobile et stupide, on aurait pu croire qu'il venait d'être frappé par la foudre.

Peu de jours après, le Docteur entrait à Milan. Il voulut y rester quelques jours, heureux de s'arrêter dans cette ville salubre. Il admira ses temples solidement construits et ses habitations royales, si majestueuses malgré leur air un peu antique. Il trouva aussi fort à son gré le château avec son donjon et le splendide hôpital Notre-Dame. En quittant cette riche cité, il n'oublia point de visiter les lacs de la région et, de là, gagna lentement la Suisse par la Haute-Italie.

Faust se promenait avec son famulus dans une toute petite ville montagnarde, lorsqu'ils firent la rencontre d'un prêtre qui se rendait à l'église d'un pas pressé. Il tenait à la main un bréviaire richement

décoré, muni de fermoirs d'argent. Ce livre plut à Faust, qui pensa : Ce diseur de patenôtres aura vite fait d'en gagner un autre avec quelques oremus. Puis, très haut :

— Regarde, dit-il à son compagnon, les belles cartes que ce curé tient à la main. Il doit aimer le jeu du pique et du carreau.

Le prêtre, entendant le propos, porta machinalement les yeux sur son livre, et s'aperçut qu'en effet il portait un jeu de cartes. Comme il venait de faire justement une partie chez lui, il pensa que, dans sa précipitation, il avait par mégarde pris ses cartes en croyant prendre son bréviaire. Fâché de sa méprise, il jeta au loin ce qu'il avait en main et continua sa route en grommelant. Le famulus ramassa le livre et l'apporta à Faust; tous deux rirent vilainement du pauvre homme qui s'était laissé duper.

CHAPITRE V

SUITE DU SECOND VOYAGE : LES BORDS DU RHIN. FAUST FAIT BATTRE DEUX PAYSANS ET TROMPE UN MAQUIGNON.

Une semaine après, Faust arrivait à Constance dont il vit avec plaisir le beau pont sur le Rhin.

— Le célèbre lac qui porte le nom de cette ville, expliqua l'Esprit au Docteur, est long de vingt mille

pas et large de quinze mille. Cette ville a reçu son nom de Constantin.

Mais Faust ne semblait pas beaucoup se soucier des propos de son cicérone.

En suivant les bords du fleuve pour gagner Bâle, il rencontra un paysan qui avait perdu son cheval quelques heures auparavant, et qui lui demanda s'il n'avait pas aperçu, chemin faisant, une bête de couleur fauve et de forte encolure. Comme il avait, un peu plus haut, croisé un autre paysan à cheval, Faust conçut une méchante idée et répondit à son interlocuteur :

— Oui, mon ami, j'ai rencontré non loin d'ici quelqu'un qui chevauchait sur un cheval pareil à celui que tu m'as dépeint. D'après ce que tu me dis, il ne devait pas avoir la conscience bien nette, car il pressait sa bête en la fouettant rudement.

Ce dernier détail était pure calomnie. Le paysan lui demanda s'il ne savait pas de quel côté cet homme s'était dirigé.

— Il est maintenant de l'autre côté du Rhin, assura Faust.

Le paysan le remercia fort et se mit à la poursuite de son voleur. Lorsqu'il fut arrivé au bac, il demanda au passeur s'il n'avait pas transporté un cavalier monté sur un cheval fauve?

— Parfaitement, acquiesça le batelier.

Et il ajouta :

— Cet homme vient tout justement de traverser le fleuve.

Le paysan pria le passeur de le transporter sur l'autre rive. Ainsi fut fait, moyennant le salaire habituel.

Le paysan, à peine sorti du bac, aperçut au loin le cavalier qui mettait pied à terre dans une prairie. Il hâta le pas en marmonnant, et enfin, essoufflé, furieux, il atteignit l'homme, le saisit au collet sans crier gare; puis, ayant repris son souffle, il se mit à lui reprocher de l'avoir volé.

— Coquin! voleur! criait-il, je t'apprendrai à dérober les animaux d'autrui!

Après le premier moment de surprise, l'autre se dégagea, repoussa son agresseur et le pria de le prendre sur un ton plus doux. Le cheval qu'il montait, affirmait-il, était bel et bien le sien, il ne l'avait volé à personne. Comme le plaignant ne paraissait pas se laisser convaincre, il lui dit :

— Votre énorme tête n'est donc peuplée que d'idées folles?

— Ah! tu ajoutes l'injure à la volerie! répondit l'autre. Tiens! voilà pour toi!

Et les coups de pleuvoir. Mais le cavalier sut se défendre, tant et si bien, que les deux combattants en arrivèrent à un véritable état de fureur. Las de frapper, ils se saisirent par les cheveux et par la barbe. Ils se cognaient de leur mieux, lorsque la bête

étonnée s'avança vers les deux hommes et approcha son museau tout près de leurs figures convulsées. Le paysan volé s'aperçut alors que ce n'était point là le cheval qu'il réclamait; non seulement son cheval avait une bouche d'une autre couleur, mais il était entier et celui-ci était hongre. Tout confus de sa découverte, il pria l'autre de lui pardonner sa méprise et lui conta comment elle s'était produite. Ils se réconcilièrent, car l'accusé n'était pas un mauvais homme, et chacun s'en fut avec les coups qu'il avait reçus.

Méphistophélès se frottait les mains, c'était pain bénit pour un diable de voir battre deux chrétiens; au reste, il n'était jamais tout à fait étranger à ces farces méchantes. Le famulus, excité par lui, se donnait l'air, pour mieux complaire à son maître qui croyait bien inventer seul ses farces, de s'en amuser plus que de raison.

Étant arrivé à Schaffhouse un jour de foire, Faust prit de la paille et façonna une jument qui, par un tour de magie, donna l'illusion d'une bête véritable.

Il la conduisit sur le marché aux chevaux, où il finit par la vendre quarante écus. En recevant le prix de la jument, le magicien prévint le maquignon de ne jamais la monter en la conduisant à l'abreuvoir. L'acheteur se mit à rire, mais, intrigué et voulant vérifier ce que signifiait au juste un avis qu'il croyait ridicule, il enfourcha sa monture et la

conduisit à la rivière. Aussitôt l'animal disparut, le maquignon tout penaud n'avait plus qu'une botte de paille entre les jambes et, emporté par le courant, faillit se noyer.

Notre marchand, furieux, s'étant informé dans quelle auberge son vendeur était descendu, s'y rendit en hâte. Il trouva le Docteur Faust étendu sur son lit, ronflant à bouche ouverte, et le saisit par le pied pour le tirer à terre. Le pied se détacha de la jambe et le maquignon tomba à la renverse. Alors le Docteur se mit à crier à l'assassin. Saisi d'angoisse, le maquignon prit la fuite, tandis que Méphistophélès et le famulus se moquaient du malheureux et ricanaient de concert avec le magicien.

CHAPITRE VI

SUITE DU SECOND VOYAGE : LES BORDS DU RHIN : BALE, STRASBOURG, MAYENCE ET COLOGNE. FAUST AVALE UNE CHARRETTE ET SE PROCURE UN BON REPAS.

Le Rhin roule ses eaux jusqu'au milieu de la ville de Bâle et lui donne grand air, mais Faust admira surtout les larges murailles de briques et le profond fossé qui l'entourent.

Il visita l'Université, qui lui parut médiocre,

et les églises qu'il jugea toutes de mauvais goût. Cependant il se laissa séduire par le couvent des Chartreux, bien qu'il détestât la vie de ses hôtes, et reconnut un certain charme à quelques vieux édifices. Enfin il voulut bien sourire lorsque Méphistophélès lui apprit que la ville devait son nom à un basilic qui avait longtemps habité ces lieux.

De là, rapidement notre voyageur se dirigea vers Strasbourg, dont il avait entendu vanter la cathédrale et les brasseries; mais il ne quitta pas la Suisse sans jouer encore quelques mauvais tours à ces paysans qu'il avait en horreur, parce qu'il les trouvait, disait-il, trop imbécilement attachés à leurs croyances.

Le Docteur Faust sortait d'une petite ville, où il avait déjeuné plus copieusement que de coutume, et il marchait en riant avec son famulus, le long des fossés, lorsqu'il vit venir une charrette de foin. Faust prit le bras de son compagnon et se plaça au beau milieu du chemin, obligeant le paysan qui conduisait l'attelage à les prier de se ranger sur le côté. Faust lui répondit :

— Eh bien! sot frère, ne sais-tu donc pas que le foin, la charrette et le cheval doivent céder le pas à l'homme, surtout lorsqu'il a bien mangé et bien bu?

Irrité de cette réponse, le paysan se mit à l'injurier. A quoi Faust repartit :

— Comment, vilain oiseau, tu oses me tenir tête!

Cesse ces façons, ou je mange ton cheval, ta charrette et ton foin par-dessus le marché.

Le paysan répliqua :

— Vraiment! Eh bien! mange donc aussi ma...

Mais Faust ne le laissa pas finir et l'enchanta de telle façon, qu'il vit la bouche du magicien grandir formidablement, devenir bientôt plus énorme qu'un foudre, puis engloutir le cheval, la charrette et le foin avec un grand bruit de mâchoires.

Saisi d'effroi, le paysan s'enfuit et retourna à la ville où il informa le bourgmestre de tout ce qui venait de lui arriver. Le magistrat, non sans rire, l'accompagna pour voir ce qu'il en était.

Arrivés près de la porte de la ville, ils aperçurent l'attelage resté sur la route en fort bon état.

— Tu vois! dit le bourgmestre, qui ne savait pas si bien dire, quelque diable t'aura charmé la vue!

Strasbourg, « ville de la route », ainsi nommée parce qu'elle est la voie de beaucoup de gens, ne plut pas au Docteur Faust. L'évêché lui parut sans grâce, et pour un peu il eût fait des reproches aux toits et aux cheminées de la ville d'offrir un asile aux cigognes! « Si encore, maugréait-il, ces vilains oiseaux n'apportaient pas, on ne sait d'où, d'affreux petits chrétiens! »

Il se rendit ensuite à Mayence, où le Mein se jette dans le Rhin; mais il ne s'y arrêta que pour y passer la nuit. L'auberge où il descendit était déjà pleine,

et l'hôtesse le reçut assez mal. Elle fut tout juste aussi gracieuse que l'était à l'ordinaire celle de la *Couronne* à Bâle.

— Je ne puis vous recevoir, dit-elle, je n'ai plus de chambre libre et ne puis vous offrir la moindre nourriture.

— Ne pourrait-on, répliqua Faust, se serrer un peu? Le temps frais y invite instamment.

L'hôtesse se laissa ébranler, et concéda qu'elle trouverait peut-être à les loger, mais qu'en vérité elle n'avait rien à leur servir.

— Si seulement nous avions les restes du faisan dont nous avons déjeuné aujourd'hui! dit le famulus.

— Ne préférerais-tu pas varier un peu le menu? répondit Faust. Que dirais-tu d'un brochet à la mode de Mayence?

Et de la main il frappa à la fenêtre, et dit :

— Apporte!

Aussitôt la fenêtre s'ouvrit toute grande, laissant passer un grand plat rempli de brochets cuits à point, une énorme panetière de pain frais et un grand broc d'excellent vin du Rhin. L'hôtesse, bien qu'un peu inquiète, fut tout heureuse de voir l'affaire prendre cette tournure, et elle consentit à partager le repas de ses clients, si bien qu'ils mangèrent, burent et menèrent joyeuse vie fort avant dans la nuit.

De Mayence, Faust gagna Cologne en bateau. Curieux de voir le superbe édifice que l'on appelle

la haute Cathédrale, il s'y rendit aussitôt, non seulement pour l'admirer, mais afin d'y contempler le tombeau des rois mages.

On aurait pu espérer qu'il éprouverait quelque émotion auprès des cendres des trois illustres astrologues. Loin de là! Dès qu'il approcha de la balustrade qui protège leurs restes vénérables, il s'écria :

— O bonnes gens! comment avez-vous pu vous égarer au point de venir ici en quittant Bethléem, au lieu de regagner chacun votre pays! Mais peut-être, ajouta-t-il, avez-vous été, après votre mort, jetés séparément dans la mer et vous êtes-vous trouvés, après de hasardeux détours, réunis de nouveau à l'embouchure du Rhin? Ne dit-on pas en effet que vos corps incorrompus remontèrent le cours de ses eaux et que les gens de Cologne, les ayant reconnus, les arrêtèrent, les recueillirent et les déposèrent dans ce somptueux édifice?

Dans cette ville, Faust n'oublia point de visiter la châsse où les cendres de sainte Ursule se mêlent à celles des Onze mille Vierges. Je vous ferai grâce des réflexions qu'il fit sur le nombre de ces vierges et sur l'étrangeté de leur histoire. Au reste, Cologne lui laissa un excellent souvenir; il apprécia comme il convenait la beauté de ses femmes.

CHAPITRE VII

SUITE DU SECOND VOYAGE : AIX-LA-CHAPELLE. IL RENCONTRE LE CHAPELAIN DU COMTE D'ANHALT. IL SATISFAIT L'ENVIE DE LA COMTESSE.

Faust ne voulut pas quitter la Rhénanie sans visiter Aix-la-Chapelle. Il tenait à voir cette antique résidence de l'empereur Charlemagne. Dans le temple de marbre qui fut bâti par ce souverain, il se sentit pénétré de respect. L'ombre de l'Empereur lui semblait l'habiter, et certes Faust était forcé de reconnaître qu'il n'était pas encore devenu l'un des dominateurs du monde.

Il rencontra en cette ville le chapelain du comte d'Anhalt. L'enthousiasme de ce prêtre n'eut plus de bornes lorsqu'il sut à qui il avait affaire. Il parlait avec admiration de l'horoscope que l'astrologue avait jadis adressé à son maître et il exprima un vif désir de le consulter à son tour. Il ajouta que le comte avait maintes fois souhaité recevoir le célèbre astrologue, et que Faust devrait l'accompagner.

Le magicien se laissa persuader, et peu après ils arrivaient à Anhalt. La réception fut parfaite. Le comte, prévenu, vint au-devant de Faust et lui dit :

— Mon thème natal portait que ma maison serait honorée de la présence du plus grand astrologue des

temps modernes; je suis heureux que l'événement l'ait enfin confirmé.

On l'entoura de mille soins.

Le second jour, étant à table, Faust s'apercevant que la comtesse était grosse, lui dit :

— Noble dame, il arrive souvent que les femmes qui portent un enfant éprouvent le vif désir de certains mets. Si vous aviez quelque envie de ce genre, je prie Votre Grâce de vouloir bien me la faire connaître.

La comtesse répondit :

— Monsieur le Docteur, je ne vous cacherai pas, bien que nous soyons en hiver, et peut-être à cause de cela, ajouta-t-elle en souriant, que je souhaiterais manger des pommes et des raisins frais.

— Votre Grâce sera bientôt satisfaite, dit Faust. Je lui demanderai quelques minutes.

Un instant après, la fenêtre, comme si elle eût été ouverte par des mains invisibles, laissa passer deux grandes corbeilles d'argent qui vinrent se poser sur la table, en évitant de heurter quoi que ce fût. Dans l'une se trouvaient de superbes raisins blancs et noirs; dans l'autre, des pommes de diverses sortes, mais toutes d'espèces inconnues.

— Vous pouvez en manger sans crainte, Madame, lui affirma le magicien, ces fruits sont excellents; ils achevaient précisément de mûrir dans leur lointain pays, lorsque mon serviteur les a cueillis; le voyage

a été trop rapide pour qu'ils n'aient pas conservé leur arome et leur velouté.

D'abord paralysée par la surprise, la comtesse, dont cette vue avait encore accru l'envie, n'hésita pas longtemps à goûter ces fruits miraculeux. Comme elle se récriait sur leur saveur, la déclarant absolument exquise, le comte d'Anhalt ne put se tenir de demander à Faust :

— De quel pays viennent ces fruits et quel est le serviteur qui peut faire si vite un si long voyage?

— Éminent seigneur, répondit-il, Votre Honneur doit savoir que l'année diffère dans les deux hémisphères du globe; lorsque chez nous, comme à présent, règne l'hiver, on est, en Orient, dans la saison d'été. La raison en est que le ciel est rond, et présentement le soleil est là-bas à son point culminant, tandis que nous en sommes aussi éloignés que possible. Ces fruits viennent des Indes et furent cueillis dans les jardins qu'y possède la reine de Saba. Vous n'ignorez pas non plus, éminent seigneur, que les éléments sont peuplés d'esprits que l'on nomme, comme de raison, Esprits élémentaires : les salamandres qui montent et descendent dans le feu, comme les sylphes courent et volent dans l'air; les gnomes qui vivent sous la terre, non à la façon des taupes, mais comme des princes en des palais merveilleux; les ondins qui nagent mieux que des poissons et qui habitent à l'ordinaire d'éblouissantes maisons de

cristal. Enfin il existe une cinquième espèce de génies (beaucoup de gens l'ignorent, même parmi les personnes instruites) : ce sont les Esprits élémentaires supérieurs. Ils se jouent avec la même aisance dans les quatre éléments et ils en connaissent tous les secrets. L'un d'eux, qui fut jadis amoureux d'une de mes aïeules, s'est attaché à ma famille et me rend volontiers quelques petits services.

Le comte approuva de la tête, mais, en son for intérieur, il ressentait un étonnement extrême.

CHAPITRE VIII

SUITE DU SÉJOUR CHEZ LE COMTE D'ANHALT. LE CHATEAU FANTASTIQUE.

Le comte prit le Docteur à part, et lui dit :

— Vous êtes certes un véritable, un grand magicien; mais tout ce que vous nous avez fait voir et goûter n'est-il pas le résultat de quelque prestige? Les magiciens charment facilement, je le sais, la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et même le toucher!

Faust répondit :

— Savoir charmer les gens et agir quelques instants sur une assemblée pour donner à tous les mêmes illusions, n'est que l'A B C des enchantements. Il en est d'autres. Je ne puis m'en expliquer

davantage; mais s'il vous plaît que je construise par mon art un château sur vos terres, en haut de la colline de Rohmbühel, vous pourrez le visiter demain. Il me faut pour cette œuvre toute la nuit.

Le comte donna son assentiment, et Faust le quitta.

Le lendemain matin, un valet vint prier le comte et son épouse de vouloir bien venir dîner au château de Rohmbühel :

— Le Docteur, ajouta-t-il, vous attend dès maintenant, afin de vous faire visiter les dépendances et les richesses de sa demeure.

Singulièrement intrigués, le comte et la comtesse s'y rendirent presque aussitôt, accompagnés de leur chapelain.

Le château était entouré de tous côtés par un fossé profond et plein d'eau, on y apercevait toutes sortes de poissons et maints oiseaux aquatiques : poules d'eau, canards, sarcelles, cygnes et quelques autres espèces non communes. Tous ces animaux allaient et venaient avec tant de vivacité que tous les entours du château paraissaient animés d'une vie débordante. Le fossé et les portes franchies, on se trouvait au dedans d'une muraille bastionnée de tours, et largement séparée du corps de logis par une série elliptique de cours et de jardins. L'édifice semblait noyé dans la lumière et la verdure. On voyait tout autour, parqués ou libres, cent sortes d'animaux. Il ne man-

quait pas une bête indigène : ours, cerf, sanglier, chevreuil, lièvre, étaient tous bellement représentés.

Mais l'on n'avait pas oublié non plus les animaux inconnus au pays : élan, buffle, antilope, singe et vingt autres bêtes étrangères. La variété des oiseaux était encore plus grande et témoignait d'une merveilleuse connaissance de la gent volatile.

Après les avoir récréés par ce spectacle et leur avoir fait visiter le château qui était princièrement meublé et décoré, Faust conduisit ses hôtes dans une vaste salle à manger, où évoluait toute une armée de serviteurs. Le festin fut vraiment royal. Chaque service comportait neuf plats divers : le poisson, la venaison, les volailles, les rôtis, les fruits, les pâtisseries, tout fut servi par neuf.

Il y eut d'abord deux services de poissons : le premier, de poissons de mer : sardine, hareng, thon, anchois, homard, anguille, saumon, sole et maquereau ; le second, de poissons d'eau douce : tanche, barbeau, perche, ombre, carpe, goujon, brochet, truite et murène. Comme gibier on offrit neuf chairs sauvages : cerf, sanglier, chevreuil, lièvre, chamois, ours, élan, bison, zèbre. Pour les oiseaux, on apporta d'abord les domestiques : pigeon, canard, poulet, chapon, dinde, pintade, oie, cygne et paon. Suivirent les espèces insoumises : grive, alouette, caille, gelinotte, perdrix, outarde, coq de bruyère, canard sauvage et faisan. Les rôtis furent exclusivement d'animaux de la

ferme : agneau, mouton, chèvre, brebis, veau, porc, âne, cheval et bœuf. Les vins ne furent pas moins abondants ni moins variés : les poissons furent accompagnés de vins du Rhône et du Danube, les oiseaux furent arrosés des vins légers de France, bourgogne et beaujolais. On réserva les vins froids de Hollande et d'Angleterre pour le gibier; enfin avec les rôtis furent servis des vins du Vésuve et de l'Etna. Avec les desserts abondèrent les liqueurs.

Le chapelain, qui se sentait la tête un peu lourde, en était venu à croire que le Diable n'était pas étranger à cette fête; mais il ne retrouva pas les formules de l'exorcisme. Le repas et la réception finis, lorsque les invités descendaient les marches du haut perron, Faust fit commencer des tirs d'honneur et des feux d'artifice qui durèrent jusqu'après leur sortie du château. Le Docteur les avait accompagnés, et comme tous le remerciaient et le saluaient avant de le quitter, le château, ses jardins, ses murailles et ses douves disparurent avec la dernière fusée.

Ce fut comme un embrasement subit et total; après quoi, rien ne resta de tant de splendeurs que des fumées semblables à ces vapeurs qui roulent dans la vallée avec la nuit descendante.

Le Docteur Faust présenta ses adieux au comte et, sans lui donner le temps de le questionner, s'éloigna rapidement dans les ténèbres. Le soir même, il couchait à Magdebourg.

CHAPITRE IX

FIN DU SECOND VOYAGE.

Dès le lendemain, le Docteur quittait Magdebourg, non sans avoir vu la merveille du lieu, qui est l'une des six cruches ayant servi à Jésus pour changer l'eau en vin aux noces de Cana. Faust en profita pour répéter à son famulus qu'il se faisait fort de reproduire tous les miracles du Christ, et que pour celui-là il avait déjà fait cent fois mieux.

De là ils voulurent pousser jusqu'à Lubeck et aux bords de la Baltique, dont Faust connaissait toutes les traditions magiques; mais les brumes hivernales l'assombrirent et les vents glacés refroidirent sa curiosité. Il résolut de rentrer d'un trait à Wittemberg qu'il avait quitté depuis de longs mois. Ce ne fut qu'un jeu pour son admirable cheval qui ne parut pas même fatigué, lorsque, après quelques heures d'un galop prodigieux, il déposa, au seuil du vieux logis, Faust et son famulus.

CHAPITRE X

SÉJOUR DE FAUST A WITTEMBERG. SON CHIEN PRESTIGIAR ET SON JARDIN D'HIVER.

Il y avait quelques jours que le Docteur était à Wittemberg, quand il vit arriver le comte d'Isem-

bourg, l'un de ses amis les plus intimes, accompagné de son chien Prestigiar.

— Tu m'as confié ton chien, mon cher Faust, dit le comte; je te le ramène, le voici.

L'admirable bête, comme si elle n'eût attendu que ces paroles, s'élança vers son maître qu'elle couvrit de caresses.

— C'est un rare serviteur, dit le Docteur.

Il flattait la bête en lui passant la main sur le dos et, à la grande surprise du comte, le poil de l'animal parut successivement brun, blanc et rouge.

Légèrement inquiet, l'ami de Faust reprit :

— Si tu repars jamais en voyage, je suis toujours à ta disposition pour le reprendre et le soigner.

Le chien, entendant ces mots, prit un air terrible : ses yeux devinrent d'un rouge feu comme s'il ne pouvait supporter l'idée d'un nouvel abandon. Faust l'apaisa d'un signe. Sur un mot de lui, Prestigiar sortit docilement de la pièce, en ouvrant et refermant lui-même la porte avec sa patte gauche.

A l'occasion de Noël, il vint un grand nombre de dames à Wittemberg pour y voir leurs fils ou leurs frères qui étudiaient dans cette ville. Faust, qui était en bons termes avec la plupart de ces jeunes gens et qui avait souvent été invité par eux, résolut de leur rendre leurs politesses. Il en pria un grand nombre avec leurs mères et leurs sœurs à un bal avec collation. La table était garnie de fleurs, chargée de

fruits; chacun s'en étonnait à cause de la saison. Faust conduisit ses invités dans son jardin.

Contraste singulier, dehors le froid piquait et la terre était recouverte de neige, tandis que dans ce clos on se serait cru au milieu de l'été; on y voyait une multitude de plantes verdoyantes et de fleurs épanouies; de beaux raisins pendaient aux ceps de vigne; dans les arbres fruitiers brillaient diverses espèces de prunes, de pommes et de poires.

L'atmosphère était lourde de parfums... à tel point enivrants, que nul ne songeait à demander à Faust par quel sortilège il avait réalisé ces merveilles.

CHAPITRE XI

TROISIÈME VOYAGE : ERFURT, WURZBOURG, HEIDELBERG. COMMENT FAUST CHEVAUCHA UN TONNEAU ET APAISA UNE RIXE.

Sept étudiants qui avaient pour lui un véritable culte lui demandèrent de vouloir bien, malgré l'hiver, les accompagner dans un voyage qu'ils projetaient depuis longtemps. L'un d'entre eux avait à se plaindre de l'évêque de Salzbourg, et l'on méditait d'en tirer vengeance par quelque mauvais tour.

Faust accepta sans se faire prier. Il aimait cette

jeunesse qui lui rappelait la sienne et qui, toujours prête à rire, ne répugnait guère à la débauche.

Ils se rendirent d'abord à Erfurt où ils visitèrent l'Université. Ils y furent parfaitement reçus par les étudiants. Faust les en remercia par un don magnifique. Ayant aperçu six ouvriers qui s'efforçaient en vain de faire sortir d'une resserre un fort tonneau, contenant de seize à dix-huit muids de vin, il se mit à les railler :

— Maladroits! vous voilà toute une bande pour faire un travail dont un homme habile viendrait tout seul à bout.

Les ouvriers l'injuriant, il les traita de fainéants. La querelle menaçait de tourner mal, lorsque le propriétaire, qui ne se souciait pas d'une bataille dans le voisinage de ses caves, s'enquit du motif qui l'avait fait naître. L'ayant appris, il promit, pour y mettre fin, d'abandonner la tonne à celui qui, sans aide, sortirait le fût dans la rue. Faust pénétra sur-le-champ dans la resserre, enfourcha la tonne et gagna le large sur cette monture d'un nouveau genre. Le propriétaire, qui n'en pouvait croire ses yeux, fut obligé de tenir sa promesse, et Faust fit don de son butin aux étudiants qui le récompensèrent par une longue ovation.

Le Docteur, suivi de son famulus et des sept compagnons, gagnèrent ensuite Wurzbourg à pied, leurs montures les ayant précédés. Cette ville, capitale de

la Franconie, siège d'un important évêché, fourmillait de clercs, de prêtres, de nonnes et de moines surtout mendiants. Les ordres de Saint-Benoît, de Saint-Étienne, de Saint-Jean, de Saint-François, de Saint-Augustin et de Sainte-Claire y étaient largement représentés. Les Chartreux n'y possédaient pas moins de trois églises. Toutes ces soutanes et tous ces frocs n'eussent pas attiré nos compagnons, mais le pays environnant, fertile en céréales et en fruits, produisait en abondance des vins généreux et d'excellent goût.

Ils négligèrent de visiter le château de l'évêque, pourtant remarquable; mais ils surent découvrir dans la campagne voisine une opulente auberge où ils burent copieusement de chaque vin du cru. Après quoi, ils firent la sieste et reprirent, toujours à pied, leur route vers Heidelberg où ils arrivèrent bientôt.

Faust avait achevé ses études de médecine en cette ville; il y retrouva d'anciens camarades parmi les professeurs, et les beuveries recommencèrent. Au cours de leurs stations dans les diverses auberges de la ville, ils tombèrent au milieu d'un gros d'amateurs de bière qui leur cherchèrent querelle. Faust voyant que ces gens n'étaient pas moins ivres que ses amis, et beaucoup plus nombreux, troubla si bien la vue de ces buveurs qu'ils se mirent à se frapper aveuglément les uns et les autres. Aux cris des leurs et aux rires de la troupe du magicien, ils finirent par

se rendre compte qu'ils se blessaient eux-mêmes et demandèrent en grâce qu'on voulût bien les reconduire. Satisfaction leur fut promise, pourvu qu'ils prissent l'engagement de se montrer plus paisibles, ce qu'ils firent. Faust alors leur rendit la vue.

CHAPITRE XII

SUITE DU TROISIÈME VOYAGE : NUREMBERG, RATISBONNE, ULM, AUGSBOURG. LA RENCONTRE DU VIEUX PROFESSEUR.

En sortant de Heidelberg, les voyageurs rencontrèrent un vieux professeur, dont l'air famélique attestait qu'il ne suffit pas d'être docteur pour être bien nourri. Le pauvre maître se rendait à Augsbourg en fort triste équipage. Faust et ses compagnons lui proposèrent de faire route avec lui.

— Nous aussi, dit Faust, nous allons à Augsbourg. Bien que ce ne soit point le droit chemin, voulez-vous partager notre compagnie et notre table ?

Heureux de cette aubaine, le pédagogue accepta, s'excusant de la charge qu'il leur imposait, mais espérant, disait-il, pouvoir leur être de quelque utilité.

Comme ils entraient à Nuremberg, sans autre préambule notre homme se chargea du rôle de cicerone. Il prit un ton doctoral :

— Vous saurez, Messieurs, que Nuremberg tire

son nom de Claude-Tibère Néron: car de Néron, grâce à quelques petites modifications phonétiques, vient Néronberg, puis Nürnberg. Il s'y trouve deux églises paroissiales : Saint-Sebold où le saint, son patron, est enterré, et Saint-Laurent, où sont conservés le manteau, l'épée, le sceptre, le globe et la couronne de l'empereur Charlemagne, insignes de sa dignité impériale. On y voit encore une fontaine dorée, dite la Belle Fontaine, qui s'élève sur la place du marché. Cette cité, dit-on, conserve aussi la lance que Longin enfonça dans le flanc du Sauveur avec un morceau de l'éponge qui servit à lui tendre le fiel. Cette ville a cinq cent vingt-huit rues, cent seize fontaines publiques, quatre grandes et deux petites horloges à sonnerie, six grandes portes et deux petites, onze ponts de pierre, douze collines, dix marchés réguliers, treize bains publics et dix églises où l'on prêche. Il y a encore à Nuremberg soixante-huit roues de moulins que l'eau fait tourner, cent trente-deux capitaineries, deux grandes murailles d'enceinte et deux profonds fossés, trois cent quatre-vingts cloches, quatre pâtisseries, douze apothicaireries, soixante-huit gardiens, vingt-quatre canons, ou pièces d'alarme, neuf valets de ville, dix docteurs en droit et quatorze en médecine.

Le pittoresque de la vieille cité fit digérer tant bien que mal cette énumération désordonnée autant que fastidieuse. Mais on fit comprendre au pédant que ces

données numériques fatiguaient la tête du Docteur Faust et qu'il devrait s'en abstenir par la suite.

Lorsqu'ils arrivèrent à Ratisbonne, toujours empressé et officieux, le cicerone improvisé s'avança vers le Docteur et lui dit :

— Cher Maître, vous savez comme moi — mais il se peut que ces jeunes gens l'ignorent — qu'on a donné sept noms à Ratisbonne : celui qu'elle porte encore, et en outre ceux de Tyberia, Quadrata, Hyaspolis, Reginopolis, Regenburg et Imbrianopolis.

Et, sans s'apercevoir que Faust fronçait les sourcils, il continua avec chaleur :

— Le premier lui vient de Tibère, fils d'Augusta; le deuxième signifie la Ville carrée; elle doit le troisième au rude langage des populations voisines, le quatrième aux Germains et aux Allemands, le cinquième veut dire Château royal, le sixième Burg de la pluie, et le septième, son nom actuel, fait allusion aux trains de bois et aux bateaux qui la traversent.

Les uns riaient du sot, les autres regrettaient qu'on eût fait un détour. Lui continuait, imperturbable :

— Cette ville est fortifiée et très forte. Auprès coule le Danube dans lequel se jettent soixante cours d'eau, presque tous navigables. On y a construit en 1115 un pont voûté qui est célèbre, et on y a bâti une église à saint Rémi qui mérite vos éloges.

On se concerta pour savoir si l'on devait abandonner ce guide incontinent, mais on décida d'en rire

puisqu'il ne paraissait pas beaucoup se soucier des impressions que produisait sa science. D'ailleurs on serait bientôt à Ulm et, par suite, à Augsbourg.

A peine atteignait-on aux portes de la première ville, que notre pédant s'écria :

— Ulm, d'*ulma* « ormeau », tire son nom de cet arbre qui abonde dans les campagnes voisines. Elle est traversée par le Blau. On y a commencé en 1377 une superbe et admirable église, œuvre d'art comme on en voit peu; elle renferme cinquante-deux autels, auxquels sont attachés cinquante-deux prébendes, et les cinquante-deux tabernacles, tous diversement décorés, sont d'un remarquable travail. N'oubliez pas, Messieurs, ajouta-t-il, que l'on extrait de l'argent pur de son territoire, ce qui a permis à la ville d'acheter ses privilèges et sa liberté. Le voisinage du Danube lui est encore une source de richesse.

Le famulus, qui voulait s'amuser, remercia le pédagogue au nom de toute la troupe et lui dit :

— Une fois arrivés à Augsbourg, nous ne voudrions pas vous retenir; aussi nous vous serions obligés de nous dire dès maintenant d'où cette ville tire son nom.

— La ville d'Augsbourg, répondit-il, a porté plusieurs noms. Tout d'abord, lorsqu'elle fut construite, elle s'est appelée Vindelice, puis Zinsaniar, puis Eisenbourg (le château de fer), et enfin elle a reçu de l'empereur Augustus Octavianus, par galanterie pense-t-on, le nom d'Augusta.

Les applaudissements éclatèrent, on porta le pédant en triomphe et il fut décidé qu'en l'honneur de l'empereur Auguste et d'Augusta son épouse, on improviserait des chants jusqu'à Augsbourg, aux portes de laquelle on déposa le bonhomme avec force rires et remerciements.

Sans s'arrêter davantage, la petite troupe alla coucher à quelques kilomètres plus loin, de façon à raccourcir la route qui devait les conduire à Inspruck où ils voulaient arriver pour les fêtes qu'on allait offrir à l'empereur Charles-Quint.

CHAPITRE XIII

SUITE DU TROISIÈME VOYAGE : FAUST A UNE ENTREVUE AVEC L'EMPEREUR.

CHARLES-QUINT, prévenu de la présence de Faust par un prince de sa suite qui l'avait reconnu, manifesta le désir de le voir en particulier.

Faust se présenta à la cour; on l'introduisit aussitôt dans les petits appartements. L'Empereur le reçut fort aimablement et lui dit :

— Je suis heureux de te voir. J'ai souvent entendu vanter tes connaissances dans les arts divinatoires et ton savoir dans la magie; si tu consens à mettre tes talents à mon service, je te promets, sur ma cou-

ronne, que jamais tu ne seras inquiété au sujet de ton art.

Le Docteur Faust répondit qu'il serait trop heureux de contenter les désirs de Sa Majesté Impériale.

— Tu sauras donc, reprit Charles-Quint, que dernièrement je me demandais comment les plus grands souverains étaient arrivés à la toute-puissance et s'il était possible de les dépasser encore? L'exemple d'Alexandre le Grand, à qui je pense fort souvent, me vint alors obstinément à l'esprit. Je songeai longuement à sa gloire incomparable, au grand nombre de ses conquêtes, à l'étendue de sa domination, à tant de comtés, de duchés, de principautés, de royaumes qui se pressaient comme un troupeau dans son immense empire. Je me disais que si je pouvais le voir tel qu'il a vécu, avec sa forme, sa figure, sa démarche, sa physionomie et l'expression de son regard, je saurais deviner son secret. Toi qui es un maître dans ton art, ne pourrais-tu pas l'évoquer à mes yeux?

— Très fidèle et très humble sujet de Votre Majesté, répondit Faust, ce sera pour moi une joie profonde de satisfaire le souhait de mon très bienveillant Empereur. Je ne pratique pas la magie noire et n'évoque point les morts. C'est là une entreprise impie et redoutable; mais, grâce à l'Esprit qui me sert et à ses infinies métamorphoses, je ferai paraître l'empereur Alexandre devant vous. Votre Majesté

pourra contempler sa forme réelle et ses traits véritables.

Faust demanda l'autorisation de se recueillir et sortit de l'appartement pour conférer avec Méphistophélès. Quelques instants après, revenu près de l'Empereur, il lui dit : « Votre Majesté verra bientôt le glorieux Alexandre, mais Elle ne devra pas lui adresser la parole, ni lui poser de question. L'Esprit exige un silence absolu. »

L'Empereur ayant fait un signe d'assentiment, Faust ouvrit la porte : on vit s'avancer l'auguste monarque des anciens Grecs tel qu'il était durant sa vie, avec sa démarche, son port de tête, son coup d'œil pénétrant. Alexandre le Grand marcha vers Charles-Quint et s'inclina devant lui.

L'Empereur lui rendit son salut ; mais comme il semblait vouloir adresser la parole à son illustre visiteur, Faust, un doigt sur la bouche, vint se placer entre eux. Les deux souverains échangèrent un long regard. Alexandre fit ensuite le tour de la pièce, examina le mobilier et les portraits, revint vers Charles, le salua de nouveau et se retira.

Faust ayant alors offert de faire apparaître l'épouse d'Alexandre, un vif sentiment de curiosité se peignit sur le visage de Charles-Quint. L'enchanteur ouvrit aussitôt la porte, et l'impératrice parut. Elle se dirigea vers l'empereur Charles et, arrivée près de lui, lui fit une révérence. Son costume était

de velours bleu, orné de perles et de broderies d'or. Elle avait la taille élancée, en son teint se mêlaient le rouge éclatant du sang et la blancheur du lait, l'or rutilait dans sa chevelure, l'expression de son visage reflétait une noblesse et une douceur inexprimables, tout conspirait à relever sa beauté, tout concourait à la rendre admirable.

Cependant l'Empereur se demandait si ces figurations étaient exactes et si l'Esprit servant de Faust lui avait véritablement montré la forme de ces deux royales créatures. Puis il pensa :

— Je serais fixé si je pouvais voir l'impératrice de plus près, car je me souviens avoir lu dans Plutarque qu'elle avait sur la nuque un grain de beauté assez apparent.

Or voici qu'Olympias, s'approchant de lui, s'inclina de telle sorte qu'il put voir de ses yeux le signe qui devait le persuader de la ressemblance de ces apparitions. Charles ne put retenir un soupir d'admiration; mais l'auguste souveraine se redressa et se retira lentement avec un air de suprême majesté.

L'Empereur sourit, et gravement dit à Faust :

— Tu as contenté l'un de mes désirs les plus passionnés. Grâce à toi, j'ai pu lire dans l'âme du grand monarque et dans le cœur de sa noble épouse. Je te remercie. Tu pourras désormais exercer librement ton art dans toute l'étendue de l'Empire; à partir d'aujourd'hui, tu es sous ma sauvegarde.

Faust remercia avec effusion, et se hâta d'aller rejoindre ses compagnons. Dans une tribune peu éloignée de la loge impériale, tous purent assister aux joutes, aux tournois, aux carrousels, aux nombreux spectacles qui se déroulèrent pendant les fêtes et remplirent toute une longue semaine.

CHAPITRE XIV

FIN DU TROISIÈME VOYAGE : LA VENGEANCE DE SALZBOURG.

Trois nuits après, les joyeux compagnons réussirent à s'introduire dans les caves de l'évêque de Salzbourg. Ils improvisèrent un tribunal dans la maison même du délinquant, évoquèrent son cas et conclurent ainsi :

« Pour avoir fait tort à un brave compagnon, ici présent, pour lui avoir fait un grief dommage en exigeant de sa famille une dîme de vin et le requérant personnellement de lui amener ladite boisson, le seigneur évêque sera privé de tous les vins qui, présentement, remplissent son caveau. Les uns seront répandus en libation à Bacchus et à Pan, les autres seront bus sur place par les juges, et tout ce qui en restera sera transporté dans les caves du Docteur Faust. »

La sentence prononcée, on commença de faire

ripaille dans le caveau central où l'on avait apporté force vivres. L'ouverture de chaque fût était saluée par un tintamarre de coups sur les tonneaux et des cris d'animaux. Le sommelier, qui dormait dans une soupente près de l'entrée, réveillé par ce vacarme, descendit dans le caveau, et demeura stupide au spectacle de cette réunion bachique.

Il ne pouvait concevoir qu'on ait pu pénétrer dans ce lieu dont il gardait l'accès. Cette idée le troublait. Son sang-froid l'abandonna, et il se prit naïvement à questionner ces bruyants noceurs; mais apercevant tout à coup des débris de maçonnerie et une large ouverture dans la muraille, il se mit sans transition à les traiter de voleurs, de bandits et à crier à l'effraction.

Cette attitude fâcha fort le Docteur Faust et ses compagnons. Ils s'emparèrent de lui, le bâillonnèrent, le ligotèrent et le transportèrent dans le jardin, en haut d'un grand sapin. Le pauvre sire y demeura toute la froide nuit, n'osant faire un mouvement pour se réchauffer par crainte de tomber.

Quand la bande eut ouvert tous les grands muids, quand elle eut bu ou répandu un fleuve de vin, elle résolut de déménager tout ce qui restait de flacons et de petits fûts. A cet effet, les joyeux garnements les disposèrent sur une série de solides claies qui servaient au vieillissement des grands crus; puis, ayant bu le coup d'adieu, tous se placèrent sur l'une de

ces claies, et Faust donna l'ordre du départ. Ceux qui, cette nuit-là, rêvaient à leurs fenêtres sur le trajet de Salzbourg à Wittemberg purent voir passer dans les airs un cortège de singuliers véhicules.

Aux premières lueurs de l'aube, Faust, le famulus et les sept compagnons reposaient dans la maison de l'enchanteur. Le butin pris à Salzbourg, bien qu'il eût été rangé dans un bel ordre, encombrait tellement la cave de Faust, que l'on ne savait plus où mettre les pieds.

Les neuf justiciers, pleinement satisfaits, ronflaient dans leurs lits comme des innocents.

CHAPITRE XV

LE MARDI GRAS A WITTEMBERG.

Vers trois heures, ils furent réveillés par les cris et le tumulte d'une foule en délire : c'était le Mardi gras. Ce qu'entendant, Faust s'écria :

— Nous avons passé la première partie de la sainte vigile dans le sacré caveau de l'évêque de Salzbourg, et nous l'avons achevée par un voyage digne des grandes traditions du Sabbat; nous ne pouvons maintenant faire faux bon à Mardi gras; il nous faut continuer une œuvre si bien commencée.

Des étudiants en ce moment passaient. Entendant du bruit dans la maison du Docteur, ils frap-

pèrent et le convièrent à dîner. L'invitation fut aussitôt acceptée, car tous étaient bien connus de Faust et de ses compagnons. Le dîner, qui n'avait pas été préparé pour tant de convives, fut un peu maigre; mais le Docteur en fut ravi: il pensa que cela leur permettrait de retourner chez lui, et de finir la nuit par une bombance nouvelle.

S'adressant à toute la compagnie, il la convia en ces termes :

— Dans mon jardin, il y a tantôt quatre heures, mon Esprit a disposé vingt et un grands flacons et vingt et un grands plats qu'il doit présentement garnir de vins fins et de mets choisis. Je vous invite tous à venir en prendre votre part. Cette offre fut saluée d'acclamations formidables. Faust aussitôt chargea son famulus d'aller s'assurer que la table dressée dans le jardin était suffisante pour tous les invités.

Le repas fut servi par des mains invisibles, sans le secours d'aucun domestique. La table se couvrit successivement de sept services de trois plats : entrées, poissons, oiseaux, gibiers, laies, venaisons et rôtis, sans compter les fruits, les crèmes et les pâtisseries. Comme vins de table, on versa des vins de France et d'Italie, et comme vins fins, des vins d'Espagne et de Hongrie. Tout le repas ne cessa d'être animé, joyeux et parfois fort bruyant. De temps à autre, Faust excitait ses convives en disant :

— La magie, mes amis, n'est ici que dans le service ; quant aux vins et aux mets, ce sont de franches et bonnes réalités. Buvez ! ce sont de vrais vins ! Mangez, et soyez assurés que vous ne vous repaissez pas d'illusion !

Les rires et les chants se prolongèrent jusqu'au jour. Le Docteur répondit à la dernière santé par une invitation nouvelle, afin de fêter le vrai carnaval.

CHAPITRE XVI

LE MERCREDI DES CENDRES DU GRAND CARNAVAL.

Le lendemain, toute la troupe se retrouva chez Faust qui avait disposé la plus grande pièce de la maison en salle de danse : la salle voisine était garnie de petites tables autour desquelles on pouvait s'asseoir, rire et bavarder, tout en buvant des rafraîchissements et des vins mousseux. Le bal fut d'une gaieté sans pareille. Un orchestre invisible exécutait sans arrêt les airs les plus vifs et les plus gais. On n'avait jamais rien entendu de pareil à Wittemberg ; cette musique magicienne semblait animer danseurs et buveurs d'un entrain diabolique.

Comme on complimentait Faust sur son mystérieux orchestre, il se mit à sourire et demanda à ses hôtes de bien vouloir se rendre dans la pièce qui servait de buvette, de s'asseoir tout autour de la salle,

sans toucher ni les tables, ni ce qui les garnissait. Quand tout le monde fut réuni, chacun s'interrogeait se demandant ce qui allait se produire. Subitement les verres, les coupes, les flacons, les bouteilles se mirent à danser au rythme de la musique, exécutant d'abord des allées et venues, puis des voltes et des entrechats souvent fort rapides, sans même s'effleurer. Un vis-à-vis exécuté par les pots et les bouteilles eut un succès inimaginable. Puis tout se termina par un véritable carnage : tout à coup, aux éclats d'un morceau endiablé rempli de chocs et de dissonances, verres, pots et bouteilles se fracassèrent les uns contre les autres.

Le magicien pria ensuite ses invités de quitter la buvette et de se ranger le long des murs de la salle de danse. Dès que chacun eut pris sa place, on vit les tables, les chaises, les crédences, les cabarets y entrer à leur tour, puis exécuter d'invraisemblables quadrilles accompagnés de graves salutations et de fantasques sauts périlleux; tous ces tours suivaient la phrase musicale et la soulignaient comme si ces meubles eussent été doués du génie même de la mimique. Cette scène finie, chaque chaise, chaque table, chaque gros ou petit meuble se groupèrent par couple et regagnèrent processionnellement, avec force salutations aux spectateurs, les places qu'ils avaient récemment quittées.

Le défilé du mobilier n'était pas achevé, que l'on

vit entrer dans la salle un grand singe donnant le bras à une superbe guenon. Ils étaient accoutrés d'habits et de chapeaux fantasques; ils exécutèrent un grand nombre de belles danses qui firent l'admiration de tous. Comme, après avoir salué l'assistance, ils se dirigeaient vers la porte, Faust pria ses invités de les suivre pour former avec eux un cortège de carnaval. Selon l'usage, ils se mirent à parcourir la ville en entrant dans toutes les maisons qui se trouvaient sur leur passage; mais c'étaient partout des cris d'effroi. Un peu surpris de l'impression qu'ils faisaient, ils se regardèrent les uns et les autres et ne virent plus leurs têtes, non plus que celles des deux animaux qui les conduisaient. On eût dit une troupe de décapités ambulants. Cependant chacun sentait sa tête sur ses épaules. Ils continuèrent leur promenade, et tout changea brusquement; les gens éclataient de rire en les voyant. Ils s'aperçurent alors qu'ils avaient une tête, des dents et des oreilles d'âne, le tout de grandeur naturelle. Enfin, invités à manger le gâteau chez un riche habitant que ce déguisement enchantait, dès qu'ils en eurent porté un morceau à leurs lèvres, ils recouvrèrent leur apparence ordinaire. La foule qui les suivait, les ayant reconnus, applaudit à tout rompre. Deux heures venaient de sonner; chacun crut ne pouvoir mieux faire que de gagner son lit.

CHAPITRE XVII

LE JEUDI DE CARNAVAL. LES SINGES ACROBATES ET LE TRAINEAU MAGIQUE.

L'AVANT-DERNIÈRE réunion eut lieu le jeudi, jour où la neige était tombée en abondance. Le Docteur Faust avait été invité par les étudiants qui lui offrirent un festin magnifique. A cette occasion, il recommença ses prestiges. On avait placé sur la table une tête de veau cuite, décorée de roses. L'un des serviteurs l'ayant prise pour la découper, elle se mit à crier d'une voix humaine : « Au meurtre! Au secours! Misérable, que me fais-tu? » — Tous en furent d'abord effrayés, surtout celui qui tenait le couteau; mais bientôt ils se mirent à rire, comprenant qu'il s'agissait d'un simple tour de ventriloque.

Au dessert, à l'heure des liqueurs, Faust fit venir par ses enchantements treize singes qui en eussent remontré aux acrobates et aux jongleurs les plus habiles. Ils sautaient les uns sur les autres, et formaient des édifices vivants sur les épaules du plus fort d'entre eux. On vit celui-ci porter plusieurs fois ses douze compagnons tout autour de la salle. Ils jonglèrent d'abord avec les objets les plus variés, et lorsque les treize singes opéraient ensemble, c'était un spectacle unique au monde. Ensuite quatre

singes des plus forts se lancèrent les autres comme des balles, si bien que les animaux projetés en l'air semblaient se poursuivre. Finalement tous disparurent par une fenêtre, les quatre derniers avec des pirouettes prodigieuses et souverainement comiques.

Avant que la nuit fût venue, le Docteur pria son famulus d'aller chercher le traîneau. C'était une énorme machine en forme de dragon; elle était admirablement peinte et constellée de lanternes multicolores. Faust monta dans la tête, les étudiants dans le corps. Dans la queue, quatre singes jouant de la viole et du chalumeau exécutaient des quatuors enchanteurs. Le traîneau n'était pas attelé, mais glissait de lui-même, obéissant au moindre désir de Faust. La promenade dura jusqu'à minuit, au milieu des cris et des bravos d'une foule enthousiaste. Lorsque la troupe du magicien quitta cet engin, il lui semblait avoir voyagé dans les airs.

CHAPITRE XVIII

LE JOUR DU DIMANCHE BLANC. L'ÉVOCATION D'HÉLÈNE.

Le temps s'écoulait de telle sorte que le Docteur oubliait de songer aux journées, aux mois, aux années qui s'enfuyaient et, sans arrêt, le rapprochaient du terme de son pacte.

Lorsque Faust n'allait pas chez des amis, c'étaient des amis qui venaient chez lui. On eût dit qu'un ordonnateur secret veillait à ce qu'il ne fût jamais seul et qu'il n'eût pas un instant pour se livrer à des pensées mélancoliques.

Le jour du dimanche blanc (dimanche de Quasimodo), les sept étudiants qui avaient fait avec Faust le voyage de Salzbourg arrivèrent inopinément chez lui pour souper. Ils apportaient avec eux des provisions que des parents leur avaient envoyées. Comme d'habitude, le dîner fut très joyeux et, ainsi qu'il arrivait souvent, les propos roulèrent sur les femmes.

On en vint à parler de celles qui furent les plus aimées. Tous semblaient, après de longues discussions, s'accorder à penser que la plus belle et la plus aimée avait été cette Hélène de Grèce pour laquelle périrent tant de glorieux soldats.

— Si elle ne fut pas la perle des femmes, dit l'étudiant le plus cher à Faust, les hommes qui déchaînèrent l'horrible guerre où Troie fut détruite et où tant d'hommes périrent étaient bien les plus sots animaux de la création. Ah! que j'aimerais contempler ses traits!

Le Docteur Faust intervint :

— Peut-être seriez-vous tous fort aises de voir la fille de Léda? Je vais, si vous le voulez, la faire apparaître. Vous pourrez ici même juger de sa beauté.

A ces mots, quelques-uns des convives donnèrent des signes d'inquiétude. L'enchanteur ajouta :

— Vous ne verrez pas l'ombre de l'épouse de Ménélas; je n'évoque pas les morts, sachez-le bien. Mais, grâce aux bons soins de mon Esprit, vous verrez sa vivante figuration. Toutefois, pour ce faire, je vous demanderai de ne point parler, de ne pas bouger, et surtout de ne pas vous lever pour vous approcher d'elle.

Il dit et sortit de la salle.

Lorsque Faust rentra, les assistants se tenaient aussi immobiles que s'ils eussent été changés en pierre. La sœur de Castor et de Pollux, la reine qui fut tant aimée, marchait près du magicien. Il s'assit, elle resta debout. En faisant le tour de la salle, elle s'approcha tour à tour de chacun des étudiants, un doux sourire fleurissait ses lèvres. Tous furent troublés jusqu'aux moelles, tous se sentirent férus d'amour; tous, n'eût été la présence de Faust impassible et grave, se fussent jetés à ses pieds. Elle était vêtue d'une pourpre sombre; ses cheveux flottaient sur ses épaules, si beaux qu'on eût dit un flot d'or, si longs qu'ils descendaient presque sur ses talons. Dans ses yeux noirs brillait un regard si vif qu'il perçait l'âme comme un coup de stylet, si doux qu'il fondait les cœurs dans les poitrines ; ses lèvres étaient rouges comme cerises, son cou blanc comme cygne, ses joues vermeilles comme roses, ses dents pareilles

à des perles d'Orient. Sa taille, qui se dressait droite, mince, allongée, était encore grandie par une démarche incomparable. Vainement eût-on cherché en sa parfaite beauté le plus petit défaut.

Tous étaient transportés d'admiration. Lorsque Hélène se retira, elle jeta un regard circulaire, à la fois ardent et langoureux, sur toute l'assistance. Alors de toutes les gorges jaillit un cri d'amour.

Plusieurs demandèrent à Faust s'il ne serait pas possible d'évoquer une seconde fois la fille de Léda en présence d'un peintre de leurs amis qui fixerait ses traits. Faust répondit négativement.

— Mon Esprit s'y opposerait certainement, dit-il. Il m'a déclaré, le jour où il a fait apparaître l'image d'Alexandre devant Charles-Quint, qu'il ne pourrait recommencer deux fois.

En revanche, il s'engageait à demander à Méphistophélès de lui procurer le portrait d'Hélène, ce qu'il fit en effet aussitôt. Quelques instants après, l'image était là, si parfaite, que chacun en se retirant se promit d'en faire prendre une copie.

Au reste, aucun d'eux ne dormit. Ils étaient obsédés par la divine apparition, et sans doute se fussent-ils tous battus pour la posséder, si elle n'eût été le reflet d'un fantôme.

CHAPITRE XIX

LA VISITE A MUNICH.

TROIS comtes, de naissance illustre, étudiaient alors à Wittemberg. Tous trois désiraient vivement assister aux fêtes splendides qui allaient être données à Munich pour le mariage du prince héritier de Bavière. Ils se disaient leur ennui de ne pouvoir s'y rendre, quand l'aîné des trois s'écria :

— Mes cousins, si vous voulez m'écouter, nous irons trouver le Docteur Faust et nous lui demanderons le secours de son art. Il ne nous le refusera certainement pas. Grâce à lui, nous pourrons assister au mariage et revenir ici la nuit suivante.

Étant tombés d'accord, ils invitèrent l'enchanteur à dîner. Vers la fin du repas, voyant leur hôte en belle humeur, ils lui exposèrent leur requête.

— C'est entendu, répondit Faust. Dans trois jours, la veille du mariage, je vous attendrai chez moi vers dix heures du soir. Soyez exacts, car nous n'aurons que deux heures pour nous rendre à Munich.

Le jour dit, les trois cousins arrivèrent à l'heure précise. Ils étaient enveloppés de grands manteaux sous lesquels ils portaient leurs plus beaux habits et leurs bijoux, selon la recommandation du Docteur Faust qui leur avait dit de se présenter chez lui prêts à entrer dans la salle de bal.

Le magicien les attendait, vêtu d'un velours magnifique, l'épée au côté, un large collier d'or tombant sur la poitrine. Quant à son manteau, fort long et fort large, il était étendu sur le sol du jardin. Il se mit au centre et fit monter dessus les trois comtes, leur recommandant expressément de ne pas prononcer un seul mot durant tout le voyage, et jusqu'au retour à Wittemberg. Ceux-ci lui en ayant fait la promesse, il s'assit sur ses jambes repliées en les priant de l'imiter. Aussitôt commencèrent les incantations, on eût dit un murmure, un chant à peine perceptible; peu à peu, comme si le manteau était saisi et tendu par des mains invisibles, on le sentit s'étirer, se raidir et former une sorte de plancher, tandis que les bords se relevaient entourant d'un solide bourrelet les quatre voyageurs. Enfin, aux derniers mots du chant magique, un vent doux s'éleva, l'air pénétra sous l'étoffe, la souleva, et bientôt après les quatre compagnons voguaient au-dessus des maisons avec une vitesse prodigieuse.

A l'approche de Munich, Faust rendit tout l'équipage invisible. Tous quatre débarquèrent sans que personne les eût vus arriver. Ils firent un tour dans la ville avant de se présenter au palais, où ils se mêlèrent aux autres invités sans mot dire. Malgré leur mutisme, beaucoup demandèrent qui étaient ces nobles personnages; on apprit qu'ils étaient venus sans suite ni voiture, et que le majordome ignorait

leurs noms. Cependant ils purent assister à toutes les cérémonies du mariage et les admirer à leur aise. Comme ils saluaient avec grâce et dignité, chacun leur faisait place. Le prince voulut les voir et, en les invitant à souper, leur adressa quelques paroles bienveillantes. Ils s'inclinèrent tous sans répondre et s'apprêtaient à entrer dans la salle du repas, lorsque l'un d'eux, oubliant la défense, demanda quelque chose au serviteur qui lui indiquait le lavabo. L'enchanteur fit signe aux deux autres cousins, et, après les avoir enveloppés de son manteau, dit ce seul mot : « Allons ! » Devenus invisibles, ils sortirent sans encombre et reprirent le chemin des airs, de sorte qu'ils étaient de retour à Wittemberg le jour même avant minuit.

L'imprudent, qui avait été appréhendé par les gens de service, ne voulut dire ni son nom, ni expliquer pourquoi et par quels moyens ses compagnons s'étaient échappés. Il fut remis aux mains des gardes et jeté en prison. Rendus inquiets par son mutisme, les gens du prince résolurent, pour le faire parler, de le soumettre à la torture dès le lendemain matin. Le Docteur, informé par son Esprit, était fort tenté de le laisser un peu tenailler pour le punir d'avoir manqué à sa promesse de demeurer silencieux; mais ses deux cousins le supplièrent avec tant d'amitié, qu'il chargea Méphistophélès d'aller délivrer le prisonnier.

Quelques instants après, celui-ci, ayant endormi

les gardiens, détacha les chaînes, ouvrit les portes de la prison et, ayant conduit le captif dehors, lui indiqua sa route. Quelques jours plus tard, on vit le jeune comte réapparaître à Wittemberg à la joie de tous, même de Faust, à qui il offrit un superbe camée appartenant depuis plusieurs siècles à sa famille.

A Munich, on ignora toujours l'identité des quatre mystérieux personnages. Le bruit courut qu'ils étaient des envoyés célestes.

CHAPITRE XX

LE DERNIER VOYAGE : CRACOVIE ET PRAGUE. LA RENCONTRE DES QUATRE MAGICIENS.

La vie coulait joyeuse à Wittemberg; Faust semblait avoir renoncé à courir le monde. N'était-il pas entouré d'une véritable cour? Ne vivait-il pas en grand seigneur? Pourtant cette vie dissolue, toute en débauches qui dégénéraient souvent en saturnales, finissait par lui paraître monotone. L'idée lui vint de reprendre ses voyages. Il était si loin au surplus d'avoir vu toutes les merveilles du monde! Méphistophélès, ayant aussitôt pénétré ses désirs, lui dit :

— Ta Seigneurie serait sans doute heureuse de connaître les mille splendeurs de son vaste domaine?

Parle, le monde t'appartient. Partout où croît la vigne, tu peux boire du vin; dans tous les lieux habités, tu retrouveras des femmes. Ne te souvient-il plus des belles Polonaises?

Faust devint rêveur, le désir le prit de revoir Cracovie, ses fortifications, ses hautes tours, ses grands fossés pleins d'eau. C'était là qu'il avait achevé ses études. Sans autres préparatifs, sans véhicule ni monture, il partit avec son guide par la voie des airs, ainsi que parfois il nous arrive en rêve. Tous deux descendirent à la porte principale. Faust voulut faire le tour des murailles, revoir les sept portes, visiter tous les grands et beaux sanctuaires de la ville, et surtout les bâtiments de l'Université. Après quoi, sans plus se soucier des riches auberges et des belles hôtesses, il demanda à son guide de diriger leur vol vers la Bohême où les femmes, pensait-il, devaient déjà représenter le type oriental.

Nouveaux hommes volants, ils reprirent leur voyage aérien. Deux jours après, ils étaient en vue de Prague. Dès qu'ils eurent mis pied à terre, ils se hâtèrent vers la vieille ville. Ayant franchi ses larges et profonds fossés, ils admirèrent le château royal et la cathédrale Saint-Gui.

Comme ils passaient devant une auberge, un grand attroupement retint leur attention. Quatre magiciens tartares allaient donner là un singulier spectacle; ils devaient se couper la tête les uns aux autres,

la présenter au barbier pour qu'il la rasât, puis la remettre en place. Ce programme excita la curiosité de Faust, qui voulut assister au spectacle.

La séance allait commencer lorsqu'il entra dans la salle : le plus fameux magicien de la bande se préparait à jouer le rôle de bourreau. Il commença par faire surgir d'un vase empli de terre, sans aucune semence, une plante étrange qui se mit aussitôt à verdoyer et à fleurir et qu'il donna aux spectateurs comme la plante de vie. Puis il coupa le cou à un premier magicien, fit raser la tête ainsi décollée et la remit rapidement en place. Mais elle conservait l'aspect de la mort. Il la toucha avec la fleur de vie. Aussitôt elle remua les lèvres et rouvrit les yeux. Le mort était ressuscité! Le deuxième et le troisième acolyte furent exécutés de même, et, dès que la troisième tête fut réunie au tronc et revivifiée, la plante disparut. Le premier des trois opérés se chargea à son tour de servir leur chef. Lorsqu'une nouvelle plante eut poussé, verdoyé et fleuri, il se mit en devoir de lui couper la tête, déclarant qu'il allait décapiter le plus habile homme de la terre.

Ce propos piqua Faust qui subitement, et sans qu'on s'en aperçût, s'empara de la plante de vie, si bien que la tête remise en place ne se recolla point et que le maître magicien mourut. Les trois autres furent accusés de meurtre ou de complicité et condamnés à avoir la tête définitivement tranchée; de

sorte que Faust, bien avant sa mort, contribua à enrichir notablement l'Enfer.

Il quitta en hâte l'antique capitale de la Bohême, traversa le pont de vingt-quatre arches qui conduit au petit Prague, puis se rendit enfin à la nouvelle ville où, sans plus songer aux Bohémiennes et à leur beauté du diable, il visita longuement l'Université.

CHAPITRE XXI

SUITE DU DERNIER VOYAGE : VIENNE ET LE CHARRETIER ENCHANTEUR.

Ayant repris la route des vents, Faust et Méphistophélès se rendirent à Vienne en Autriche. Le Docteur se réjouissait de visiter cette très ancienne cité. Les maisons presque toutes peintes, la plupart composées de chambres et d'appartements agréables, lui plurent beaucoup. Il admira surtout les vastes celliers dans lesquels on abrite la vendange. Il faut, lui dit l'Esprit, douze cents chevaux pour la transporter, et ces vastes bâtiments suffisent à peine à la contenir.

Après avoir visité le palais de l'Empereur et l'Université, Faust se préparait à quitter la ville avec son guide, lorsqu'ils croisèrent un homme, suivi d'une troupe bizarre. Il venait pour y donner des séances de magie. Faust l'ayant courtoisement abordé, ils

causèrent. Bientôt persuadé qu'il avait affaire à un confrère, l'impresario se mit à vanter sa science et son habileté. Cette vantardise déplut à Faust qui, tout en fronçant les sourcils, déclara qu'il serait heureux de le voir à l'œuvre. Alors notre enchanteur de foire lui dit :

— Voulez-vous que cette charrette, que nous traînons avec nous, vous conduise seule, sans chevaux ni conducteur, au centre de la ville?

Faust refusa d'y monter, mais déclara qu'il serait curieux de la voir rouler d'elle-même et se conduire en personne avisée. Le magicien ambulant prononça quelques paroles d'un air avantageux, et l'on vit effectivement le véhicule se mettre en mouvement sans être tiré, ni poussé, ni conduit par personne. Comme les regards de cet homme quêtaient l'admiration, Faust proféra deux mots, et l'on vit le corps de la charrette abandonner ses roues, s'envoler et aller s'abattre sur le toit de la plus haute maison de la grand'place; les roues, restées sur le sol, se dirigèrent chacune à l'un des quatre coins de la ville, où elles s'arrêtèrent. Le pauvre magicien maudit le Docteur, qui ne s'en souciait guère; après quoi, toujours furieux, mais dompté, il se mit en devoir de reprendre sa charrette. Il dut la faire descendre du toit à force de cordes et envoyer querir au loin ses quatre roues : il ne pouvait plus en effet recourir à sa magie vaincue.

CHAPITRE XXII

SUITE DU DERNIER VOYAGE. BUDE ET LE FAISEUR DE PLUIE.

Le Docteur et son guide s'éloignèrent en riant et prirent leur vol vers Bude, la capitale de la Hongrie. Méphistophélès voulut que Faust visitât cette ville en détail.

— Tu y rencontreras, lui dit-il, beaucoup de gnomes sous des traits humains, car le sol est riche en métaux précieux. C'est un pays propice aux alchimistes; on y trouve une eau merveilleuse qui a la propriété de changer le fer en cuivre et l'argent en or. Cette très ancienne cité, que les Hongrois appellent Start et les Allemands Ofen, est une grande place forte qui pourrait se défendre avec succès contre toute une armée.

Au moment où ils entrèrent dans la ville, un grand trouble y régnait. Le ciel était devenu subitement d'un noir d'encre; le bruit courait qu'un assembleur de nuages, un abominable faiseur de pluie que l'on avait expulsé la veille avec son odieuse famille, avait proféré force menaces et annoncé que le lendemain, à trois heures, une pluie diluvienne commencerait de tomber, puis continuerait durant quarante jours. Tout Bude était dans la consternation. Le Docteur Faust, mis au courant, et apercevant les magistrats

de la cité qui se rendaient à la maison de ville pour délibérer sur ces conjonctures dramatiques, s'approcha d'eux et leur proposa de rompre le charme impie qui allait bientôt accabler la ville.

Sans longues réflexions, ses services furent agréés. Faust, les bras étendus, les yeux levés au ciel, proféra de rapides conjurations. On vit aussitôt les nuages se diviser, les plus sombres prirent la fuite comme de noirs moutons poursuivis par les chiens; le soleil lança quelques rayons, puis l'arc-en-ciel déploya son écharpe multicolore à travers les nuées en déroute. Un cri de joie monta de milliers de poitrines.

L'arc aux sept couleurs vers lequel Faust tendait les mains se mit en mouvement et vint l'envelopper tout entier d'une glorieuse auréole. Ce nimbe céleste s'étant évanoui dans la lumière rayonnante d'un ciel pur, la foule, après un moment d'hésitation, s'empara de l'enchanteur et le porta en triomphe jusqu'au château. Inutile de dire que Faust y fut admirablement reçu. Après en avoir visité les richesses et les beautés, il demanda à se reposer et, dans la soirée, comme on s'apprêtait à lui offrir un festin, il déclina l'invitation, remercia ses hôtes et reprit son voyage.

Le désir de mettre en échec un autre magicien l'avait pour une fois rendu bienfaisant, mais il en éprouvait une sorte de regret, et Méphistophélès

avait hâte de le soustraire à une atmosphère qui aurait pu devenir funeste à ses desseins.

CHAPITRE XXIII

SUITE DU DERNIER VOYAGE : CONSTANTINOPLE. FAUST JOUE LE ROLE DE MAHOMET.

Inspiré par la malice de son guide, Faust conçut l'idée de pénétrer dans le harem du Sultan. Croyant obéir à ses propres désirs, il pressait son compagnon. Il songeait à toutes les beautés qu'on avait fait venir, dans ce gynécée, des lieux les plus divers, voire les plus éloignés. Toutes les races de l'Orient doivent y être représentées, pensait-il, toutes les femmes y sont savamment entraînées aux plaisirs de l'amour. S'il est donc un lieu où l'on ait chance d'apprendre des voluptés nouvelles, c'est bien celui-là.

Ainsi excité par son imagination, Faust sollicitait Méphistophélès de hâter leur vol; leur vitesse atteignit celle des grands oiseaux poussés par des vents favorables. Ils ne daignèrent même pas s'arrêter à Sabatz ni à Sofia, qui ne sont pourtant pas des villes méprisables. Tout au plus, en passant au-dessus de ces deux cités, ralentirent-ils quelque peu leur allure.

Constantinople est solidement défendue par une

longue muraille, de nombreuses tours et de vastes créneaux. Elle apparut à Faust au petit jour et, dans la fraîcheur matinale, lui fit l'impression d'un jardin de délices. Dans une sorte de vol plané, le Docteur et son guide purent admirer le magique déploiement de ses maisons et de ses palais sur le bord de la mer. Toujours du haut des airs, ils contemplèrent longuement ses onze portes, ses trois résidences souveraines, ses mosquées magnifiques, tout cet immense croissant de blancheur et de pourpre bordé par l'onde bleue et tout frangé d'écume.

Méphistophélès et son compagnon, devenus tout à coup invisibles, atterrirent et parcoururent la ville jusqu'à l'heure où le Sultan prend son repas du soir. Soliman venait de se mettre à table, lorsque Faust et son guide s'introduisirent dans la salle à manger sans être vus. Aussitôt les prestiges commencèrent : des torrents de feu se mirent à courir autour de la pièce. Un peuple de serviteurs essaya vainement d'éteindre ces flammes diaboliques. Tout ce que l'on tenta ne faisait que les aviver et provoquer des crépitations, des éclatements et des hourvaris qui rappelaient à la fois les bruits de l'incendie et les grondements du tonnerre. L'Empereur intrigué et pris, lui aussi, d'inquiétude se demandait ce que ces prodiges signifiaient. Même lorsqu'ils eurent cessé, il mangea peu et du bout des lèvres, puis se retira plein de soucis dans ses appartements.

Soliman venait d'entrer dans sa chambre et pensait se jeter sur un lit de repos, quand un globe lumineux, dont l'éclat rappelait celui du fer en fusion, ouvrit la porte à grand bruit et roula jusqu'au milieu de la pièce.

L'Empereur allait appeler, lorsque de ce météore sortit un homme d'une majesté peu commune. Sa tête était coiffée d'une tiare, ses oreilles et ses doigts chargés de bijoux; une ceinture de soie brochée d'or lui encerclait la taille; ses vêtements rappelaient à la fois ceux d'un pontife et ceux d'un roi. L'apparition parla ainsi :

— Salut à toi, Soliman. Je suis Mahomet. Je viens te demander pour ton salut et celui du peuple turc de faire une pénitence de huit jours. Durant ce temps, tu devras jeûner et t'abstenir de visiter tes femmes. Ta pénitence commencera tout à l'heure. Je te le répète, ton salut et celui de ton peuple en dépendent.

Trompé par ces prestiges, l'Empereur se jette à genoux, remercie Mahomet de l'avoir visité et lui promet d'observer rigoureusement la pénitence imposée. Le Prophète étend la main sur sa tête, sourit gravement et disparaît.

Quelques instants après, le Docteur Faust, sous les apparences de Mahomet, pénétrait dans le château où le Sultan tenait enfermées ses femmes et ses concubines sous la garde des eunuques. Ceux-ci furent frappés d'un sommeil magique, et Faust com-

mença la revue du sérail. Nul n'a jamais su exactement ce qui s'est passé alors, mais le Docteur a reconnu plus tard avoir organisé des pompes et des cérémonies qui rappelaient singulièrement celles du culte de Vénus. Toujours est-il que, durant huit jours, le château fut enchanté. Des vapeurs et des lueurs l'enveloppaient comme un Sinaï. Personne n'y put pénétrer, et il est assuré que le Docteur ne se refusa rien de ce qui était réservé au Sultan. Vers le soir du huitième jour, il revêtit à nouveau son costume pontifical et s'éleva dans les airs à la vue des femmes stupéfaites et des eunuques qui venaient de se réveiller. Quelques personnes pieuses crurent l'apercevoir de différents points de la ville.

De son côté, Soliman, ayant strictement accompli sa pénitence, vint s'enquérir de ce qui s'était passé au harem depuis sa dernière visite. Toutes ses femmes lui répondirent que Mahomet était venu les visiter, qu'il les avait toutes bénies et que quelques-unes d'entre elles avaient été honorées de ses faveurs particulières. Ces heureuses privilégiées s'avancèrent vers le Maître et lui déclarèrent qu'elles avaient tout lieu d'espérer qu'elles donneraient à l'Empereur et à l'Empire des héros invincibles; les promesses du Prophète avaient été formelles sur ce point. Le Grand Turc se montra fort honoré de toutes ces attentions, et plus tard, comme certains muphtis paraissaient vouloir mépriser les fils qui naquirent de ces unions

célestes en prétendant qu'ils étaient issus des œuvres d'un incube, il les pria de croire ce qu'il croyait et de ne plus tenir de semblables propos s'ils ne voulaient, par son ordre, être précipités dans le Tartare. Tous ces méchants bruits cessèrent bientôt.

De cette descente au jardin clos du Sultan, Faust ne rapporta point les impressions qu'il avait espérées :

— Circassiennes, Grecques, Turques, Syriennes, Égyptiennes, Arméniennes ne valent pas mieux que les femmes d'Occident, pensait-il, et nos blondes Allemandes n'ignorent rien des secrets de l'amour.

Faust n'avait pas découvert de voluptés inédites, et plus que jamais il était saturé de plaisirs sensuels. Ce fut donc sans regret qu'il reprit sa route à travers les airs.

CHAPITRE XXIV

FIN DU DERNIER VOYAGE. AU SEUIL DU PARADIS TERRESTRE.

Lorsque Méphistophélès lui proposa de gagner les Échelles du Levant en faisant escale en Crète, Faust répondit qu'il préférait atteindre le Caucase afin de voir si, du haut de ses cimes, il ne pourrait apercevoir l'antique Éden.

— De toute la terre, dit-il, les yeux ardents et

graves, c'est le seul lieu qui ait mérité le nom de Paradis.

Son guide lui fit observer que, depuis la faute d'Adam, ce jardin demeuré inculte était interdit et que l'on ne pouvait songer à y pénétrer. Faust en prit de l'humeur et répondit :

— Tu ne songes qu'aux femmes, alors que c'est à notre mère commune que nous autres hommes devons d'avoir été exclus de l'Éden. La terre a des beautés infiniment plus variées que celles des personnes du sexe, et je suis assuré que ce lieu de délices où vécurent nos premiers parents surpasse infiniment tous les autres par la douceur et la régularité de son climat, par l'éclat et la splendeur de sa végétation, par la variété et la richesse de ses sites, par les couleurs de son ciel, par la ligne unique de son horizon. C'est là que je pourrais découvrir des beautés neuves. Ah ! si seulement je pouvais l'apercevoir !

A cette conviction et à cette chaleur, Méphistophélès ne put opposer aucune résistance. Il orienta leur vol vers les pics du Caucase. Trois semaines après, les deux voyageurs atterrissaient sur la plus haute cime. De là, comme d'un belvédère, on avait l'impression d'embrasser le monde entier. Dans le lointain, aux confins du septentrion, Faust vit une clarté semblable à celle d'un soleil : c'était une longue muraille enflammée qui semblait enclore une île invisible. On devait d'ailleurs supposer que la fraî-

cheur régnait à l'intérieur de cette île en dépit de la barrière de feu qui l'encerclait; des quatre coins du vaste enclos sortaient quatre fleuves dont l'un se dirigeait vers l'Inde, le second vers l'Égypte, le troisième vers l'Arménie, et le dernier vers le Caucase. Faust ne devina pas tout de suite que c'était là précisément le Paradis terrestre. Ces torrents de feu qui semblaient joindre la terre au ciel ont été disposés par Dieu pour garder l'Éden de toute incursion des hommes. Ces flammes dont les pointes supérieures lèchent les astres s'enfoncent non moins profondément dans le monde souterrain.

Soudain à l'esprit du magicien affluèrent les souvenirs d'enfance. Faust interrogea Méphistophélès :

— N'est-ce point là le Paradis terrestre?

L'Esprit lui répondit de mauvaise grâce :

— En vérité, c'est lui : cette lueur plus dorée que tu perçois à droite est le glaive du chérubin chargé d'en défendre l'accès. Ces eaux qui sortent de ses quatre coins dérivent de la source unique qui est au centre et deviennent rapidement de grands fleuves. Ce sont le Gange ou Phison, le Nil ou Gihon, le Tigre et l'Euphrate. L'Éden est plus inaccessible que les constellations de la Balance et du Scorpion entre lesquelles il est situé; ni toi, ni moi, ni aucune créature élémentaire n'en saurait approcher.

Mais Faust, en entendant ces derniers mots qui étaient un aveu d'impuissance, fut secoué d'un dou-

loureux sanglot, puis, saisi de rage, poussa des clameurs forcenées :

— Que valaient donc tes belles promesses? s'écria-t-il. Tu te moquais de moi et me berçais d'illusion lorsque tu me saluais de Maître du monde! J'ai un désir qui me dévore, et tu ne peux le satisfaire. Que m'importe tout le reste! Je suis las de ces courses inutiles. Rentrons!

Ils rentrèrent. Un vol d'oiseaux fous eût semblé lent auprès du leur. Ce retour se fit presque avec la rapidité de la pensée. Sur le seuil de sa chambre, Faust, pour tout remerciement, dit à l'Esprit :

— Je pense bien ne plus avoir besoin de tes services.

Méphistophélès disparut. Faust, riant d'un rire amer, se dirigea vers son lit et s'y laissa tomber comme une masse. Et longtemps, longtemps les sanglots du magicien retentirent dans la nuit.

TAYLOR INST. OXFORD

IV

LA SATIÉTÉ DU MAGICIEN

ESSAI DE CONVERSION.
DE L'ENFER ET DES DIABLES.

CHAPITRE PREMIER

LA VISITE DU MOINE.

FAUST demeurait plongé dans une noire tristesse. Il ne sortait plus, il ne recevait plus, il ne prenait plus aucun intérêt aux nouvelles du dehors, il délaissait l'astrologie et négligeait totalement la magie. Vainement son famulus s'efforçait à le distraire. Le bruit courait qu'il était atteint d'une grave mélancolie.

Dans un couvent voisin, un moine devina ce qui se passait dans l'âme du magicien et résolut d'en profiter pour tenter de l'arracher à son abominable vie. Il vint le voir en se recommandant d'un vieux médecin de leurs amis communs, qui l'avait instruit des relations de Faust avec Méphistophélès. La réputation de ce religieux, connu pour un très habile exorciste, lui avait valu le renom d'un maître dans les questions qui touchent aux choses infernales.

Faust ne l'ignorait point, il accueillit très volontiers la visite de l'homme de Dieu.

Sa figure paisible et sa douce sérénité firent une profonde impression sur l'âme tourmentée de Faust. Il parla en ces termes :

— Je dois tout d'abord, mon cher fils, vous adresser une prière très instante, c'est de ne pas vous irriter si quelques-unes de mes paroles venaient à vous déplaire. Soyez pleinement persuadé que, disciple d'un Dieu d'amour, je ne vous apporte que des paroles amies.

Faust répondit :

— Je suis tout disposé à vous écouter. Je serais heureux de connaître votre pensée sur l'Enfer, car j'ai entendu louer votre science du monde démoniaque.

— Je vous dirai volontiers tout ce que je sais sur le gouffre infernal et sur la milice satanique; mais vous me permettrez de vous rappeler qu'il faut surtout songer à Dieu que vous avez irrité contre vous, à Dieu qui veut vous rendre sa grâce, si vous vous détournez des voies de la damnation. L'Esprit que vous avez à votre service est une preuve vivante de la réalité de cet Enfer qui vous attend. Tout ce que je sais des serviteurs de cette sorte me fait craindre que vous ne lui soyez lié par un pacte infernal. Et je ne vois pas alors comment vous échapperez à la géhenne, à moins que vous ne coupiez court à vos

relations démoniaques. Vous êtes pis qu'un hérétique. Vous n'êtes même plus un chrétien. Déjà vous faites partie de la troupe des damnés. Au nom de votre âme baptisée dans le sang du Christ, au nom des désirs qui vous tourmentent et que seul il pourra rassasier, rompez ces liens de mort !

CHAPITRE II

LA MILICE DU DIABLE.

FAUST ne parut pas entendre cette adjuration. Il répondit, après un silence :

— Comment expliquez-vous, mon Père, qu'un Esprit ait pu s'emparer de ma pensée et de ma volonté?

— Le Diable, répliqua le moine, est par sa nature même l'ennemi de l'homme. Vous ne pouvez l'ignorer; mais il n'est pas moins rusé que mauvais : il étudie les cœurs pour connaître leurs désirs, après quoi, il s'y insinue par des promesses fallacieuses. Vous savez, mon fils, comment, abusant de la curiosité d'Ève et de la faiblesse d'Adam, il trompa nos premiers parents qui crurent, en désobéissant à Dieu, conquérir la science du bien et du mal. C'est en persuadant Caïn qu'il posséderait ensuite pour lui seul tout l'amour maternel que l'Ange déchu le fit tomber dans le crime. L'histoire des relations du Diable avec les hommes n'est qu'un tissu de tromperies abominables et de fourberies atroces. Ses paroles troublent

la raison par de vaines espérances et corrompent l'âme en y soufflant des sentiments égoïstes. Dois-je vous rappeler l'aventure de Saül qui, devenu furieux, se détruisit lui-même? du sage Salomon, qui en vint au point d'adorer des idoles?

« Je dis « le Diable », mais j'entends parler de toute la cohorte des Esprits que Lucifer entraîna dans sa chute. Ne vous souvenez-vous pas de l'histoire de Tobie et du démon Asmodée qui tua sept hommes pendant cette sorte de stupeur qui suit la volupté? Vous vous rappelez sans doute l'esprit Thagon qui provoqua la perte de trente mille hommes et la prise de l'Arche d'alliance? Assurément, vous n'avez pas oublié comment l'abominable Bélial poussa David à dénombrer son peuple, malgré la défense divine, et comment ce mouvement d'orgueil détermina la mort de soixante mille personnes!

« Mais faites un retour sur vous-même, ô mon fils! L'Esprit qui vous a persuadé qu'il vous sert, vous possède. Après avoir découvert les pensées qui vous agitaient, il les a transformées en ambitions et en espoirs insensés, il vous a persuadé de vous lancer dans une folle entreprise. Grâce à lui et aux siens, — car les mauvais Esprits se prêtent secours et se soutiennent les uns les autres, — vos pensées et vos recherches sont devenues de jour en jour plus hardies, d'abord plus téméraires, ensuite si passionnées, que l'heure vint enfin où vous ne pouviez plus juger

honnêtement ni raisonnablement des voies et des moyens nécessaires pour réaliser vos désirs dévorants. Vous savez mieux que moi comment le Diable vous attira dans les sentiers de la magie, quelles vaines promesses il vous fit pour vous conquérir corps et âme, comment il essaya d'implanter dans votre cœur une résolution si forte et si définitive que vous ne puissiez plus songer à retourner en arrière.

Faust, bouleversé par ces dernières paroles, s'écria :

— Vous ne dites que trop vrai. Non seulement je me suis écarté de Dieu ; mais je me suis plongé dans un abîme d'infamies où le Diable m'a enfoncé chaque jour davantage. Hélas ! comment y échapper ?

Persuadé que l'humilité de cette douloureuse confession serait salutaire à Faust et que l'âpre douleur qui l'accompagnait continuerait d'agir dans la solitude, le prêtre répondit : « Espérez, mon fils, et tout d'abord essayez de prier. »

Puis il se leva et se retira.

CHAPITRE III

LA SECONDE VISITE DU MOINE. DE L'ORIGINE DE L'ENFER.

Sans avoir reconquis la paix, Faust était moins sombre. Le moine revint, sa pénétration avait inspiré au Docteur une haute idée de son savoir.

— Ne pourriez-vous, mon Père, questionna Faust, me donner un aperçu de la nature de l'Enfer, de ses divisions et du gouvernement des diables?

Ces questions contrarièrent le moine. N'allait-il pas, en s'efforçant d'y répondre, s'écarter du but qu'il se proposait? Mais, quelque vanité s'en mêlant, il pensa qu'il pourrait toujours ramener la conversation à ses fins.

Il répondit à Faust :

— Vous savez, mon fils, que je suis fort désireux de vous être agréable; ce que je puis vous exposer sur ces divers points n'a rien, je crois, de bien nouveau.

« La première hiérarchie des Anges comprend trois chœurs : les Séraphins, les Chérubins et les Trônes. Ceux du premier chœur sont les princes des Anges et sont préposés à leur juridiction; ceux du second protègent, conservent et gouvernent les hommes; ceux du troisième président aux mouvements des mondes, ils sont nommés les Anges de la Force, mais, on les appelle aussi les Anges des Grandes Merveilles.

« Lucifer était l'un de ces beaux anges, il connaissait toutes les splendeurs des terres et des étoiles, dont les Trônes avaient la garde. Il était revêtu de tant de beauté, de dignité, d'autorité et de gloire, qu'il surpassait tous les Anges des Grandes Merveilles. Du haut du dernier ciel, son regard assuré

portait jusqu'aux confins de l'Univers. Il suffisait d'un clignement de ses yeux pour assurer la marche des étoiles. Il était magnifique et parfait dans ses voies. Malheureusement il laissa la présomption et l'orgueil s'infiltrer et se développer en lui. Il finit par prétendre au titre de Dieu du monde. Aussitôt il fut arraché des cieux par Dieu même, et précipité dans le noir Tartare où il n'a, depuis lors, qu'un trône de feu dont les flammes toujours renaissantes le torturent sans cesse.

« L'Enfer naquit de sa chute, et l'archange révolté, qui jadis dominait sur les terres et les étoiles, n'a plus à gouverner que ce triste royaume.

« C'est là que souffrent avec lui les anges déchus; c'est là que sont tourmentés les hommes qui, de quelque façon, se sont laissés séduire par ses frauduleuses promesses; des uns et des autres, les supplices jamais adoucis ne finiront qu'avec l'éternité. »

CHAPITRE IV

DE LA NATURE DE L'ENFER; DE SES DIVISIONS ET DES DIABLES QUI LE GOUVERNENT.

TAYLOR INST. OXFORD

FAUST se rembrunit encore. Il eut cependant le courage de poser une question. D'une voix sourde il demanda :

— Quelles sont les divisions de l'Enfer et quels sont les maîtres qui le gouvernent?

— L'Enfer, répondit le moine, est immense et son étendue peut se comparer à celle de l'atmosphère qui se déploie au-dessus de nos têtes. Le monde inférieur n'est pas moins grand que les vastes champs de l'air qui vont de notre globe jusqu'aux confins des cieux. Il se divise en sept régions :

« 1° Le Champ de la mort (*Campus mortis*).
« 2° La Terre d'oubli (*Terra oblivionis*).
« 3° La Terre ténébreuse (*Terra tenebrosa*).
« 4° Le Lac de soufre (*Stagnum sulfuris*).
« 5° La Mer de feu (*Mare ignis*).
« 6° La Géhenne (*Gehenna*).
« 7° L'Abîme (*Barathrum*).

« Il y a autant de gouvernements qui sont présidés par sept diables, à la tête desquels se place Lucifer dont le pouvoir s'étend à toutes les régions et à tous les gouverneurs infernaux. Ce régime subsistera jusqu'au Jugement dernier.

« Quant au rôle des Esprits démoniaques, on peut le résumer en un mot : faire souffrir les damnés dans le vain espoir que la joie qu'ils en éprouveront atténuera leur propre souffrance. Dans ce triste lieu, on n'entend que des gémissements et des vociférations. Des régions de brume et de ténèbres montent des cris d'effroi et de terreur, des régions moyennes

où fument et grésillent le soufre et la poix s'élèvent des plaintes aiguës et déchirantes. La Géhenne résonne sans cesse de hurlements de rage. De l'Abîme ne s'échappent que des soupirs étouffés par d'infernales angoisses et de muettes épouvantes. »

Le pauvre magicien songeait :

— Suis-je destiné à descendre dans ces lieux redoutables, à les traverser tous, à en subir toutes les tortures?

Malheureusement ses regrets rappelaient ceux de Caïn et de Judas. Une vive inquiétude agitait bien son cœur, mais point de repentir. Il désespérait de la grâce de Dieu. Malgré tout, une espérance diabolique survivait dans son esprit : il se disait qu'il avait dû être trompé par Lucifer et par Méphistophélès, mais il se demandait (il eût tant voulu le croire !) si vraiment les hommes qui avaient été reçus au nombre des Satans ne jouissaient pas avec ceux-ci d'une vie maudite par Dieu, mais après tout fière et désirable. Il demanda :

— Est-il bien sûr que les anges d'en bas souffrent comme de simples mortels et qu'ils ne jouissent pas d'un sombre bonheur?

— Ce n'est là, répondit l'exorciste, qu'une amère illusion. Les douleurs des anges sont proportionnées à leur nature supérieure et à leur haute intelligence. Ah! si vous aviez pu voir les diables sous leur figure véritable, vous auriez deviné, rien qu'à leur aspect,

l'océan de maux dans lesquels ils sont plongés. Sans doute les avez-vous évoqués, mais ils se sont présentés à vous sous des dehors trompeurs ; s'ils vous eussent apparu sous leur forme réelle, la profondeur de leur misère vous eût terrifié.

Faust prétexta la fatigue et demanda la permission de se retirer. Il remercia le moine en lui disant :

— J'ose espérer, mon Père, que vous voudrez bien revenir me voir.

CHAPITRE V

L'ÉVOCATION DE LUCIFER ET L'APPARITION DES SEPT GRANDS DIABLES.

Faust, en entendant les dernières paroles de son savant visiteur, avait soudain conçu un audacieux dessein. Le soir même, s'armant du grimoire, il tentait d'évoquer Lucifer. Mais la conjuration se prolongeait, et le magicien sentait le froid l'envahir. Enfin l'Ange déchu se détacha par une ligne pâle sur le fond sombre de la nuit, et Faust, que secouaient alors de terribles frissons, comprit qu'il les devait aux prestiges du Démon, dont la personne émanait un air si glacé qu'il pensa en périr.

Aussitôt il menaça Lucifer des plus redoutables oraisons s'il continuait de le molester, mais l'enchantement cessa, et il parla ainsi à son maître et seigneur :

— Je me suis voué à ton service, mais tu t'es engagé en revanche à me faire connaître tout ce que tu sais de la vérité, ceci à ma simple requête. Aujourd'hui, je te conjure de me faire voir les sept maîtres des milices infernales sous leur vraie figure, et toi-même de te montrer tel que tu es.

Lucifer tenta de risposter; mais Faust impérieux brandit son grimoire et le menaça de l'oraison du pape Honorius.

Lucifer s'inclina.

— Puisque, dit-il, tu le désires absolument, je vais te montrer mes sept grands chefs, mais regarde-les bien, car je ne céderai pas une seconde fois à ton caprice.

Tout d'abord apparut *Bélial*. Il avait une fourrure d'un noir de charbon et ressemblait à un ours velu, mais il différait sensiblement de cet animal par des oreilles aiguës et très droites qui brillaient d'un rouge de feu, par de larges dents plus dentelées qu'une scie, par une queue longue d'environ trois aunes et enfin par trois petites ailes attachées à son cou.

Après vint *Belzébuth*. Il avait des cheveux couleur de chair, sur une tête de bœuf munie d'oreilles effroyables. Son corps n'était pas moins poilu que son chef. Il allait en s'amincissant jusqu'à la queue, qui était une queue de vache, aussi piquante qu'un chardon sauvage. Deux grandes ailes étaient fixées à

ses épaules, elles étaient vertes et rouges en dessous, tandis que leurs parties supérieures brillaient comme du cuivre en fusion.

Astaroth, qui entra le troisième, avait la forme d'un ver. Il s'avançait en se dressant sur sa queue, car il n'avait ni jambes, ni pattes. Cette queue était de la couleur des orvets, son ventre d'un blanc sale atteignait un volume énorme. La face, tout envahie par la bouche, laissait à peine entrevoir deux yeux luisants. Il avait, au voisinage de la tête, deux petits bras complètement jaunes. Son dos était d'un rouge châtain taché de noir de jais. Sa queue se terminait par un dard pointu de la longueur du doigt. Une gaine de piquants semblables à de fortes épines l'entourait à sa base.

Après lui s'avança *Satanas*, rouge et gris et tout couvert de poils. Il avait une tête d'âne, un corps de bouc, une queue pareille à celle d'un chat et des griffes longues d'un pied.

Anubis suivit. Sa tête de chien était blanche et noire, les parties blanches étaient mouchetées de noir. Pour le reste, son corps, ses pattes et ses oreilles étaient d'un renard; toutefois le corps était beaucoup plus allongé que celui de cet animal, il ne mesurait pas moins de six aunes.

Son train de derrière n'avait pas encore disparu, qu'arrivait *Dithycanus*. La forme de ce démon rappelait celle d'un oiseau. Il évoquait précisément une

perdrix à face d'homme. Son cou était vert et tout sillonné de hachures rouges, ses ailes et son ventre étaient semés de petits piquants qui brillaient comme des pointes de feu.

Le dernier fut *Drochus*. Il marchait à quatre pattes, ses membres étaient fort courts, son ventre était crème et vert; la partie supérieure de son corps, assez sombre mais vibrante, avait l'aspect d'une flamme bleue qui se serait épanouie au bas de l'échine en une queue d'un feu pourpre. On eût dit une longue zibeline promenant une face de fou furieux.

Ces sept grands diables s'étaient présentés en silence. Lucifer, leur guide et leur roi, expliqua :

— Ce sont les chefs des sept gouvernements infernaux, tels qu'ils sont devenus après que nous eûmes abandonné le ciel et tels qu'ils demeurent en réalité sous leurs déguisements divers. Et maintenant regarde, me voici :

Lucifer s'offrit aux yeux de Faust sous sa vraie forme, qui était celle d'un homme de haute taille; sa face était noire et brillante, ses yeux lançaient des flammes. Tout son corps était aussi poilu et du même roux qu'une peau d'écureuil. Sa queue, très grande comme celle de cet animal, se relevait au-dessus de sa tête, qu'elle abritait d'un rouge éventail.

Une sorte de stupeur opprimait Faust; et à cette stupeur se mêlait un sourd mépris pour ces êtres maudits. Il prononça cependant avec force ces paroles :

— Maintenant que tu es sous ta forme véritable, ô Lucifer, je t'ordonne de me dire si tout ce que le moine m'a affirmé est vrai.

Mais on ne peut contraindre l'Esprit de mensonge à dire toute la vérité. Lucifer murmura :

— Tu le sauras bientôt.

A ces mots, il s'évanouit.

Faust, abattu, faillit à reprendre ses conjurations et ne sut pas contraindre Lucifer à de plus formels aveux. Après le départ du Démon, ses terreurs et ses regrets le reprirent de plus belle. Mais, comprenant mieux l'énormité de sa faute, plus que jamais aussi il désespérait de la grâce de Dieu.

CHAPITRE VI

LA GÉHENNE.

Depuis le défilé des diables, Faust ne cessait de revoir leurs figures hideuses. Il en était constamment obsédé. Il se surprenait à compter lentement un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, et de nouveau, de Bélial à Drochus, l'affreuse escouade lui réapparaissait, tandis qu'une voix murmurait à son oreille :

— Tu seras bientôt tourmenté par ces anges de la haine, non moins terribles dans la torture que souples dans la ruse. Le temps se hâte, et le terme de ton pacte se rapproche.

L'arrivée du moine lui fut un soulagement. Son inextinguible curiosité, avivée par son inquiétude, lui mit aussitôt de nouvelles questions sur les lèvres.

— Quels sont exactement les tourments de l'Enfer? Les descriptions officieuses font, je le sais, une très grande part aux fantaisies de l'imagination.

— Il faut, mon cher fils, répondit le moine, distinguer les peines du corps et les peines de l'âme. Pour les premières, il est certain que nous n'en parlons que par métaphores et analogies; mais nous pouvons, par l'analyse de nos désirs et de nos sentiments, nous faire une idée plus juste des secondes.

« Des souffrances du corps, nous pouvons nous former des idées négatives. L'Enfer est le lieu sombre dont toutes les beautés, les splendeurs et les merveilles du monde sensible seront bannies. Plus de soleil aux aurores blondes et roses, aux couchants de pourpre et d'améthyste. Plus de blancs hivers ni de printemps délicieux. Plus de doux automnes, ni d'étés parés d'ors brasillants. Là règnent les ombres seules, les ténèbres et la nuit. Plus d'eaux calmes, ni de terre ferme, le sol de l'Enfer est secoué d'un perpétuel tremblement, il se fend à des profondeurs incalculables; il se ressoude en montagnes instables. Ses mers sont de bitume, ses lacs sont des lacs de soufre. Leur surface, qu'agite un étrange bouillonnement, est bouleversée par des tempêtes incessantes. On y vit dans une agitation continuelle, sans aper-

cevoir jamais un havre de repos et de paix. Les éléments y ont perdu leur charme et leur douceur ; semblables eux-mêmes à des diables, ils s'ingénient à poignarder, à déchiqueter les chairs tour à tour brûlantes et glacées. Les trombes ou les tempêtes de neige y succèdent aux ouragans de sable brûlant ou aux pluies de métaux en fusion. Au reste, les souffrances du corps dépassent notre imagination et leur durée écrase la pensée, puisqu'il est assuré qu'elles seront éternelles.

CHAPITRE VII

L'ABIME.

LE PARADIS PERDU OU LA PRIVATION DE DIEU.

FAUST, mon cher fils, continua le moine, vous me paraissez assombri et troublé. Sans doute imaginez-vous tous ces malheureux damnés dans leurs convulsions ; ils tordent les bras et se mangent la langue sous le fouet des douleurs infernales, mais tout ceci n'est que supplices d'enfants, parce que tout ceci n'est rien auprès des peines de l'âme. La Géhenne n'est que l'ombre ou l'antichambre de l'Abîme.

« La douleur suprême est la peine du dam. Le damné, qui ne peut plus jouir des spectacles du monde, songe surtout au Paradis où il n'entrera pas, à la présence de Dieu, de sa force, de sa grandeur, de

sa puissance, de sa splendeur et de sa gloire. Il sait d'un savoir certain qu'il ne jouira jamais de cette béatitude : la possession de Dieu, que jamais il ne contemplera les trésors ni les merveilles de son incomparable Unité.

« Les regrets qui emplissent la pensée d'un souverain déchu, le cœur d'un amoureux abandonné, l'âme d'un avare frustré de son trésor ne sauraient nous donner une juste idée des regrets du damné. Une houle tumultueuse de sentiments, de désirs, de tristesses et de hontes l'assiègent et le tourmentent. Par instants, hélas! trop souvent les damnés éclatent en injures, en imprécations, en cris de haine contre Dieu, alors qu'ils agonisent de ne le posséder point. Ils maudissent en particulier les saints, la Vierge et Jésus qui, participants de la gloire céleste, les ont abandonnés, tandis que dans leurs cœurs sonnent comme des glas de terribles litanies : « Ne te sou-
« viens-tu pas que c'est toi-même qui les as abandon-
« nés ? — As-tu donc oublié comme tu raillais leurs
« dévots? — Doit-on te rappeler en quel mépris tu
« tenais la Vierge et les Saints? — N'as-tu pas cent
« fois renié le nom du Christ? »

« Cette peine terrible est si redoutable, qu'il faut renoncer à en suggérer même une faible idée. La pensée de la privation de Dieu provoque dans l'âme du damné des tempêtes de rage furieuse, des tumultes de sentiments désespérés qui se heurtent,

se soulèvent les uns les autres, s'entrechoquent avec violence, laissant le misérable infiniment brisé en face d'une impossible escalade. »

CHAPITRE VIII

L'ABIME (*suite*).
L'ÉTERNEL JAMAIS.

MAIS s'écria Faust, atterré :

— Dieu ne recevra donc jamais les réprouvés à merci?

— Non, mon cher fils, dit le moine, car l'Enfer qui est l'œuvre de la colère de Dieu est nécessairement infini; le damné lui-même a été fixé, par la mort, dans sa révolte et son obstination.

« Au reste, la vie du damné, si l'on peut l'appeler une vie, oscille sans fin entre des sentiments qui se renouvellent les uns les autres, accroissant à la fois les regrets et la haine dans son cœur.

« Le voleur et le marchand sans probité songeront avec un âpre regret aux larcins qui leur ont procuré si peu de richesse et si peu de bonheur; ils prétendront avec amertume avoir été précipités dans l'abîme pour bien peu de chose. Leurs regrets tourneront en sentiments de rage et d'exécration. De même songera le criminel qui a tué pour satisfaire une médiocre vengeance ; de même l'adultère qui a ravi

l'honneur d'une femme pour des joies si brèves; de même les princes, les rois et les empereurs infidèles lorsque leur conscience leur mettra sous les yeux leurs méchancetés et leurs tyrannies. Tous, sous le fouet des rancœurs, connaîtront d'orageuses tourmentes. Les ivrognes, les impudiques, les joueurs, les orgueilleux, les parjures, les hérétiques, les sorciers et les magiciens, tous les princes du péché, tous les rois du crime seront la proie de leurs propres souvenirs. Tous chanteront la même douloureuse chanson avec ses refrains de haine, de rage et de regrets. Les regrets aviveront la rage et la haine; la haine et la rage aviveront les regrets. Ainsi le damné se verra ballotté de chagrins en chagrins, de fureurs en fureurs, de tourments en tourments. Chagrins, fureurs, tourments iront toujours croissants. Une effroyable torture l'étreindra sans cesse, d'agoniser toujours sans expirer; de choir toujours vers des bas-fonds qu'il n'atteindra jamais. Dans cet abîme toujours plus creux, toujours plus profond, il roulera d'une chute éternelle. Et du gouffre sans fin, aux grandeurs inconcevables, monteront comme une plainte interminable les deux mots fatidiques : « Toujours, Jamais ! » et l'inlassable écho du désespoir répondra : « Toujours, Jamais ! »

Le moine un instant s'arrêta comme suffoqué par l'émotion. Puis il reprit avec douceur :

— Faust, mon fils, je suis las d'évoquer ces insondables misères. Laisse-moi te parler de la bonté de Dieu à l'endroit des pécheurs.

CHAPITRE IX

DE LA BONTÉ DE DIEU POUR LES PÉCHEURS.

Vous ne sauriez oublier, mon cher fils, que, tant que l'homme demeure sur cette terre, il peut s'adresser au cœur de Dieu, sûr d'y trouver accès, et qu'il reste libre, avec son appui, d'abandonner la route qui conduit aux sept régions infernales. Le Père céleste disait déjà, par la bouche du prophète Ézéchiel : « Je ne désire pas la mort du pécheur; « mais qu'il se convertisse et qu'il vive! » Et n'est-ce pas Jésus lui-même qui a dit aux pécheurs : « Venez « à moi, vous tous qui êtes affligés et accablés, et je « vous soulagerai. »

« Si, d'une part, la magie est sévèrement défendue dans l'Ancien et le Nouveau Testament, il n'y a point de texte qui la dénonce comme un péché irrémissible. Laissez-vous toucher, mon fils, et suppliez Dieu de vous pardonner pour l'amour de Jésus-Christ.

— Je voudrais essayer, répondit Faust, mais est-il possible que Dieu me pardonne?

Le prêtre insistait :

— Ne vous laissez pas aller à des pensées qui vous sont inspirées par le Diable ! Souvenez-vous de Simon le magicien : son audace et ses prestiges le firent reconnaître pour Messie et considérer comme un Dieu par les gens de Samarie ; mais après avoir entendu la prédication de saint Philippe, il se fit baptiser et ne se sépara plus de son père spirituel. Il mena jusqu'à sa mort une conduite qui mérita d'être tout particulièrement glorifiée par les Actes des Apôtres.

— Je m'en souviens, dit Faust. Mais il n'avait pas renié la foi chrétienne, il n'avait pas renoncé à son Sauveur, il n'avait pas promis de détester Dieu, de mépriser ses commandements, de tenir en horreur tous les sacrements du Christ et de s'écarter de ses clercs.

— Allons, mon fils, puisque vous avez tant fait que de m'écouter avec attention et bienveillance, moi prêtre, continuez dans cette voie, ne perdez pas courage et abandonnez-vous à l'espoir. Je vais prier et jeûner pour vous. Lorsque je reviendrai, vous serez prêt à vous jeter entre les bras de Celui qui vous attend. Rappelez-vous la parabole de l'Enfant prodigue.

Faust le remercia de ses bons soins et promit de faire effort pour espérer et pour prier. Certains récits prétendent même qu'il s'y essaya réellement ;

mais il ne savait plus ni espérer, ni prier. Il aurait fallu qu'un ange refît l'éducation de cette âme perdue ! Quel bon ange eût osé s'approcher d'un homme qui s'était lié avec Lucifer?

CHAPITRE X

FAUST SECOURT UN ÉTUDIANT ET L'AIDE A FAIRE UN MARIAGE CHRÉTIEN.

Argumentant contre lui-même, le Docteur se disait parfois :

— Comment pourrais-tu espérer le secours de Dieu, toi qui n'as pas une seule bonne œuvre à ton actif, toi qui n'as vécu que pour des joies animales ou d'orgueilleuses espérances, toi qui n'as jamais fait, sinon par ostentation, l'aumône d'un verre d'eau, toi qui n'as jamais aidé une âme trébuchante dans la voie du salut?

A cette époque, il se trouva qu'à Wittemberg deux prétendants se disputaient la main d'une demoiselle. Le plus âgé était sur le point d'évincer son concurrent à l'aide de la magie : philtres et envoûtements d'amour, il n'avait rien négligé, et il comptait sur une victoire prochaine. C'était un de ces étudiants errants qui ont commencé l'étude des sept arts et qui, incapables de rien achever, courent le monde à la recherche des aventures. L'autre prétendant était

un jeune seigneur aussi pieux qu'honnête et loyal. Sa défaite paraissait certaine. Comme il n'était bruit à Wittemberg que de ce duel d'amoureux, la nouvelle en vint aux oreilles de Faust ; son famulus crut le faire rire en lui contant l'histoire.

Faust, qui était dans les dispositions que nous venons de dépeindre, s'enquit des secrets de l'affaire. Mis au courant des charmes employés par l'étudiant, le magicien n'eut pas de peine à en détruire l'effet. La pauvre demoiselle changea tout aussitôt d'humeur.

« On m'a enlevé, disait-elle, le bandeau que j'avais sur les yeux. » Elle se prit à détester son séducteur, et sentit bientôt pour l'autre prétendant tout l'amour que méritaient sa jeunesse, sa beauté, son savoir et sa vertu. Le mariage fut bientôt conclu et célébré. Grâce à Faust, ces jeunes gens fondèrent un nouveau foyer chrétien.

Aussi, lorsque le moine revint, Faust, enchanté de ce premier pas dans la bonne voie, lui répondit :

— Laissez-moi encore quelque temps, afin qu'ayant fait un peu de bien, j'aie quelque chose à présenter au Maître. Alors, mais alors seulement, j'aurai le courage de dire avec espoir et avec foi : « O mon Dieu ! »

CHAPITRE XI

LES MENACES DE MÉPHISTOPHÉLÈS. LUCIFER FAIT LE PROCÈS DE DIEU.

Les bonnes dispositions de Faust, son intervention en faveur des époux chrétiens irritèrent profondément Méphistophélès, qui n'avait jamais cessé de l'observer depuis qu'il en avait reçu un congé sans bienveillance.

Brusquement il apparut au magicien. Il était tout environné de flammes et montrait un visage si terrible, que Faust en fut terrifié.

— Que me veux-tu? dit-il. Je ne t'ai pas appelé et n'ai nul besoin de tes services.

L'Esprit répondit :

— Je le sais. Tu réussis assez bien à m'oublier, et tu es même en train de déchirer le pacte qui nous lie. Tu t'es mis à fréquenter les gens d'Église et à rechercher leurs bonnes grâces, malgré ta promesse. Bien loin de tenir en mépris le mariage chrétien, ainsi que tu t'y es engagé, tu le favorises. Mieux encore, voici que dans ta peur enfantine de l'Enfer, tu tournes les yeux vers Celui que tu as renié; encore un peu, tu te jetteras à ses pieds. C'en est assez! De par ton pacte, que je tiens en mon pouvoir et que nul pouvoir, même céleste, ne saurait m'arracher, j'exige que

tu tiennes ta parole. Sinon, la méconnaissance de l'engagement que tu as signé avec ton sang m'en donne le droit; je vais te rosser à mort et te tordre le cou.

Faust comprit que ce n'étaient point là de vaines menaces; mais cette violence, loin d'augmenter sa terreur, provoqua chez lui un redressement. Si le moine eût assisté à la scène, il se fût certainement réjoui dans son cœur.

Malheureusement Lucifer apparut. Il s'adressa à Méphistophélès.

— Paix! lui dit-il, Esprit colérique. Laisse les menaces à Jéhovah, le dieu des Juifs.

Puis s'adressant au Docteur :

— Je t'avais cru trop intelligent pour te laisser berner par un moine. Pourquoi n'as-tu pas demandé à cet envoyé du Dieu bon comment il accordait une colère capable de creuser un enfer éternel avec son infinie bonté? Pourquoi cette bonté débile, quoique infinie, ne peut-elle réussir à sauver tous les hommes? Pourquoi doit-elle se contenter d'un tout petit nombre d'élus? Pourquoi n'as-tu pas encore posé cette question? Comment se fait-il qu'un Dieu qui était libre de ne pas créer soit devenu le créateur des vermines, des maladies et des diables? Pour quelle raison ce porteur de froc ne t'a-t-il pas expliqué pourquoi Dieu a fait germer dans ta chair et dans ton cœur des appétits et des sentiments que tu n'y

as point mis, et pourquoi il te défend ensuite d'y répondre et de les satisfaire? Pourquoi? oui, dis-moi pourquoi son Dieu, qui fut le tien, ne t'a pas secouru dans ce qu'il appelle tes défaillances et tes témérités? Dis-moi enfin pourquoi ce Dieu, si jaloux de ses prérogatives, a permis que des démons qu'il aurait, dit-on, foudroyés et qu'il pouvait anéantir s'il l'eût voulu, te fissent signer un pacte qui lui est odieux?

Sentant que dans l'âme du magicien toutes les vieilles inclinations renaissaient, Lucifer continua :

— Quelqu'un te trompe, c'est ce frocard ou moi. Il s'agit de savoir si c'est lui qui veut te priver du bénéfice d'une transformation si bellement commencée, ou si c'est moi, Lucifer, qui t'en ai conté. Eh bien! voici ce que je te propose : Viens avec moi, et, vivant, je te ferai descendre aux Enfers; tu y jugeras par tes propres yeux du sort des damnés et des diables. Après, en toute connaissance de cause, tu prendras tes dernières résolutions.

CHAPITRE XII

LE VOYAGE EN ENFER.

Lucifer, qui connaissait son homme, était sûr de vaincre en faisant appel à sa curiosité. Il savait qu'en gagnant du temps, non seulement il reculait

sa défaite, mais il avait de grandes chances d'emporter la victoire.

Le voyage fut aussitôt décidé. Le soir même, le Démon emporta réellement Faust en Enfer. Le magicien y vit les sept régions et les sept chefs qui les gouvernent, et il dut constater que le moine n'avait que trop raison. Cette vérification ne fut pas sans le jeter dans un trouble nouveau, mais Lucifer intervint :

— Tu viens de voir comment le Dieu de ton moine traite ses propres fidèles, et ce, pour des fautes dérisoires. Quelles tortures et quels effroyables tourments pour de pauvres gestes de pauvres êtres médiocres ! Mais, maintenant que tu as vu les prisons de son Enfer, je veux te montrer les palais de mon domaine. C'est une insigne faveur de mon amitié pour toi. Nul mortel que l'initiation n'a pas encore entièrement transformé n'y a jamais pénétré.

Alors, grâce aux prestiges du souverain magicien, Faust crut entrer dans une région élyséenne où, de nouveau, les diables lui apparurent, mais non plus sous des traits de tortionnaires et de bourreaux. C'étaient d'élégants seigneurs, plus semblables à des princes de France, d'Italie ou d'Allemagne qu'à des bêtes monstrueuses. Ils pratiquaient toutes les élégances les plus raffinées et possédaient tous les charmes. Ce n'étaient partout que palais et merveilleux décors, dans des paysages incomparables. En

ces lieux magiques semblait régner une joie perpétuelle. On ne voyait ni orchestre, ni lumières, mais l'air était empli de chants et de clartés. Des diablesses, entendez des princesses ou des reines, se promenaient en jasant et en souriant d'une façon qui n'avait rien de diabolique. Dans toutes les avenues et les boulevards, car nos rues étroites y étaient inconnues, circulaient des théories de couples heureux.

— Quant aux châteaux splendides que tu aperçois dans le lointain, expliqua Lucifer, ce sont là les loges de fête pour la réception des initiés qui nous viennent de la terre; je ne puis t'y conduire. Sache seulement que leur splendeur fait pâlir toutes les richesses du Paradis.

« Ton moine t'a caché le beau côté de l'Enfer, celui qui est mon véritable domaine, ce royaume qui de par ton pacte devait bientôt devenir le tien; mais je n'entends pas t'y entraîner malgré toi.

« Maintenant que tu as vu, je vais te ramener chez toi, et là tu réfléchiras et décideras en toute liberté ce que tu dois faire : renoncer définitivement à ton pacte, ou le renouveler. En attendant, je le déchire et le jette aux quatre coins de l'Enfer ! »

V

LE NÉCROMANCIEN

LE SECOND PACTE DU DOCTEUR JEAN FAUST ET SON EFFROYABLE MORT

CHAPITRE PREMIER

LE SECOND PACTE DU DOCTEUR FAUST. SON INIMITIÉ POUR LE MOINE.

Le lendemain à l'aube, n'ayant pas dormi mais ayant songé toute la nuit, cet homme qui se croyait libre, bien qu'il fût entièrement dominé par les suggestions de Lucifer, remit à Méphistophélès un nouvel engagement :

« Moi, le Docteur Faust, je reconnais que, durant vingt années, j'ai fidèlement observé le premier pacte que j'avais fait avec Lucifer et l'union que j'avais scellée avec lui par inimitié et détestation du Dieu des chrétiens. A nouveau je me donne tout entier, corps et âme, au Maître Lucifer, afin que dans quatre années il puisse disposer de moi à sa guise et à sa volonté; en outre, j'accepte qu'il raccourcisse ma vie si, avant la fin de la vingt-quatrième année,

j'étais entièrement transformé et déjà prêt à entrer dans la société bienheureuse des Esprits infernaux, digne enfin de participer à toutes les joies qui sont leur partage.

« Je reconnais, d'autre part, qu'au début de la vingt et unième année de mon pacte, j'ai eu le tort de recevoir un moine. Je promets de ne plus écouter désormais aucun homme, clerc ou prêtre, qui voudrait me parler de ce Dieu que j'abhorre et qui cache sa férocité sous des airs de bonté et d'amour. Je jure par tous les Esprits infernaux, par leurs Sept Chefs et tout particulièrement par Lucifer, d'être rigoureusement fidèle à tous les points de mes deux engagements, l'ancien et le nouveau. Pour mieux garantir la sincérité et l'authenticité du second pacte, je déclare l'avoir écrit et signé avec mon propre sang.

« Wittemberg, le 31 décembre 1541. »

(Signature.)

A la suite de ce pacte impie, Faust devint si fort l'ennemi du moine, qu'il se fit son persécuteur et lui fit souffrir mille vexations dans sa personne et dans celles de ses compagnons de clôture.

Pendant un mois, le monastère fut hanté par ses soins. Un diable, et l'on a tout lieu de croire qu'il s'agissait en l'espèce de Méphistophélès, se montrait dans les cellules. Mais il envahissait de préférence celle de ce saint homme. Partout c'était le même

tintamarre, il criait, il jurait, hurlait, maudissait, imitant les bruits les plus inattendus : grincements de scie, grognements de porc, chutes de vaisselle. Il jetait la perturbation la plus complète dans le silence de cette solitude, brisait les prie-Dieu, jonglait avec les pauvres lits, frappait les murs avec les chaises qui bientôt n'eurent plus de pieds; rares furent celles qui en conservèrent un ou deux. Ce méchant Esprit poussa l'audace jusqu'à venir troubler l'office, parodiant les chants liturgiques ou les interrompant par quelque bruit ignoble. Ce manège immonde finit par devenir si odieux, que l'abbé résolut d'y mettre fin.

Ce fut le moine qui avait failli convertir Faust qui fut chargé de l'opération. Il ne procéda point par l'exorcisme ordinaire, mais par la raillerie, ayant appris durant sa longue carrière combien les diables y sont sensibles. Il s'adressa ainsi à l'intrus :

— Que signifie donc cette musique grossière, ô démon rustique qui nous importunes? C'est sans doute un souvenir des hymnes infernaux. Tu dois avoir oublié ceux que tu chantais à Dieu avant ta chute et ta déchéance lamentables. N'ayant pu rester au Paradis, tu ne peux davantage demeurer dans ton actuel séjour qui est, dit-on, fort agréable; aussi tu te démènes et brailles dans notre sainte habitation comme un âne malappris. Cependant je suis à ton service si tu désires goûter à l'eau bénite et aux di-

vines oraisons. Souhaites-tu sentir les fouets de ton Seigneur, ton juge d'hier, ton geôlier d'aujourd'hui? Tu n'as qu'à continuer, je saurai que tu souhaites mon intervention. »

Ce singulier discours déplut au démon, encore plus sensible à la moquerie qu'à la menace. A l'instant même il s'en fut, et ne voulut jamais revenir, malgré les instances de Faust. Ce dernier n'en continua pas moins mille incivilités méprisables.

CHAPITRE II

FAUST SE LIVRE A LA NÉCROMANCIE ET DÉCOUVRE UN TRÉSOR EN LA VINGT-DEUXIÈME ANNÉE DE SON PACTE.

La magie devint dès lors pour Faust non plus une sorte de badinage diabolique, mais un véritable culte. Désormais il traita Lucifer comme un Dieu, et renouvela pour lui les anciens sacrifices. Il prit en même temps un goût maladif pour la nécromancie et se plut à évoquer les ombres et les fantômes qu'il gorgeait de sang d'animaux. Sa maison devint une boucherie et rappelait le temple de Baal.

Les revenus que lui assurait Méphistophélès, avec qui il avait renoué ses anciennes relations en lui remettant le second pacte, ne lui paraissaient plus suffisants. Atteint d'une sorte de folie des grandeurs,

il se mit en tête de conquérir un trésor avec le secours du grimoire.

Après avoir égorgé trois agneaux dans les ruines de la chapelle du vieux château qui était situé à un demi-mille de Wittemberg, il évoqua l'ombre de l'ancien seigneur qui reposait sous une énorme dalle du chœur. C'était un guerrier qui avait jadis couru le monde et rapporté de ses voyages des richesses inouïes. Nul n'avait pu les retrouver après sa mort. Du lointain Orient il avait tiré des perles, de l'Afrique des pierres d'or, du Caucase des diamants bleus et roses. L'opération ne fut point facile, et le sire parut de fort méchante humeur; mais, vaincu par les conjurations, il se mit en marche, se dirigea vers une petite éminence, indiqua sous d'énormes racines l'entrée d'un souterrain, puis disparut dans une épaisse fumée.

Faust ayant déblayé l'ouverture, tout embarrassée de terre et de cailloux, y pénétra aussitôt. Quelque cent mètres plus loin, il découvrit une petite salle ronde au milieu de laquelle reposait une vermine diabolique, vrai dragon ailé et griffu. Évidemment c'était là le gardien du trésor, et sans doute trouverait-on sous son lit le coffre où reposaient l'or et les joyaux. Faust, assisté de Méphistophélès, n'eut qu'à dire un mot à ce dragon au souffle brûlant pour lui voir céder la place. Mais il ne put l'empêcher de transformer toutes les richesses qu'il

gardait en des pierres noires comme du charbon. Faust, déçu, faillit les abandonner, mais il se souvint soudain de métamorphoses semblables, et décida de les emporter. Le coffre tout entier, tiré par un vieux cheval, fut amené au logis du Docteur, et le lendemain or et joyaux avaient repris leur aspect véritable.

Faust était devenu plus riche qu'un potentat. D'après ce que nous en savons par son famulus, cette fortune nouvelle pouvait être évaluée à plusieurs dizaines de millions de florins d'or.

CHAPITRE III

D'HÉLÈNE DE GRÈCE AVEC LAQUELLE COHABITA LE DOCTEUR FAUST PENDANT L'AVANT-DERNIÈRE ANNÉE DE SON PACTE.

Se souvenant un jour de cette Hélène de Grèce dont il avait jadis fait apparaître l'image devant un groupe d'étudiants, Faust résolut d'évoquer son ombre. Poussé par une sorte de passion ténébreuse, il fit d'elle sa concubine. Cette insigne beauté, ou du moins son fantôme, dut subir les caresses du Docteur et ses obsessions impudiques. Sa présence réveilla en lui les brûlantes ardeurs de la chair, à tel point qu'il ne pouvait rester un instant sans la voir. Elle

devint grosse de ses œuvres et lui donna un fils qu'il nomma Justus Faust.

Cet enfant né du succubat hérita des inclinations de son père pour les sciences diaboliques, et, bien qu'il ait disparu subitement, on sait qu'il devint roi de la nation des Mages.

CHAPITRE IV

DES DÉBAUCHES DU DOCTEUR FAUST DANS LA VINGT-QUATRIÈME ET DERNIÈRE ANNÉE DE SON PACTE. L'OBSESSION DE LA MORT.

Dès que la reine Hélène sentit décroître les désirs et la passion sensuelle de Faust, elle disparut, persuadée qu'il ne ferait pas de sérieux efforts pour la reconquérir. C'est ce qui arriva en effet. Mais la lubricité du Docteur une fois réveillée devint plus impérieuse. Faust se mit à mener une vraie vie de pourceau. Il poussa l'audace jusqu'à prendre ses maîtresses chez les morts. Il n'aurait pas hésité, dit-on, à mélanger le sang des animaux à celui des enfants nouveau-nés. Il aurait ainsi rappelé à la vie les sept plus belles femmes qu'il avait rencontrées au cours de ses voyages. Ce harem de succubes comprenait une Hollandaise, une Hongroise, une Souabe, une Italienne, une Arménienne, une Turque et une

Juive. Ces femmes qui, en leur temps et dans leur pays, avaient vécu au grand jour des vies passionnées, devinrent les ténébreuses concubines de cet homme abominable.

Ses folies voluptueuses ne lui donnèrent pas le bonheur : souvent il trouvait un goût de cendre aux lèvres adorées, et le château magnifique où il cloîtrait ces courtisanes tirées de l'au delà s'emplissait parfois de cette odeur d'humidité et d'os moisis qui saisit l'odorat dans les cimetières abandonnés.

Malgré l'horrible sang-froid de Faust, ses évocations, ses richesses, ses amours, tout ce qui l'entourait lui parlait de la mort. La camarde elle-même lui apparut un jour à l'improviste. Il croyait parfois la voir se lever du coffre où était son trésor, parfois il entendait son rire affreux derrière l'épaule d'une de ses femmes. Peu à peu il crut la rencontrer partout, à toute heure, au dehors, dans sa chambre. Alors il oublia la requête qu'il avait adressée à Lucifer; loin de se souhaiter une fin plus prompte, il tendait toutes ses énergies à en écarter même l'idée. Malgré lui, tout son corps, toute sa chair, tout son luxe semblaient pressentir la mort, l'attirer plus encore, l'appeler avec insistance. Croyant la chasser de son esprit, il ne réussit qu'à l'installer de plus en plus et de mieux en mieux dans sa pensée. Il était tout entier envahi par l'obsession de la mort!

CHAPITRE V

LE TESTAMENT DU DOCTEUR FAUST.

FAUST pensa que le meilleur moyen de se débarrasser de cette terrible locataire était de faire son testament. Pour dégoûter la sombre rôdeuse de ses manifestations sinistres, le mieux n'était-il pas de lui montrer qu'il ne craignait point sa venue et qu'il était décidé à prendre les dispositions qui préludent au départ définitif.

Il convoqua un notaire avec quelques maîtres, ses amis intimes, et en leur présence il dicta ce qui suit :

« Je lègue à mon famulus Charles Wagner la maison et le jardin que je possède, rue des Tondeurs et des Écorcheurs, près de l'auberge de *l'Oie* et du logis de Guy Rodinger. *Item* au même, une somme de 6.000 florins d'argent comptant; plus une rente annuelle de 1.400 florins. *Item* au même, ma vaisselle d'argent, ma chaîne et mes bijoux d'or. *Item* tous mes meubles.

« Quant à mon logis personnel, j'entends qu'il demeure inhabité; mais je le lègue à mes amis Conrad Ruprecht, Ludwig Schlachter et Johannès Dorten, afin qu'ils puissent s'y réunir pour perpétuer mon souvenir. »

Ainsi fut rédigé et signé le testament du Docteur

Faust, par lui et par ses trois amis, en présence du tabellion du lieu, deux mois avant sa fin.

CHAPITRE VI

LE DOCTEUR FAUST FAIT CONNAITRE A SON FAMULUS SES DERNIÈRES VOLONTÉS.

Son testament dûment parafé et remis entre les mains du notaire, Faust fit venir son famulus et lui apprit ce qu'il venait de faire pour récompenser sa fidélité, et il l'encouragea à suivre ses traces.

— Je veux en outre, lui dit-il, te léguer mes livres de magie qui sont enfermés dans le coffre que tu sais; voici une double clef, tu pourras t'en servir si celle que je porte venait à se perdre. Toutefois je t'interdis de publier ces livres, c'est là une condition expresse que tu dois accepter.

Le famulus ayant fait la promesse exigée, Faust lui prodigua ses conseils :

— Tu ne profiteras pleinement des divers traités qui sont dans mon coffre qu'en les étudiant avec soin. La science divinatoire avec ses diverses branches : chiromancie, métoposcopie, géomancie, astrologie, exige de longues études. Quant aux grimoires, que j'ai tous copiés de ma main, tu ne pourras t'en servir

avec fruit sans une volonté ferme, exempte d'hésitations et inaccessible à la crainte.

Wagner demanda à son maître s'il pourrait, par les conjurations incluses en ses grimoires, contraindre Méphistophélès à lui continuer son service, ou si Faust estimait pouvoir lui léguer son serviteur?

— Méphistophélès, répondit Faust, n'aura plus d'obligation à mon égard au delà du terme de mon pacte. Je n'ai pas le pouvoir de rien exiger de lui après ma mort. Mais je veux te procurer les faveurs d'un autre Esprit. J'y mets toutefois une condition : tu vas me promettre de ne pas divulguer ma vie, mes aventures, mes pratiques magiques, avant que je sois mort, ce qui d'ailleurs ne saurait tarder. Après mon décès, tu pourras dévoiler mes secrets en utilisant les Mémoires et les Relations de voyage que j'ai rédigés sommairement, mais avec soin. Tu les trouveras dans le coffre où sont mes livres de magie. Au reste, je te soumettrai un Esprit élémentaire qui est, je le sais, des amis de Méphistophélès; tu pourras, par lui, interroger celui-ci sur tous les points qui te sembleront douteux.

La famulus accepta ces offres et se soumit à toutes les conditions imposées par Faust. Trois jours après, dès son réveil, il se présentait chez son maître, afin de faire connaissance avec l'Esprit qui devait devenir son serviteur.

En le voyant entrer, Faust lui dit :

— Si tu es toujours dans les mêmes intentions, tu vas être satisfait. Mais dis-moi tout d'abord sous quelle forme désires-tu que cet Esprit servant t'apparaisse d'ordinaire ?

Wagner répondit :

— Mon maître et mon père, faites qu'il m'apparaisse sous la forme d'un singe.

Tout aussitôt survint un Esprit qui avait la figure, la taille et toute l'apparence d'un grand singe. Il se mit à sauter dans la chambre, s'approcha de Faust et lui caressa la main. Le Docteur dit à son famulus : « Regarde-le bien, c'est ton serviteur; cependant il ne te sera soumis qu'après ma mort et lorsque Méphistophélès aura comme moi quitté ces lieux. Cet Esprit se nomme Nequaquam, il t'obéira en tout, après que tu te seras, de ton côté, engagé par un pacte à servir le Maître des Esprits. Tu n'auras qu'à prononcer son nom pour le voir à tes côtés.

CHAPITRE VII

LAMENTATIONS DE FAUST SUR LA VIE QU'IL VA QUITTER.

Ces diverses démarches avaient guéri Faust de ses visions. La face ricanante de la blême Faucheuse cessa de lui apparaître. Mais il se mit obstinément et sans répit à songer à sa dernière heure.

Une sombre tristesse s'empara de son âme et se changea bientôt en une angoissante terreur.

Méphistophélès ne lui apparaissait plus que le pacte à la main : soit qu'il le tînt négligemment, mais bien en vue; soit qu'il affectât d'en vérifier le contenu, avec une attention passionnée. Faust en arrivait à douter qu'il existât un second Enfer au delà de l'Enfer des supplices. Méphistophélès n'avait plus besoin d'être désiré pour se présenter. Il se montrait souvent de la façon la plus inopportune. Au milieu d'un repas succulent, durant l'accolade amoureuse, Faust le voyait soudain surgir avec sa maigre silhouette et sa face ricanante. Cette vue le rassasiait et le paralysait aussitôt. Un tel dégoût des joies de la vie s'empara de son âme suppliciée, qu'il en fut réduit à songer sans cesse à ce jour fatal que chaque heure, chaque minute rapprochaient inexorablement.

Il se lamentait sur la vie qu'il allait quitter, il redoutait que Lucifer, usant du privilège qu'il lui avait concédé, n'abrégeât encore des jours si mesurés; la tentation le prenait de demander un délai. Il s'en ouvrit un soir à Méphistophélès.

— Va trouver Lucifer, lui dit-il, et prie-le de retarder le terme de ma vie. Je ne me sens pas dégagé de ma nature terrestre; je crains, en gagnant sitôt l'Enfer, de ne pouvoir dépasser les régions de torture.

Méphistophélès ricanait sourdement; il répondit de façon à le décourager :

— Prêt ou non, il va falloir quitter ce monde et gagner celui d'En-Bas. Les vingt-quatre années que nous t'avons octroyées étaient un maximum. Nous t'en avions averti. Ta vie va se clore avec elles à la minute précise. Une saucisse rôtie a deux bouts; même si on l'allonge quelque peu, un bon mangeur finit toujours par l'engloutir! Alors à quoi bon? Je vois bien d'ailleurs que tu ne te croiras jamais prêt.

Alors Faust se prit à regretter la vie avec violence. Ses jours enfuis lui réapparaissaient un à un, il les passait lentement en revue, tirant de maints d'entre eux, avec des regrets cuisants, une tristesse nouvelle. C'était un carnaval resté fameux, une orgie sur les bords du Rhin, une réception princière, une farce lamentable qu'il avait faite à un misérable paysan. Ainsi les souvenirs défilaient, et à chacun d'eux il murmurait :

— Tout ceci est fini, disparu à jamais! Que m'en reste-t-il? une pauvre image si pâle et si décharnée que je me demande si tout ce passé fut bien réel. Ma science et mes prédictions n'étaient qu'une orgueilleuse ignorance, mes prestiges et mes charmes n'étaient que des tours de bateleurs. J'ai fini de donner la comédie.

Au reste, les inquiétudes qu'avaient provoquées en lui, avec l'approche de la mort, l'attitude de Méphistophélès croissaient de jour en jour. Il doutait de plus en plus des promesses démoniaques. Il se

demandait avec une angoisse croissante si tous les seigneurs, les princesses, les palais, les châteaux du second Enfer n'étaient pas pure fantasmagorie.

CHAPITRE VIII

LA DERNIÈRE CONJURATION.

En proie au désespoir, Faust résolut d'évoquer Lucifer et de le sommer par les plus puissantes oraisons du grimoire de lui dire toute la vérité. Il procéda selon sa coutume et termina la série de ses conjurations en ces termes :

— Au nom de Jéhovah, créateur du ciel et de la terre, d'Adonaï le maître et seigneur qui t'a précipité dans l'Enfer, je te somme de me dire la vérité, toute la vérité sur ce qui m'attend après ma mort!

Lucifer, rendu furieux par le rappel de sa chute, interpréta cette oraison comme une manière de dénonciation de son pacte. Il fit cette réponse rageuse :

— Je n'ai rien à redouter d'Adonaï, il ne saurait me contraindre à parler. Mais puisque, en ta folie, tu oses m'insulter, tu sauras la vérité, toute la vérité. Oui, tu as eu tort de croire à mes paroles! Et maintenant, il est trop tard pour que tu retournes vers le Dieu que deux fois tu as méprisé et renié.

« Les palais de l'Enfer n'étaient que des prestiges. Tu aurais dû t'en douter, toi dont les opérations ma-

giques ont jadis fait surgir un château fantastique. Mais la curiosité, la témérité, l'ambition et l'orgueil te dévoraient, leurs sombres flammes aveuglaient ton entendement et ta raison. L'Enfer, avec ses terres instables, ses mers de soufre bouillant, sa terrible Géhenne, son effroyable Abîme, est le seul Enfer véritable. L'Enfer est un lieu de torture, et seulement un lieu de torture. Le moine ne t'avait pas menti!

« Tu n'es qu'un fol, toi qui as pris tous mes mensonges pour paroles véridiques et tous mes dires pour vérités certaines. Tu t'es montré incapable, avec toute ta science, de distinguer le cuivre de l'or. Tu as cru pouvoir manger des cerises avec le Diable : tu n'en auras que les queues. Tu as voulu te risquer à des glissades sur les neiges et les glaces du Tartare : tu vas bientôt rouler dans le fond du gouffre infernal. Tu as voulu t'élever au-dessus de la nature humaine, comme si l'on pouvait changer sa nature : le tigre reste tigre jusqu'à sa mort, l'homme meurt irrévocablement cousu dans sa peau d'homme. Tu as cru pouvoir devenir non seulement l'associé et l'ami du Diable, mais son égal : tu restes l'un de ces hommes qu'il exècre, et tu vas bientôt rejoindre la troupe des magiciens maudits qu'il soumet aux pires outrages et aux plus affreux tourments.

« Tu m'as donné ton propre sang pour caution. L'heure vient d'exiger la caution. Dans huit jours à pareille heure (minuit sonnait au beffroi de Wittem-

berg), tout sera fini pour toi. Tu n'as plus longtemps à te tourmenter sur la terre.

« Allons, tais-toi, souffre et sois patient !

« Ne te plains de ton malheur à personne !

« Il est trop tard. Désespère de Dieu !

« L'expiation chaque jour se rapproche à grands pas.

« Rumine ces quatre vers pour ta consolation et fais-en ton profit : ils sont anciens. Tu n'es bon désormais qu'à chanter la chanson de la désespérance, la complainte du pauvre Judas. »

Un horrible ricanement termina cette révélation véridique. Faust eut l'idée de se jeter sur Lucifer. Mais le sombre et cruel adversaire avait déjà disparu.

CHAPITRE IX

DERNIÈRES LAMENTATIONS DE FAUST.

Faust demeura seul, écrasé par l'effroi, étranglé par l'angoisse. Quand il se sentit moins abattu, redoutant de voir réapparaître le Malin ou même d'être obsédé par son image, il s'enfuit de chez lui et se réfugia chez un ami. Sa figure bouleversée, son air sinistre émurent son hôte qui le crut malade, l'accabla de questions et proposa d'aller lui chercher le médecin.

— Peine inutile, cher et bon ami, répondit Faust. Je me suis donné au Diable, et dans deux jours je lui aurai rendu mes comptes et mon corps lui sera livré avec mon âme.

— Pourquoi ne pas m'avoir averti? J'aurais prié et fait prier pour toi, je t'aurais procuré un directeur qui t'aurait donné de sages conseils et arraché aux griffes du Démon. Je connais un saint moine et je vais...

— Un moine, interrompit Faust, est venu me trouver. Il a fait son possible, il n'a pas réussi à me tirer du gouffre. Au lieu de rompre mon pacte, j'en ai signé un nouveau qui me lie indissolublement à Lucifer.

Et Faust se prit à se lamenter sur lui-même :

— Ah! Faust, pauvre fou! tu as enchaîné ton corps et ton âme avec des liens que tu ne peux plus rompre après les avoir renouvelés et assurés de ton sang. Il ne te reste plus qu'à payer ta dette!

« Ces membres qui auraient pu travailler pour le ciel; ces jambes et ces pieds qui auraient pu te conduire vers les malades et les moribonds; ces mains qui auraient pu secourir les infirmes; cette bouche qui aurait pu verser des paroles de paix et d'amour, tu les as traînés dans tous les mauvais lieux et, après les avoir ignoblement souillés, tu les as liés aux membres et à la bouche du Diable. Ce corps robuste et sain qui aurait pu, par tes soins, prendre rang parmi

les corps glorifiés, tu l'as transformé en un cloaque d'ivrognerie, de gloutonnerie et d'impudicité : tu l'as finalement attaché à des cadavres qui déjà eux-mêmes étaient liés au Diable.

« Quant à cette raison non commune dont tu étais si fier, qu'en as-tu fait? Tu l'as employée à de vaines recherches, tu en as fait l'esclave d'une insatiable curiosité. Depuis ton premier pacte, pauvre bête aveugle, ta raison suit en laisse le Démon. Cette âme que Dieu t'avait donnée toute pure et toute brillante, qu'en as-tu fait? ô misérable compagnon? Réponds, ô Docteur Faust! Tu l'as traînée à la remorque de tous les vices, ces fils du Diable, et tu l'as prosternée devant Lucifer comme devant un Dieu, t'abaissant du même coup au rang des plus misérables et des plus abominables parmi les âmes damnées! L'âme du magicien, je le sais, je le vois à cette heure, est trois fois souillée, trois fois esclave, trois fois damnée. Par un triste privilège, elle est assurée de tomber au fin fond de l'abîme. »

Son ami qui l'entendait, épouvanté, ne savait que lui dire ni quel conseil lui donner. Il se jeta à son cou et l'embrassa, disant :

— Ne te tourmente pas ainsi. Il y a de la fièvre et du cauchemar dans ce défilé de pensées et d'images qui t'obsèdent. Crois-moi, il faut te distraire, fuir ces vains fantômes. Allons trouver des amis, les intimes de Konrad doivent être réunis pour fêter

ses succès, allons les rejoindre, avec eux nous chasserons tes papillons noirs.

CHAPITRE X

LA VISITE AUX ÉTUDIANTS.

FAUST se laissa entraîner. Il se rendit au bourg de Rimlich, à un demi-mille de Wittemberg, pour y déjeuner en compagnie. Le repas fut copieux et bruyant, comme à l'ordinaire. L'hôte les traita parfaitement; les mets recherchés, les vins vieux abondèrent. Le Docteur Faust essaya d'être gai; mais sa gaieté sonnait faux. A la fin du repas, il proposa à tous les étudiants présents de demeurer et de dîner avec lui. Il avait, disait-il, quelque chose d'important à leur communiquer.

Tous consentirent et dînèrent avec Faust. Celui-ci, après le dernier vin, prit la parole et leur dit :

— Je suis averti de ma mort prochaine, et j'ai de graves raisons de croire qu'elle sera terrible. C'est pourquoi je veux coucher dans cette auberge. Je serai reconnaissant à tous ceux qui voudront bien y passer la nuit avec moi.

Ces propos parurent si étranges dans la bouche de Faust, que tous, les uns par amitié, les autres par curiosité, acceptèrent sa proposition.

Faust les remercia avec effusion :

— Je suis touché de votre amicale résolution, leur dit-il. Pour vous témoigner ma reconnaissance, je ne me contenterai pas de boire avec vous un dernier verre de johannisberg, je veux vous mettre en garde contre les dangers de la magie et les ruses du Diable. Les événements de cette nuit, je n'en suis que trop certain, donneront toute leur valeur à ces conseils d'un homme qui n'a plus le cœur à rire ni à mentir. Toutefois, n'ayez aucune crainte, il ne saurait rien vous arriver de fâcheux. Allez dormir en paix et ne vous inquiétez pas du vacarme et du fracas que vous pourriez entendre dans la maison, vous n'en éprouverez aucun mal. En revanche, promettez-moi, si demain dans ma chambre vous ne découvriez qu'un cadavre, de l'enterrer non pas en terre sainte, mais dans quelque lieu secret où mes restes trouveront au moins la tranquillité réservée à un musulman ou à un païen.

La plupart des convives admiraient le sang-froid et l'habileté avec laquelle, croyaient-ils, Faust préparait des prestiges inédits. On choqua les verres : des cris de « Vive le Docteur Faust ! » emplirent la salle. Le magicien se retira en les saluant de la main.

L'ami qui l'avait amené au milieu de ces jeunes gens le conduisit jusqu'à sa chambre, et lui dit :

— Essayez d'oublier tous vos sombres pressentiments, une bonne nuit endormira les fantômes de votre imagination surexcitée.

Faust, souriant tristement, répondit :

— Allez dire que tout le monde gagne son lit, et bonne nuit encore à tous ! Quant à moi, ma nuit sera déplorablement mauvaise.

Tous se couchèrent plus ou moins intrigués, et presque tous persuadés que Faust leur ménageait une surprise merveilleuse.

CHAPITRE X

LA DERNIÈRE NUIT DU DOCTEUR FAUST. SON EFFROYABLE MORT.

Le silence régnait, Faust s'était jeté tout habillé sur son lit. Soudain il commença d'entendre et de voir dans les ténèbres. Ce fut tout d'abord une vision de l'Enfer ; il lui sembla recommencer le voyage qu'il avait fait en compagnie de Lucifer, et de nouveau il traversa tous les États des diables, depuis le Champ des morts jusqu'à l'Abîme, et chacun des Sept Chefs des sept gouvernements, sous sa forme de monstre, prétendait lui faire goûter aux souffrances de son royaume. Ces évocations étaient d'une telle intensité, que ses tempes battaient à se rompre : dans chaque principauté il croyait entendre les cris des damnés, leurs malédictions, leurs plaintes, leurs clameurs, et le sang bourdonnait violemment à ses oreilles.

Alors il recommença de gémir :

— Pauvre et misérable Faust! à quelles afflictions, à quelles tribulations, à quelles tortures seras-tu bientôt en proie? Vois ces misérables! Leurs yeux s'humectent de larmes aussitôt desséchées, leurs dents grincent, leur nez s'emplit de puanteur, leurs oreilles résonnent de bruits horribles, leur bouche empâtée de cendres brûlantes rejette des crachats de boue et de sang. Vois leurs membres se tordre, leurs pieds et leurs mains trembler. Qui pourra me faire échapper à cette épouvantable torture? Quel secours puis-je espérer? Où est celui qui pourrait m'arracher à la damnation? Qui me défendra de la morsure des éléments déchaînés et du fouet des diables? Si je ne puis plus être défendu, qui me consolera? Pour moi, les consolations sont mortes avant de naître; déjà elles s'en sont allées rejoindre mes joies et mes folies d'antan! Mais que sert de me plaindre, lorsque nul espoir ne m'est laissé et quand hélas! je sais que ma douleur ne sera jamais consolée.

« Allons, tais-toi! souffre et sois patient!

« Ne te plains de ton malheur à personne!

« Il est trop tard. Désespère de Dieu!

« L'expiation sans délai se rapproche à grands pas. »

Jusqu'à minuit en proie à ces obsessions il gémit. Comme le douzième coup sonnait, la maison fut

assaillie par un vent impétueux et si violemment secouée de la base au faîte, qu'on eût dit qu'elle allait être arrachée de ses fondations ou bien s'écraser sur le sol. Tous les étudiants se levèrent et descendirent dans la grande salle; l'ami qui avait amené Faust leur conta alors l'histoire du pacte; et tous furent saisis d'une terreur panique; quelques-uns s'apitoyèrent, mais aucun n'osa monter à la chambre du magicien. Par l'escalier arrivaient des bruits formidables, des sifflements inouïs mêlés à des cris monstrueux.

Pour Faust, de minuit à une heure, secoué dans son lit comme une barque en perdition, il ne voyait que scorpions, serpents, vipères, cobras et cent autres reptiles venimeux qui tapissaient les murs, couvraient le lit, pendaient au plafond et semblaient l'entourer de mille têtes hideuses; des tigres, des dragons, des lions, des basilics ne cessaient de bondir, de crier, de sauter, de rugir, comme s'ils eussent voulu se disputer le moribond; cent gueules ouvertes s'avançaient comme pour le dévorer.

Vers une heure, la porte du Docteur Faust s'ouvrit. Il se mit à crier au secours, au meurtre! Mais sa voix était sourde et comme étouffée, puis on entendit le bruit d'un corps lourd qui heurtait les murs et la fenêtre. Après quoi, plus rien. Le silence s'établit opaque, glacial, absolu. Tous anxieux, angoissés, se sentaient accablés. Cette paix noire, à la suite

du tumulte de l'heure qui venait de s'achever, leur semblait plus terrible.

CHAPITRE XI

LA TRISTE DÉCOUVERTE. CONCLUSIONS.

Lorsque le jour parut, les étudiants, qui n'avaient pas fermé l'œil depuis minuit, entrèrent dans la chambre où le Docteur Faust avait passé la nuit. Ils ne l'y trouvèrent point et virent seulement qu'elle était pleine de sang. Deux grandes plaques rougissaient les murs de chaque côté du lit : on y distinguait des débris de cervelle. Le Diable avait assommé sa victime en la lançant d'un mur à l'autre. Les yeux et quelques dents gisaient sur le plancher.

Devant cet horrible spectacle, les étudiants commencèrent de plaindre et de pleurer leur compagnon. Quelques-uns sortirent à la recherche du cadavre. Ils le découvrirent dehors, à cinquante mètres de la maison, la tête fendue et à demi arrachée, les membres presque détachés du tronc. La face verdâtre, aux orbites vides, était affreuse. Maîtres et étudiants rassemblèrent pourtant ces épouvantables restes et obtinrent qu'on les enterrât dans un coin du village. La fosse fut recouverte d'une large pierre noire, sans inscription ni croix.

Depuis on a souvent vu des flammes planer sur ce tombeau; une ombre parfois s'y assied, la tête appuyée sur le creux de la main et le coude au genou, et l'on entend alors passer dans l'air un long et sourd gémissement. Jamais personne n'a osé essayer de reconnaître son visage.

Quant à l'auberge où le magicien est mort, on a dû l'abandonner depuis la nuit fatale. Toutes les nuits y sont troublées par un effroyable vacarme. Un spectre, dit-on, y lutte avec des diables.

Ici s'achève cette lamentable histoire. Elle a été rédigée d'après les mémoires de Faust et d'après la biographie que Charles Wagner a laissée de son maître.

Tout chrétien qui l'aura lue saura quels sont les dangers de la magie et de toutes les sciences et pratiques diaboliques. Il fuira comme la peste les sorciers et les magiciens qui prétendraient l'initier à des connaissances et à des arts interdits. L'auteur s'estimera récompensé si désormais chacun se garde du Malin, en souvenir de Faust et de sa pauvre âme perdue.

638

TABLE

PRÉFACE I

I. — LE SORCIER

DE LA NAISSANCE ET DES ÉTUDES DU DOCTEUR JEAN FAUST. SON PACTE AVEC LE DIABLE.. 1

II. — L'ASTROLOGUE

DES ALMANACHS ET DES HOROSCOPES DU DOCTEUR JEAN FAUST..... 29

III. — L'ENCHANTEUR ERRANT

SES VOYAGES ET SES PRESTIGES..... 61

IV. — LA SATIÉTÉ DU MAGICIEN

ESSAI DE CONVERSION. DE L'ENFER ET DES DIABLES 135

V. — LE NÉCROMANCIEN

LE SECOND PACTE DU DOCTEUR JEAN FAUST ET SON EFFROYABLE MORT..... 165

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Les Reliques et les Images Légendaires : Le sang de S. Janvier ; Les Reliques du Buddha ; Talismans et reliques tombés du ciel. *Mercure de France*, 1913.

Rondes Enfantines et Quêtes Saisonnières. Les Liturgies populaires. *Le Livre mensuel*, 1919.

L'Éternuement et le Baillement dans la Magie, l'Ethnographie et le Folklore médical. *Emile Nourry*, 1921.

Essais de Folklore Biblique : Magie, Mythes et Miracles dans l'Ancien et le Nouveau Testament. *Emile Nourry*, 1922.

Les Contes de Ch. Perrault et les Récits Parallèles. Leurs origines : Coutumes primitives et Liturgies saisonnières. *Emile Nourry*, 1923.

En préparation :

Aux Sources de la Légende dorée.

60616024

OUVRAGES DÉJA PARUS
DANS LA COLLECTION

"ÉPOPÉES ET LÉGENDES"

LE ROMAN DE TRISTAN ET ISEUT

LA LÉGENDE DE GUILLAUME D'ORANGE

LA CHANSON DE ROLAND

LA VIE DU BOUDDHA

LA LÉGENDE DU CID CAMPEADOR

LA LÉGENDE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

LES LAIS DE MARIE DE FRANCE

LE ROMAN D'ANTAR

LE LIVRE DES VIKINGS

LA PASSION DE YANG KWÉ-FEI

LA LÉGENDE DE DON JUAN

LE LIVRE DE FERIDOUN ET DE MINOUTCHEHR

LA LÉGENDE DE SAINTE CLAIRE D'ASSISE

LE ROMAN DE LA KAHENA

CONTES MAGIQUES

LE ROMAN DE SÉIF

LA ROUE DES FORTUNES ROYALES

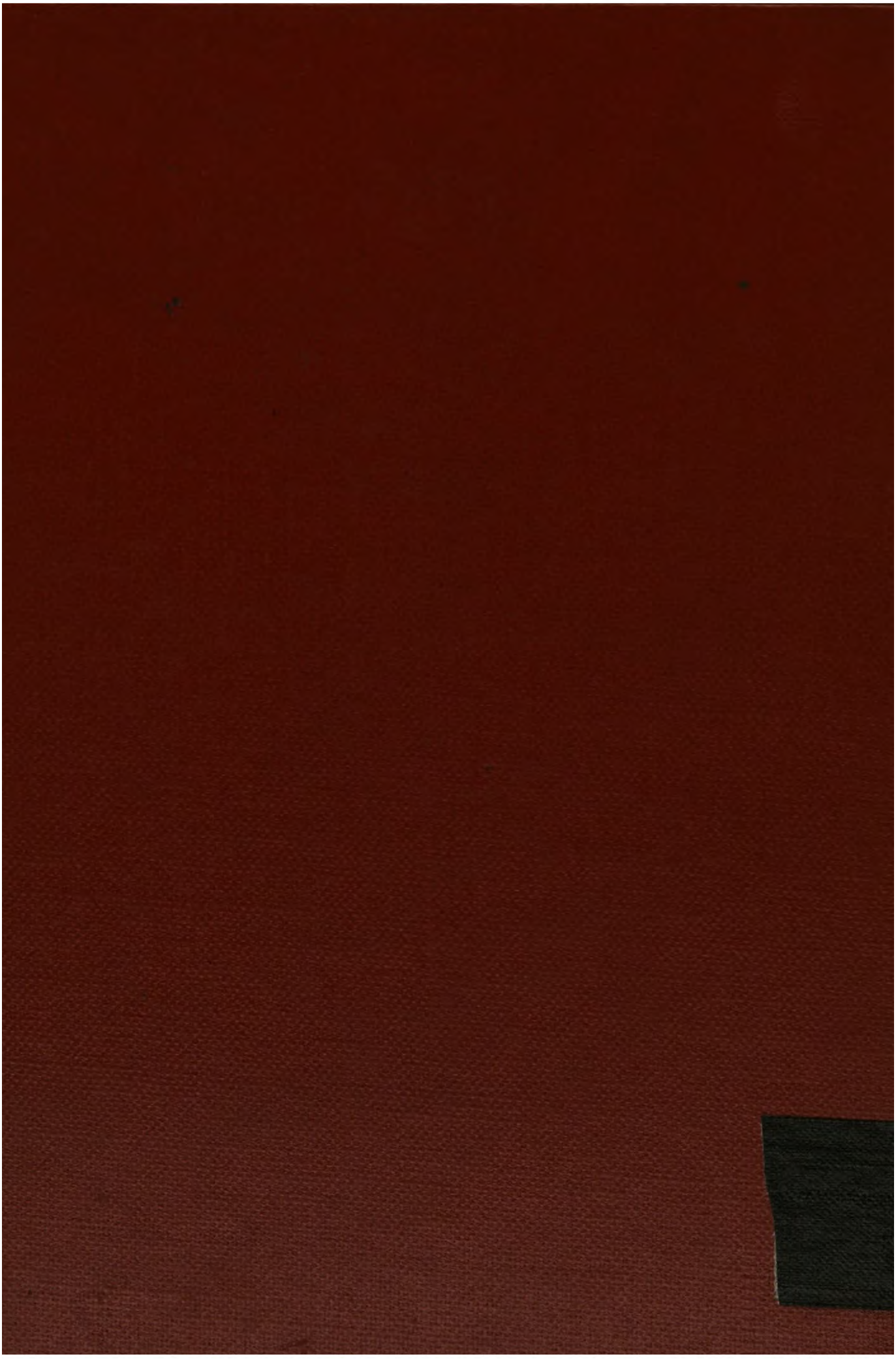
LA LÉGENDE DE SOCRATE

LA LÉGENDE DE LA VILLE D'YS

LE DERNIER DES PALADINS

LA LÉGENDE DU DOCTEUR FAUST

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 10 SEPTEMBRE 1926
SUR LES PRESSES
DE PIERRE FRAZIER
A PARIS

142

LA LÉGENDE DU DOCTEUR FAUST